Florilège de poésies kabyles

« […] Car n'est-il pas sacrilège de laisser s'étioler un printemps sans en avoir recueilli la semence future ?

Ce corpus de vers (chantés pour la plupart) sent la vérité d'être, le feu de l'inspiration spontanée à la fois singulière et plurielle. Chez nous, qui dit être, dit poésie, car celle-ci dit celui-là qui lui ouvre le sens. Le rude montagnard kabyle aux jarrets d'acier s'est indissociablement attaché à sa terre qui, bien qu'ingrate, sera louée : Il la chante, elle et ses avatars, par un verbe à la fois éloquent, juste et pathétique. Un verbe matrice qui ne cesse de déclamer et d'informer tous les courants de la vie traditionnelle (d'un ordre qui parfois n'est plus) aujourd'hui supplantée par de nouvelles habitudes dites « modernes » ; verbe qui déplore souvent une société dont l'harmonie aura été dénaturée.

[…] Il s'agit d'un patrimoine ancestral consistant et persistant tel l'olivier qui s'accroche aux ravins vertigineux de la Kabylie, qui plie mais ne rompt pas, dont les racines sont coordonnées à celles du pays dont il est vigile. »

ISBN : 9961-9554-3-9

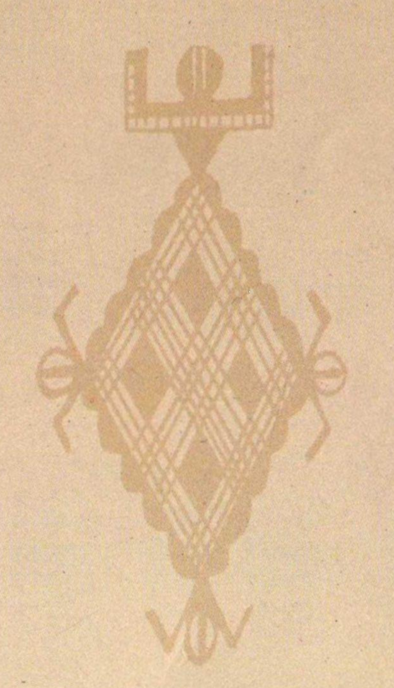


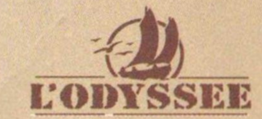
Boualem RABIA

Florilège de poésies Kabyles

Le Viatique du barde

Français - Berbère







Livre numérisé en mode texte par :

Amastàn RABIA

FLORILEGE DE POESIES KABYLES

LE VIATIQUE DU BARDE

EDITIONS DE L'ODYSSEE

Rue des Frères Belhadj Coop. Tazeqqa N°1
Nouvelle Ville 15000 Tizi-Ouzou, Algérie
Tel : 213 (0)20 60 08 31 Mob : 213 (0)70 42 20 95
E-Mail : lodyssee_edition@yahoo.fr

Dépôt légal: 617-2005
ISBN: 9961-9554-3-9

A Mouloud MAMMERI

dont nous avons reçu le testament identitaire et culturel. Nous avons la nette conscience qu'il a été le pionnier solitaire, le précurseur à la mémoire de qui est destinée cette humble obole- un florilège de poésies anciennes glanées dans le brouillard de l'oubli, des poésies qui resteront comme d'inébranlables vérités d'être, acquises d'une langue et d'une culture plusieurs fois millénaires toutefois encore vivantes.

A cet immense érudit, notre père spirituel, qui avait l'indicible mérite d'avoir essarté, labouré et emblavé les champs de la moisson future. Il savait comme nul autre que tout partirait de là- la tonicité d'une essence immémoriale.

Ah ! L'incorrigible AMUSNAW qui a su gagner son pari et partir héroïquement.

B. RABIA**, Azazga, **Avril 2004

« Toute poésie est avant tout une voix. Et celle-ci plus particulièrement. Elle est un appel qui retentit longuement dans la nuit, et qui entraîne peu à peu l'esprit vers une source cachée, en ce point du désert de l'âme où, ayant tout perdu, du même coup on a tout retrouvé. Poésie intérieure, qui tend au silence, mais un silence peuplé de mille voix sans timbre, les voix des devenirs qui s'achèvent dans l'être vivant que nous sommes, en l'instant précis où nous nous éprouvons comme un être unique et prédestiné dans la chaîne des êtres...»

Jean El-Mouhoub Amrouche, 1938.
(Chants Berbères de Kabylie)

Boualem RABIA

FLORILEGE DE POESIES KABYLES

LE VIATIQUE DU BARDE

Bilingue Français-Berbère

L'Odyssée

INTRODUCTION

Ce recueil de poésies n'est que la trace rudimentaire et posthume de toute une Kyrielle d'aèdes, de poètes très souvent anonymes dont la magie - cette voix qui ne s'est jamais vraiment lue depuis l'orée des temps, que Kateb Yacine a solennellement baptisée : génie collectif - réveille et réfléchit l'âme et la vie de la société berbère de Kabylie en particulier, de la société humaine en général. Une voix samaritaine, qui parle et prolifère dans un beau qu'ignorent les profanes, dans laquelle chacun se reconnaît.

Il s'agit là d'une sagesse archaïque. Ancienne, elle nous précède et ouvre les chemins du dire. Ses héritiers spirituels savent encore la perpétuer. Cet art du verbe ne nous vient guère de la lyre mystique des Grecs ou des marbres résonnants de Rome - en dépit de ce qu'avancent gratuitement ceux qui nient le génie créateur des littératures orales.

Aussi est-ce une tâche ardue et audacieuse que de vouloir mesurer l'envergure du patrimoine culturel algérien consacré depuis des siècles, voire des millénaires, et transmis de génération en génération par des aèdes, ces hommes et ces femmes qui, dans les civilisations orales, sont bel et bien les archives les plus complètes de leur communauté. Des archives parlantes dont la mémoire relate *ab ovo* les vicissitudes d'une somme d'âmes issues de la même source socio-culturelle - une des cultures les plus antiques de tout le bassin méditerranéen.

Des archives pluridisciplinaires, parce que cette littérature, elle, exclusivement orale, est dotée d'une substance qui a trait à tous les sujets : aubades rituelles, contes, fables, devinettes, mythes cosmogoniques, poésies épiques, hagiographiques, amoureuses, funèbres... Archives considérables et impressionnantes car étendues sur toutes incidences des hommes dont elles tiennent lieu de mémoire collective. C'est pourquoi nous devons parler ici d'une littérature orale réellement active et persistante car elle s'incruste dans les divers courants de la vie sociale ; présente et imposante car le verbe y a force et efficacité indubitable.

Ad augusta per angusta ! Bien que nous soyons taxés de songe-creux, dès que nous nous fixons pour dessein la préservation et la

promotion du patrimoine culturel de nos aïeux, les partisans du nihilisme volontaire s'évertuent à enfouir l'identité culturelle de l'Algérie dans le marasme de l'acculturation. Cependant, les choses n'étant plus ce qu'elles étaient, chacun sait à présent qu'une culture « dominée » ne s'évacue pas par simple décret.

Par voie de conséquence, il est urgent de s'atteler à la sauvegarde, à la promotion et à la vulgarisation de ce patrimoine. D'où la volonté immuable d'exhumer l'insigne vivant de sous le chauvinisme affiché. Des convictions saines et inébranlables - grâce à leurs précurseurs qui ont eu le mérite d'essarter l'aire de cette culture vouée au chiendent de l'oubli et du mépris - entreprennent la difficile besogne de revigorer un trésor littéraire de portée universelle, et ce loin de l'imagerie et de l'exaltation passionnelle.

Le génie populaire, par le biais de cette mémoire collective, a su, en dépit de toutes les entraves socio-politiques, préserver ce trésor linguistique, mais face à la suprématie des technologies, la mémoire humaine s'avère insuffisante. C'est pourquoi celles-là doivent se mettre au service de celle-ci, afin qu'elle se montre apte à engager un produit civilisationnel indigne de cette absurde folklorisation qui tend à l'épuiser, à le dévitaliser, à le frapper de sclérose. Devra venir le jour où tout un stock, strate sur strate, de vitalité créatrice et traductrice de l'esprit humain pourra être étudié, donc reconnu comme porteur d'une sagesse qui, *in petto,* a toujours su fertiliser la culture nationale authentique.

« L'avenir ne se construit que sur la connaissance et la fierté du passé. » Ecartée toute idée d'un « passéisme » aveugle ou borné, c'est naturellement dans l'espoir de consolider cette connaissance, d'assumer cette fierté qu'il m'est agréable de participer, même humblement à la sauvegarde des poésies ici rassemblées , qui, traduites dans une autre langue que celle qui les a enfantées, perdent de leurs prouesses véritables. Toutefois, ce florilège séculaire doit être perçu comme le murmure d'une voix qui aspire à recouvrer sa

I - Je dois signaler que des milliers de vers sont encore à éditer. Pour boucler ce reccueil, il a fallu procéder à une « sélection ».

vitalité, afin d'assurer son propre avenir dans un monde en pleine mutation.

C'est une voix bien que ténue et fragile, qui émane d'une souche encore humide, qui promet encore des surgeons ; une voix qui, encore familière, persiste à pétrir nos mémoires, et c'est elle, déchirée, qu'entendent les enfants du Printemps 80 : leur langue maternelle.

C'est celle, farouche, du cavalier harassé par une lutte sans merci, celle, angoissée, d'une gazelle pantelante car talonnée, menacée de trépas. Et « toutes les morts sont absurdes, disait M.Mammeri, celle des Aztèques n'est pas sans raison, elle était contre raison[1]. »

Cette ferveur incoercible d'explorer les tréfonds d'une tradition quasi essoufflée en ce début du XXIe siècle, mais qui surprend d'autant plus qu'elle refuse de céder, m'a stimulé à rester des heures entières figé et suspendu aux lèvres de quelque dépositaire de notre culture ancestrale, guettant ses « Il était une fois... » ou « Untel a dit un jour... » Auprès de ces gardiens du passé je prends racine... et des flots de souvenirs dits avec éloquence remontent ainsi l'océan des mémoires infaillibles, des vers et des vers coulent *ipso facto* telle une source de vitalité infrangible. Une mémoire infaillible, une mémoire à blanc !

Muet et extasié, par peur de rompre le fil d'Ariane, d'interrompre l'essor d'une récitation harmonieuse, d'une narration prodigieuse, je me borne à récolter un butin où foisonnent la lucidité d'analyse, le souci d'esthétique, la justesse des vocables tissés entre le coeur et la raison.

C'est dans une ambiance, peu commune de nos jours, que j'ai recensé le moindre filet de poésie, la moindre bribe métaphorique. Car n'est-il pas sacrilège de laisser s'étioler un printemps sans en avoir recueilli la semence future ?

Ce corpus de vers (chantés pour la plupart) sent la vérité d'être, le feu de l'inspiration spontanée à la fois singulière et plurielle [2].

1 - Cf. « La mort absurde des Aztèques ».
2- « (...) Elle ignore, dit Kateb Yacine, de quel poète elle éveilla la mémoire, celle qui plane sur tous les sentiers... » In « L'œuvre en Fragments, La porteuse d'eau. » Paris, Editions Sindbad, 1987.

Chez nous, qui dit être, dit poésie, car celle-ci dit celui-là qui lui ouvre le sens. Le rude montagnard kabyle aux jarrets d'acier s'est indissociablement attaché à sa terre qui, bien qu'ingrate, sera louée : il la chante, elle et ses avatars, par un verbe à la fois éloquent, juste et pathétique. Un verbe matrice qui ne cesse de déclamer et d'informer tous les courants de la vie traditionnelle (d'un ordre qui parfois n'est plus) aujourd'hui supplantée par de nouvelles habitudes dites « modernes » ; verbe qui déplore souvent une société dont l'harmonie aura été dénaturée hélas !

Si la montagne est inculte, les esprits ne le sont guère ; si les ventres étaient souvent creux, on trouvait dans la méditation un remède efficace, on trouvait sa provende dans la création littéraire, d'une suavité inouie, orale mais riche, diversifiée et faisant quotidiennement thème et version hautement expressifs. On se nourrissait d'éloquence [1]!

Il est donc aberrant de «confondre sous-développement matériel et sous-développement spirituel ». Car si la graine du ventre échoue entre les schistes, les métaphores, elles, y prolifèrent ; elles y rencontrent, eût-on dit, cette fécondité que nos paysans disent provenir de l'Au-delà, du terreau des tombes ancestrales. Ce don spirituel est hérité d'une civilisation millénaire, depuis longtemps marginalisée.

C'est là l'histoire de ceux qui filent la raison comme on file la laine (agad ittelmen ṣṣwab), de ceux dont le verbe tranche plus que le fer *(at wawal yugaren uzzal)*,de ceux qui élucident l'adage *(w id isefṛazen leqwal)*,de ceux qui affûtent leur parole *(widak isemsaden innan)*. Toutes ces appellations, ces expressions sont utilisées en Kabylie pour désigner ceux et celles pour qui la métaphore, l'allégorie, l'euphémisme, les subtilités du langage n'ont nul secret, ceux qui forgent la parole laconique mais dense pour lui octroyer la force d'une parabole, pour élaguer la prolixité *(at wawal igeẓẓmen eecra)*, ceux dont la sentence est « douce et suave comme le beurre », disait Si Mohand *(at wawal zziden ammudi)*...

1-Ibn Khaldoun affirmait déjà en au XVe siècle que »les berbères racontent un si grand nombre d'histoires que, si on se donnait la peine de les mettre par écrit ,on en remplirait des volumes. »

Il se peut que de tels sages ne soient plus. Néanmoins, il nous est resté l'écho de leur sagesse pulvérisée. Avant de quitter ce monde, ils ont su déposer leur gerbe de vérité sur l'aire à battre le verbe, ils n'ont pas omis de déposer pour nous le viatique de leur vie au bout du chemin de leur existence, un viatique qu'aujourd'hui nous « lorgnons » comme une fleur insolite au bord de notre route, qui, sans la mémoire de notre vérité, ne nous mènera nulle part.
J'y reviens : si parfois, dans les humbles demeures kabyles anciennes, les meules étaient réduites à tourner à vide, il n'en était pas de même pour les esprits d'autrefois qui ne moulaient pas du vent.

Car dans les *ikufan* [1], la faim ; dans ces têtes chenues, la boulimie de la sagesse, la profusion du sens, la vénération des racines.

Il faut dire aussi que, si de nos jours le poète est réduit à monnayer son art, il en était autrement dans les temps jadis : aucune rétribution ne s'attachait à cette fonction. Le barde ne préparait pas sa manifestation au préalable, il parlait spontanément et, à coup sûr, sa prééminence était mise en exergue, s'avérait toujours en mesure d'intéresser l'assistance. Il chantait ou déclamait des vers par monts et par vaux, (le verbe en liberté, une liberté fructueuse, le souffle d'une inspiration toujours présente) car sa fonction l'instituait dépositaire d'une culture ancestrale insondable, détenteur d'une maîtrise oratoire indubitable, reconnue par les siens.

Naturellement il est de mon devoir - et combien il m'est agréable -de rendre ici hommage à toutes mes informatrices qui, sur bien des points, de langue surtout, ont magistralement éclairé ma lanterne, ouvert mon esprit à la splendeur du verbe d'antan..

Ces femmes sans la mémoire et les mots-sésames desquelles rien n'eût été restitué qui fût charnellement berbère, ce butin d'une quinzaine d'années de recherches n'eût pu ni progresser ni s'enrichir du point de vue de la diversité thématique. En effet, pour le plus clair des cas, la poésie masculine est plutôt religieuse et ne véhicule donc qu'une inspiration unilatérale...

1 - Jarres à provisions.

Quand j'ai écrit « détenteurs et dépositaires », je n'ai donc pas eu l'idée de passer sous silence le plus clair d'entre eux représenté par des femmes toutes illettrées mais point pusillanimes, grâce auxquelles je me suis découvert une passion, désintéressée, pour les belles choses englouties. Cependant, j'espère que les initiés à la substance primordiale de cette culture, majoritairement orale, s'accommoderont de ce que peut signifier cet axe de réflexion, ni plus, ni moins. J'espère qu'ils s'accommoderont à reconnaître que, sans la distance qui a longtemps séparé nos paysannes des cultures officielles, il ne nous serait pas parvenu grand-chose de notre originalité millénaire.

Par ailleurs, on a beau spéculer sur le silence « traditionnel » de la femme kabyle, il n'est qu'apparent : elle n'a jamais connu de harem. Par conséquent on a assez tort de l'afficher dans certains romans ou films avec un faciès à la fois douloureux et tragique. Qu'on en fasse une anamnèse soigneuse et impartiale et on s'apercevra que ce silence n'est pas synonyme d'effacement historico-social, que ce pseudo silence est une richesse dont il fournit l'apologie, où se condensent les choses de la vie, où s'affirment des voix d'autres femmes et des voix... d'hommes !

En tous les cas, quand la femme kabyle a envie de se dire, elle n'a ni le ton, ni l'air empruntés : elle a la voix mûre et ne balbutie point .

A travers la sienne propre, fusent des voix à volonté, dont elle a perpétué et entretenu la mémoire qui, en dépit de tous les avatars de la société qui l'avait créée, demeure encore assez sensible quoiqu'elle eût risqué d'être gommée - fût-ce superficiellement - par une certaine impulsion chauvine d'une soi-disant adéquation socio-culturelle où toutes les valeurs essentielles sont absurdement bousculées : une certaine mouvance « iconoclaste » s'est acharnée à obstruer une voix qui, depuis que le monde est monde, transmet le message de l'ascendance à la descendance. La nature morbide de

1- Il m'est amer de penser que des milliers de poésie féminines soient anonymes, que de grandes dames de la chanson kabyle (Cherifa, Djamila, Ldjida, Hnifa ...) aux textes aquis ne soient connues des générations montantes.

cette préoccupation suicidaire a été combattue par ces mêmes femmes cantonnées dans leur monde rural fidèle à sa source où l'on n'a jamais réellement aspiré à angéliser l'idée que, culturellement parlant, la femme est amoindrie par l'homme[1].

C'est dans ce même ordre d'idées qu'il m'appartient de réaffirmer que les femmes - pas seulement kabyles- berbères en général sont détentrices de la culture profonde du Maghreb, et ce *lato sensu :* avec ses panoplies de modèles comportementaux, situationnels, linguistiques. Ce n'est pas par hasard qu'en kabyle, le terme *taqbaylit* désigne, comme l'écrit Tassadit Yacine : « La femme, la langue et le code kabyle sont tous trois significativement désignés par le même terme féminin : *taqbaylit* (entendez : la kabylité), comme s'ils étaient la quintessence même de l'âme berbère.[2]»

La culture de ces femmes que d'aucuns disent ignorant tout de tout (ou à peu près) est en réalité parfois insondable : elles l'ont depuis toujours langée dans un silence tranquille mais résistant. Pour autant elles sont loin d'être aphones[3]. Leur sagesse, elles la vivent et elles refusent de s'enferrer dans l'impétuosité d'une modernité qui a tenté de la ravaler par son hégémonie à la fois scripturaire et scripturale.

Je traite donc ici d'une réalité patente qu'on ne finit pas de constater par le biais des décrets et des mass-média officiels. Et je crois vivement que l'expression consacrée de langue maternelle peut largement expliciter ce raisonnement.

Ceci d'une part, d'autre part on entend dire : *D awal, d izli t-tlawin* (littéralement : c'est parole, c'est poésie de femme) pour taxer un propos de « léger ». Cependant, le paradoxe est de taille car par ailleurs on applique le vocable tamγaṛt (la vieille) à une personne (les deux sexes confondus, adulte ou enfant) qui « sait parler », qui maîtrise les règles de la prosodie et de l'éloquence :

1- En guise d'exemple, aux Aït Ziki, dans les fêtes, s'exécutaient des joutes oratoires (ou chantées) lors desquelles les femmes pouvaient donner libre cours à leur inspiration pour « attaquer » ou « se défendre » face aux hommes qui pouvaient, eux aussi, les ravaler par un verbe satirique.

2- Yacine, T., 1990. *In Relire Boulifa, Recueil de poésie kabyles. Paris, Awal.*

3- *Cf. l'izli ou l'amour chanté en kabyle* où il a fallu des femmes à la fois pour les dire (les détentrices de cette poésie) et une femme, pour les écrire.

une personne pour qui la finesse de la langue n'a pas de secret. Mais ne dit-on pas encore : tilawin ṭ-ṭidyeṭṭlawin (littéralement : les femmes, ce sont celles qui prodiguent les soins)[1]. Il s'agit, à mon sens, de soins à toutes choses, y compris la culture, la langue et l'esprit de sagacité.

Dans le monde de la femme kabyle, cette culture qui est la nôtre, n'est pas un dossier clos où toute nouveauté instructive ou performante ne peut avoir droit de cité ; elle n'est pas conçue dans un dessein décoratif, elle ne ressemble en rien à un *patchwork.* D'ailleurs si l'on venait à comparer l'expression (ressources lexicales, vivacités sémantique, originalité dans l'agencement des vocables...) d'une paysanne de chez nous à celle de son époux (simple exemple) qui aurait vu d'autres horizons que ceux du village ancestral, et eu accès à d'autres langues et cultures que les siennes propres, on s'apercevrait immédiatement de la supériorité qualitative de la première sur la seconde, on se rendrait alors compte que la saveur même de la langue est plus forte chez celle-là que chez celui-ci. Certes, on peut trouver des exceptions mais la réalité est constatée.

C'est dans cette suavité langagière que j'ai eu le privilège de fixer la quintessence de ce florilège de poésies que j'ai tenues (hormis une vingtaine de pièces) de mon aïeule maternelle, de ma mère, de mes tantes et de quelques autres femmes de mon village qui ont bien voulu passer le flambeau - après maintes hésitations.

Néanmoins, quelquefois - surtout auprès de ces dernières - soit par réticence, soit par « respect des convenances » (chez nous une femme ne se confie pas facilement et foncièrement à un homme) ces détentrices de la sagesse populaire ne s'accommodent pas d'emblée et aisément à ce que le premier venu vienne « fureter » dans leur mémoire. Il convient aussi de dire que chez nous les femmes sont souvent des artistes qui s'ignorent.

1- Tilawin, ṭ-ṭid iṭṭlawin ;
Lxalat, ṭ-ṭid ixellun;
Tulas, ṭ-ṭid iṭellsen - dit le dicton

Un jour, une femme, poétesse, grande narratrice, exécutrice de toutes sortes d'aubades rituelles, potière, tisseuse, matrone du village également, me l'a confirmé par le comportement qu'elle avait adopté en ma présence. En effet, dès que j'eus franchi le seuil de sa porte, alors qu'elle était derrière son métier à tisser vertical, elle coupa court la mélopée que j'avais sentie fuser de son âme (tant cet air s'accordait avec l'expression de son visage) : elle comprenait mal que je fusse subjugué par l'harmonie de sa monodie qui pour elle n'était que naturelle et aussi vieille qu'elle. Elle interrompit donc ce qui pour moi était chargé de grands symboles : le chant et le tissage, et me dit :

Tussid-d g temdint, lehna, tasemt... akken aṭsexceḍ aṭtjerbubin d iceqfan ufexxar ! « Litt. Tu viens de la ville, pain et prospérité, pour t'extasier devant des hardes - ses tapis - et des tessons - ses poteries !)

Que ces femmes sachent donc qu'elles sont porteuses d'une moisson miraculeuse qu'elles ont arrachée au brouillard de l'oubli, qu'elles sont porteuses d'une poésie qui, comme l'a si bien dit Jakobson, « nous protège contre l'automatisation, contre la rouille qui menace notre formule de l'amour et de la haine, de la réalité et de la réconciliation, de la foi et de la négation. »

Ce que nos poètes et poétesses ont chanté n'est que pure essence collective, humaine, traductrice du moi. C'est pourquoi nous devons savoir gré à ces virtuoses de la parole d'avoir maintenu et enrichi une tradition du talent.

Chaque tribu, chaque village, chaque lignée avait son ou ses poètes préposés comme par nature, affinité ou rencontre, à la sauvegarde et à l'enseignement de la tradition orale.

Certes, ces archive humaines existent, bien que très rares. On les rencontre dans les marchés traditionnels, à l'occasion des joutes poétiques organisées (très rarement à présent) au cours d'un mariage, d'une veillée rituelle quelconque. Mais comment stimuler leur ultime étincelle de vie, si ce n'est par une prise en charge officielle. Il faut redire que souvent, par aliénation ou par mépris, une certaine élite intellectuelle pense que tout ce qui est oral est

vain et sans avenir. Alors que la littérature orale n'est rien d'autre que nos archives ethnologiques, sociologiques, historiques...

Cette oralité qui « nous rappelle à tous notre dette commune envers un patrimoine culturel qui ne se limite certes pas à une portion de l'Afrique du Nord, mais qui contribue par son originalité et sa profondeur à ce que le grand poète Léopold Sédar Senghor appelle si justement « La civilisation de l'Universelle [1]».

Nous avons donc le devoir de nous réconcilier avec l'histoire et la sagesse de ces errants de la parole qui laissaient derrière eux des effluves d'ambre quand ils chantaient l'amour et la joie, des relents acres quand ils évoquaient la mort, l'exil, la misère, « le destin retors ».

Pour connaître le passé, nous scrutons les vestiges archéologiques, ces témoins muets. Mais pourquoi ne pas interroger les dépositaires de la culture orale, ces documents vivants et explicatifs ? Certes, chez nous on n'interroge ni les uns ni les autres. Or bien des connaissances sont condensées chez ces hommes et ces femmes qui initient de prime abord aux hautes règles du verbe.

Cette relique, la sagesse populaire, risque de se briser... ou l'est-elle déjà, trop dispersée en trop de tessons. Sinon, là le verbe est aussi ardent que les dards du soleil estival qui vrille la nuque des moissonneurs *(imeggaren),* aussi transparent que les eaux rocheuses (aman bbwezru du Djurdjura, aussi serein et guérisseur que les chandelles votives aux coins des sanctuaires, (tileggacin l-lemqam) aussi glacé que le givre hivernal qui ronge (aqwerrif iseqrurrufen) encore les pieds des paysans berbères chaussés de mocassins taillés à même la peau du bœuf *(arkasen)* cet ami fidèle et compatissant des hommes qui trime le long de sa vie montagnarde, sentant comme eux la sueur, et parfois aussi farouche qu'eux : en pays berbère, pays des crêtes et de l'abrupt, toute alliance ne se fait que dans la douleur, le sang et la constance[2].

1- Vincent Monteil, Hommage aux « Chants de l'Atlas , traditions millénaires des Berbères d'Algérie » de Taos Amrouche, Disques Arion, 30 u 103.

2- Aḥbib iw, d win iqarḥ isegli-w (littéralement : mon ami est celui qui ressent ma douleur).

En dépit ou à cause de son enracinement, ce patrimoine culturel ne s'adresse pas seulement à une communauté bien limitée géographiquement, tout homme peut y puiser son authenticité. Vivante image de nos entrailles, du sang de nos plaies intérieures. Mieux vaut la vérité qui blesse que le mensonge qui réconforte, dit un proverbe kabyle.

Il faut y insister : c'est à la *djemâa,* où se gérait la vie de la communauté, que se tissait et se tassait toute une sagesse mûrie de génération en génération, et dont les franges, espérons-le, ne sont pas encore coupées. On se doute de nos jours que tel vieil anneau d'argent retrouvé s'est détaché d'un diadème naguère encore chargé de symboles (aujourd'hui inconnus ou méconnus) et non le maillon d'une chaîne de métal rouillé. Encore faudrait-il savoir ce qu'il en est des autres éléments de ce diadème que jadis, en Kabylie, seules les vierges pouvaient porter comme symbole de leur virginité, pour clôre leur honneur.

Cherchons tous ces éléments afin de reconstituer notre identité. Demandons à nos aînés, les plus initiés en matière de tradition, de nous ouvrir leurs châsses presque inentamées. On verra alors que leur trésor est inestimable, que d'innombrables talents y ont laissé leur sceau indélébile qui, tenace, refuse de tomber dans l'oubli. Il s'agit d'un patrimoine ancestral consistant et persistant tel l'olivier qui s'accroche aux ravins vertigineux de la Kabylie, qui plie mais ne rompt pas, dont les racines sont coordonnées à celles du pays qu'il couronne, dont il reste vigile.

POEMES SUR L'AMOUR

Dans le style Izlan

A la fontaine des complaintes

Il s'agit d'une joute anonyme entre Sedda, une forte belle jeune fille « la lune est au ciel et elle sur terre » et un charmant berger de son âge. Leur lieu de rencontre était un endroit habituellement interdit aux hommes : «La fontaine des Izlan » (fontaine des chants) mais un jour, la main de Sedda fut accordée à un homme des plus fortunés du village.

Leurs amours contrariées, les deux amants continuaient de se rencontrer furtivement au lieu dit. Avant d'entamer la joute, le jeune berger se dissimulait d'abord derrière une haie de verdure. Ainsi Sedda, une amphore servant de prétexte, remplie et vidée sans arrêt, répliquait-elle à chacune des poésies tout en épiant l'indiscrétion de quelque badaud.

Vinrent les noces de Sedda. Implacable et arrogant, le père de celle-ci, puissant dans tout le village, intima au jeune berger l'ordre d'amener le seul bien qu'il possédât : son cheval... afin qu'il conduisît chez son rival (l'époux) la fille qu'il aimait et pour laquelle il allait subir le pire des châtiments.

Le berger : O vent qui berces les herbes frêles
Trop mon ami tu me fais mal
O toi ma belle taille de guêpe
Par tes sourires tu m'importunes
Ni tu n'as laissé mon cœur se réjouir
Ni tu ne me dis de m'éloigner

Sedda : Je suis peinée par le fils de mon village
Amoureux du plaisir en vain
Il a à sa bouche une pipe
Sur ses yeux des mèches rebelles
Je jure Grand Dieu de t'épouser
A moins que le destin ne me soit contraire

Tala g izlan

Ammud agi isefra d udrig, ur yeḥṣi hed wi d bab nnsen. Aṭṭaya tedyant ɣaf zdan isefra yellan degs.

Sedda ṭ-ṭaqcict g-giwen usaEi, ssifa s wlac iṭ g teqwbilt merra : aggur g-genni, neṭṭat g lqaɛa. Amaray is d yiwen umeksa t-taddart is dya, ṭ-ṭizya-s, ula d neṭṭa dayen kan i d ilmeẓyen.

Sin imarayan agi ihi ṭemlilin g tala ; maca d acu t-temlilit : neṭṭa yeddarray aleclac deffir t-tala, neṭṭat tessendday tasagwemt, teṭṭagwem tessenyal. Ihi, s teywzi-m a tallit : yiwen, akkin i wleclac ; wayed akka-d. Winna ad yessalay tirusiwin, neṭṭat a s-teṭṭarra… awal i lmend bbwayeḍ. Imi ysserru, tiṭ tɛus ; akken s-tenna tixsi:

"Ulama kessey zzemleɣ!"

Yelḥa wacu yelhan teḥlalef-ed tmaɣṛa n Sedda, yuɣ-iṭ yiwen wargin t-tessin, ifern-it babas. Acku ɣuṛes tigemmi d wedrim. Xas akken, Sedda tezga g tala, teṭmaggar ameksa nni.

Ass-enni t-tiddin, babas t-teqcict iceye-as i wmeksa-nni a d-yawi aɛudiw-is a ṭ-terkeb fellas teslit. D ayen kan i s ar' a d-yerr ttar. "Amek ameksa yefka-yas wul-is ad yeṭmeslay i yellis b-bwergaz am nek? Ihi tura d neṭṭ'ar as t yawin i wergaz-is."

Ameksa: Ay aḍu yhuzzen aleclac
Bezzaf a wlidi tḍuṛeḍ-i
Kemmini a ɛzuzu m tamast
Xas azmumeg tenyid-i
Ur teggid ad yefṛaḥ wul
Ur d-dennid a gma xḍu-yi

Sedda: Aqcic n t-taddart nneɣ
D meskin d azehwani
Asebsi g tqemmuct-is
Tamzurt af alien teɣli
Ma gguleɣ wellah ar k-aɣeɣ
Alamma yugi Rebbi

Le berger: O phénix en cage
Dis-moi si tu résistes à l'ennui
Si le perdreau vient à te parler
Réponds-lui avec précision
La lionne va-t-elle frayer avec le hérisson
O cieux envoyez donc la foudre

Sedda : Un joug a beau atteler deux bœufs
Mais à chacun ses rêves
Si mon corps est loin
Mon cœur est avec toi
La caille des typhas t'assure
Que l'oreiller la refuse au hérisson

Le berger : L'autre jour au bord de la rivière
J'ai trouvé une grive morte
Je l'ai prise et mise dans ma poche
Elle avait une amulette au bec
Je l'ai donnée à lire au clerc
Il déclare : l'amour est voué à la mort
L'amour est une couche de braises
Un oreiller d'épines
Même le destin est frivole
Il associe chardon et pâquerettes
Me voici tel le coucou sur les collines
Fou de te savoir mariée

Ameksa : A tanina deg lqus
Inni-yi ma yehba-kem lxiq
Ma yluεa-kem-id iḥiqel
Err-as awal s ftehqiq
Tasedda tεucer inisi
A tignaw brumt i sshiq

Sedda: Xas yiwen uzagl'i tyuga
Ur din zdint tirga
Nek ssura-w tezdey dihin
Ul-iw γuṛek i-geţγima
Tenna-yak ṭhemṛeţ t-tbuda
Nek d inisi tugi tsumta [1]

Ameksa : Ddura subbey s asif
Ufiy amergu yemmut
Ttfey-t-id rriγ-t al-lğib
Yeṭṭef lherz yeţsummu-t
Fkiy-t i ttaleb yeyra-t :
Lhub itebε-it lmut
Leεcaq yesgan af yirrij
D asennan i γ-yeţsummut
Ula d lwaεd d ahwayli
Ikenna [2] addad ar wamlal t-teγzut
Nek am ţikkuk af tyaltin
Kem zweg ur d-ţnunnut

1-Neqqar diγ: teggul tsumta ur tessemlal sin ilaqen.
2- Kenni: amyag agi yuqa di tutlayt taqbaylit –"kenni taγaws'ar tayed" = qaṛṛen, metel, degs i-d-yusa wawal "iken —> akniwen" (jumeaux/synonymes)
kenni... ar ...= Assimiler/ comparer... à ...

Sedda : L'autre jour allant dans la plaine
J'y ai trouvé la lionne épuisée
Elle a laissé sa crinière traîner
Et a baissé ses yeux
Sous un palmier elle attendait le lion
Elle avait quitté les siens pour le rendez-vous

Le berger: O Sedda au corps élancé
Au teint aussi limpide que l'eau
Pour toi j'ai abandonné ma tâche
Et pourtant je suis un homme de raison
Puisque tu dois partir pour tous tu es déjà mariée
De mes rêves naît l'illusion
Plus que la déception

Sedda : O mère quelle soif
Ah boire à la fontaine des roseaux
Si je bois je redoute les vindictes [1]
Si je m'abstiens j'en meurs
Pour toi mon aimé
Je suis prête à subir la hache
Fontaine en toi je suis perdue
Par beau temps ou par temps couvert
J'ai commencé par le sirocco
Voici qu'il est de retour
Feu prend garde de ne pas
M'atteindre jusqu'à la chair
Je prête serment devant Dieu

1- L'amour charnel en dehors du mariage est passible de mort. Il existe un grand nombre de sixains (izlan) dont le lexique et les métaphores renvoient à l'érotisme. Ce sont presque toujours les deux derniers vers du poème qui éclairent les allusions.

Sedda: Nek ddura subbey al-lewda
Ufiɣ tasedda taeya
Teḏlaq i sslaleb ṯhuffunt
Tamuɣli-s tenta degm a lqaεa
Ddaw tezdayt ay tεus izem
Tegga ṛṛkeb s amḏiq l-lem£ahda

Ameksa : A Sedda d lqed-im yewzen
D aksum-im izeywed am tiqit
Fellam ay ggiy lecywal
Yerna d ṣṣwab nzeṭṭ-it
Duleqrar abrid-im n rrhel
Yagi semman am medden tislit
Kra dagi d lemɣweṛṛat
Ad yaggwar ccah tawaɣit

Sedda: A yemma fudeɣ aw'iswen
Deg tala yẓeṛb uɣanim [1]
Ma swiy ugadey imenɣan
Ma qqimeɣ fad enni yeqqim
Af ddem-ak a win hemley
Ay εemdeɣ lqeḏε ugelzim
Degm ay ḏaεeɣ a tala
Ama ṭ-ṭafugt ama d lɣim
Bdiy i tzeɣayt [2] unebdu
D wayed la d-yeṭεellim
A war tarud a times
I-geḏṛan yezw-iy'agwlim
Nek εuhdeɣ-k zzat Rebbi

1- **Ney :seg tala** yεebd ujayiy
2- **Tazyayt :** d a?yal ameqqwṛan·(mačči :taẓɣalt)

O argent fondu en fibule
Je sais que tu reviendras
O fleur épanouie sur un jeune rameau
Je jure de briser la coutume
Et faire couler le sang

Le berger : O toi Sedda bien-aimée
Monceau de fleurs soyeuses
Quand tu traverses la place publique
Pour toi les gens perdent la raison
Que de vertus vous avez enfantées ô femmes
Pour le bonheur des hommes

Sedda: O jeune garçon déluré
O fils du calife Omar
Sous ta main jaillit un torrent
A l'eau claire comme l'ambre [2]
Ta silhouette hante mes rêves
Et mes yeux versent des rigoles de pleurs

Le berger : Qui est cette femme qui dit des vers
Suaves comme une fiole de parfum
De diligence tu ne manques point
Mais veux-tu comprendre l'allusion
Qu'il arrive l'inadmissible
Et tu t'envoleras avec l'émerillon [3]

1 - Le mot fleur est masculin en berbere : tajeggigt est un diminutif.
2- Le torrent et l'ambre font ici allusion à l'orgasme.
3- Symbolise le manque d'esprit.

A 1 fetta yefsin d afzim
Tuyalin a d-uɣaleḍ
Ay ajeggig yefsan f lqim
Nek tisirit ard' a ţ-ṛẓeɣ
Leqṛaṛ-is ţ-ţazla ggidim

Ameksa: Kemmini a ɛzuzu Sedda
Tagemmunt ujeggig hriren
Im'ar'a d-ɛeddid tajmaɛt
Fellam jaḫen medden
Ay turwemt a tilawin
Ay tkebbem [1] ay irgazen

Sedda: Ay aqcic ay ahtatas
A mmis n sidna ɛumar
D acarcur sedw ufus-ik
Aman-is am lɛembar
Mi ttsey ar k id-mmektiy
Izri-w yesasti d lɛinsar

Ameksa: Anta dagi d-yessulin
Tenɛaɛes tjaɛbubt l-leɛtar
T-tiherci ur tekmid ara [2]
Awal d m'aţ-ţfahmeḍ licwar
Amer i-gḍeṛṛun d lɛita
Affug-im d ubuɛemmar

1-Kebbeb :amyag agi diy yuqa g teqbaylit, ggwemḑiq is neqqar :kseb,sEu
2- Izli yagi tecna-t Tawes ɛemruc « Kemini a Tarkwiya… »
(« la berceuse de Zahoua »)

Sedda : Celle qui parle c'est Sedda agile et subtile
Elle prône la vérité bien droite
Peut-être a-t-on fait perdre son dessein à la tourterelle
Car on est cupide
Bientôt je rebrousserai chemin
Et te reviendrai à midi [1]

Le berger: O toi bien jeune fille
Colonnette de neige couverte de givre
Donne-moi ton amulette d'argent
Qu'elle accompagne mes insomnies
Sitôt endormi je te verrai
Et mes yeux pleureront comme un orage d'été

Sedda : O garçon à la taille droite [2]
Ah ! te voir fétu
Pour venir à la fontaine te puiser
Entre le crépuscule et la nuit noire
Je te redonnerai ta forme humaine

Le berger : O branchettes de thym
Vous qui fleurissez en mars
Mon poème s'adresse aux filles
Fardées
Aux yeux grands comme des mares
Emplie de charme
Et le jeune se laisse séduire
Par le parfum des clous de girofle

1- Veut dire au grand jour, au su de tous.
2- Cf. L'Izli ou l'amour chanté en kabyle. Paris, Maison des sciences de l'homme. 1988 p. 203.

Sedda: I d-yennan d Sedda criret
Themmel sswab aḥeqqani
Ahat tamilla saɛṛeqn-as lferg
Agad iyebbw'uziyani
Duleqṛaṛ ibarren ucewwaq
A k id-uγal g-gwzal qayli

Ameksa : A taqcict a tame?yant
A tajaebubt ubandu
Fk-iyi lherz l-feṭṭa
A t awiy yid' ar wussu
Mi ṭṭseγ ar kern id mmektiγ
Izri-w am lehw'unebdu

Sedda : Ay aqcic ay aguṭman
A taeenqiqt b-bwezrem
Aw'ik yufan d axeclaw
I tal'a k-id-yagwem
Gar lmeγwṛeb d l£ica
A k-id-yerr d bunadem

Ameksa: A tizɛetrin
Tid yegguggugen i meγṛes
Asefru yef teḥbayriyin
Mi rnant ɛad aḥerqes
Xas allen am tmedwa
Aṭas n sser din yeydes
Yerwa wbujad tamudli
G qqwṛenfel mi d-yenɛaɛes

Quant à moi l'oreiller m'est témoin
Sans cesse mes entrailles sont bouleversées
Ton histoire ô tourterelle
M'a marqué au fer rouge

Sedda : O jeune garçon mon frère garçon
A la moustache blonde
L'autre jour en traversant la place publique
Je les ai entendus jurer ta mort
Dans ce village de méchants
L'aversion poursuit ceux qui s'aiment [1]

Le berger: O branchettes de thym
Vous qui fleurissez en mai
Mes dits chantent les filles
Celles dont le ceinturon est bien ajusté
Toi à la taille svelte tu es une hampe d'étendard
Incrustée d'or
Maintenant on donne les perles aux cochons
Et fait pousser des roses sur le fumier
Assez d'attendre
Et de voguer dans le brouillard
Ton histoire ô tourterelle
Je l'ai contée à une pierre elle en a pleuré

Sedda : O garçon à la stature droite
Bouture de corail vermeil
O ma mère où boire
A la fontaine hantée par le geai
Si je bois j'ai peur des miens
Si je reste ainsi la soif me tuera

1- Cf. l'Izli ou l'amour chanté en kabyle. Paris, Maison des sciences de l'homme. 1988 p. 119.

I nek a d-cahhed tsumta
Yerwa wefwad afriwes
Tadyant-im a tamila
Tdebɛ-i s wuzzal t-tmes

Sedda: Ay aqcic a gwm'ay aqcic
A bu cclaɣem d iwṛaɣen
Ddura Eeddey tajmaEt
Tggalan dek ar k nyen:
Taddart yeddan al-laɛğeb
Karhen sin yedukkulen

Ameksa: A tizɛetrin
Tid yegguggugen i magu
Innan-iw yef teḫbayriyin
Mi rnant ɛad asaru
Xas lqed-im am teḥeṛbunt
F yuli ddheb iremmu
Zerɛen-k a ğğuhaṛ i yilef [1]
Teqqwled a lwerd i wdummu
Barka yi tasga wtelli
G-gwagu i d-neṭɛummu
Tadyant-im a tamilla
Ḥkiɣ-ṭ i wedyay yeṭru

Sedda: Ay aqcic udbiE n lqedd
Tazdayt l-maṛjan uzwiy
A yemma fiidey aw'iswan
I tala iɛebd ujayiy
Ma swiy ugwadey imawlan
Ma qqimeɣ wergin ṛwiɣ

1- Anhis iqqar:"Aṭ-ṭzeṛɛeḍ ğğuhṛ i'yuzaḍ!"

Le berger : Par Dieu je te conjure ô lune
Avec toutes les étoiles autour de toi
Pour moi tue donc l'amour
Qui vit dissimulé dans les cœurs
Ce qui m'arrive éternisera mon chant
Rossignols allez-vous m'aider
Deux oiseaux se sont unis
Pour disparaître dans les nues
A l'aube ils étaient partis à deux
Au crépuscule l'un d'eux a failli

Sedda : O jeune garçon au boléro [1]
Couleur de feu
Le lucre est cause de mes déboires
Je porte un pesant fardeau
Toi ramier et moi tourterelle
Nous gagnerons le ciel
Ma bague est à ton doigt
Aujourd'hui elle brille plus que jamais
Même si je dois me marier
Pour toi je m'insurgerai

Le berger : J'aimerais que tout te soit propice
O toi à la mantille couleur de cuivre
Qui n'a pas souffert ne connaît rien
Laisse donc ma peine croître
Pour tous je suis un boutefeu
Moi qui n'ai pas pris le fusil

1- Signe de fortune et d'élégance masculine.

Ameksa: ɛenneɣ ak Rebbi'ay aggur
D yerran yeddukkulen
M'ur yi-tenyid lemhibba
Yeţṛuḥun deg-gulawen
Taluft tesywezf aḥiḥa
Ay iqqwaṛ m'ad i tɛiwnem
Sin leḍyuṛ msaţţafen
Kecmen deg tegnaw ɣemqen
Tafrara mi ṛuḥen deg sin
Tameddit yexdaɛ yiwen

Sedda: Ay aqcic a bu tbedɛit [1]
Ţ-ţazeggwaɣt am ilizaq
Iga-yi-ţ uzeyyani
ɛebbeɣ teebga s ccnaq
Kečč d itbir nek ţ-ţamilla
I tegnaw a d-nemṛafaq
Taxatemt-iw deg-gwdad-ik
Ass agi tzad s uṛeqṛaq
Ulam' akk'ad dduɣ t-tislit
Afudm-ik a d-nnafeq [2]

Ameksa: Amer ufiɣ ard a m-tewqem
Am thendit bhal ṣṣḍid
Win ur nezmik ur yessin
Anef-as i lhem ad izid
Semman-i aceeal t-tmes
Nekwni abeckid ur nerfid

1 -Ibeddu diyen akka : Ay aqcic a butmezwant.
2- Zik al-Leqwbayl d isay ma yuy bed tamnafaqt, degmi neqqaṛ : « w'ur nesɛi ţţemn i texrit ar yeţxeţţib timnufaq » !

Sedda : O bruine qui tombe
Me voici mouillée sans avoir mené paître
O foulard de soie
Neuf [2]
Toi aux yeux fauves
Profites-en si tu m'aimes

Le berger : Me voici emporté par la vague
Loin de la rive
Mon cœur d'amour pour toi déborde
Houri qui porte bien l'anneau du pied
Les amours éphémères
Ne laissent qu'amertume

Sedda : Arrête cheval, arrête
Si tu es sage
Ces noces pour moi sont comme la mort
Non mes amis ce n'est pas un voile mais un linceul
Si mon destin était une poterie
Je la briserais
Puisse ma graine ne pas germer en toi
Maison que je n'ai point élue
D'ailleurs mauvais choix est infortune
Ainsi je promets de défaire ta couche
O jeune garçon prends bien garde à toi
Je sens déjà mauvais présage

1 -Signifie ne pas avoir eu de contact charnel avec un homme.
Fait allusion à l'excitation à la simple vue de l'amant.
2- Allusion à la virginité de Sedda.

Sedda: Ay aneznaz yekkaten
Aqlaγ nebzeg wer neksi
A timehremt l-lehrir
A tin wer d-debdi tγeṛsi
Bu wallen tiwanayin
Ma lliγ ak deg-gwul fares-i

Ameksa: Aqli-yin g lqaɛ l-lmuja
Ad felli treggwleḍ a rrif
Lemb.ibba-k yuri tcax
Taḥureṭ tegzemḍ a rrdif
Lemhibb'ur neṭdum ara
Mi teqlaɛ a d-degg ayilif

Sedda: Ara-d aEudiw ara-d
Ma yeḥṛen almi t-tγaḍeγ
Tiddint agi γuṛi d-ṛṛḥel
Ur d lhaf a lehbab-iw kwefneγ
Amer yelli lbext d afexxar
Tili s ɛemmedγ a t ṛṛẓeγ
Dek a wer temyi zzariɛa-w
Ay axxamur friney
Yir tiferni am tfeṛγi
D lmarqwda-k a t sxesṛeγ
Ay aqcic hader iman-ik
Ugadeγ i kd-ṭxellifeγ

Le berger : Reste en paix fontaine
De toi je me sépare
Fais tomber les pierres de tes parois

Désormais il ne nous reste plus rien
En toi se sont attardées les rimes
Ici tout ce que tu m'as inspiré s'est évanoui

En vain je tente de redresser mon poème
A tes abords tout le charme s'est dissipé
Trouble, de grâce ne redeviens pas claire

O toi Sedda amulette d'argent
Mantille aux longues franges soyeuses
Saisis les rênes et prends garde de ne pas tomber

O jeudi infernal
Tu foisonnes de tourments
Dès l'aube je regorge de ténèbres

Ma main qui tient le mors
Tremble
Elle est engourdie de froid

S'il s'agit de beauté je n'en manque point
Et de sagesse non plus [1]
Tout cela noble fille tu le sais

Tout mon être souffre le martyre
Pour beaucoup de raisons
Mais les conseils n'y peuvent rien

1 - Les mariages de raison (endogamie par exemple) ne tiennent pas compte de ces critères : beauté et / ou sagesse. Dans la joute il s'agit d'une alliance par interêt.
Thème intarissable aussi bien dans la poèsie que dans la chanson kabyles anciennes et contemporaines.

Ameksa: Bqa ɛla xir a tala
Nek yidem al' ass-a
Xas seɣl idɣayen i lhid

Nekwn' ur y d-yeqqim wara
Din i teggwra lqafya
Da yeɛṛaq wayen i tennid

Asefru ɛeṛḍeɣ a t-zdiɣ yekna
Sser yefruri dinna
Luɣ ṭxilem ḥader a-ṭseffiḍ

Kem a Sedda lḥerz l-lfeṭṭa
A timeḥremt l-lbacuṭa
Ṭṭef aleggam hader aṭ-ṭeɣliḍ

A lexmis a bu lqeṛḥa
Anezgum d itemma
Tafrara yeɣli-d felli yid

Afus yeṭṭfen g ssṛima
Tuy-it legrina
Yeqṛuṛef mebl' asemmiḍ

Amer d zzin ur ggiy ara
Tamusni ladɣa
Kem a tahrurt wellah ar tahsid

Tarwiht afta g-gir ḥala
Atas ay d sseba
Terniḍ ar ṭ-id-teṭwessiḍ

Le nom de Tahar Oukhoufache était associé à la musique, la danse et la poésie. Il animait une troupe réputée en Kabylie. Dans les fêtes où se produisait Tahar Oukhoufache, l'ambiance n'était pas seulement faite de musique et de danse : il y avait immanquablement de la poésie dans l'air. La soirée dansante devait battre son plein ; mais entre les pauses, ou carrément au terme de la soirée, Tahar Oukhoufache entamait son *one man show* ses compagnons pouvaient ainsi se reposer, les joueurs de fifres (*imejjayen*), les joueurs de hautbois (*iɣeggaḍen*) et le joueur de lambour (*agerwaj neɣ agerbuz*). C'est ainsi que ses doigts faisaient émaner de la peau du tambourin (*abendayer neɣ alemdayer*) un rythme, dit-on, lent et mélancolique : aberradi tout en chantant spontanément, inspirés par la circonstance, des vers de facture solennelle (gnomiques, hagiographiques, louanges au prophète, aubades rituelles des noces...) ou de facture plutôt délurée (chants satiriques, de danse, joutes si parmi l'assistance quelqu'un voulait lui tenir tête). A vrai dire, Tahar Oukhoufache était poète de son état, assez célèbre aussi bien en Basse Kabylie qu'en Haute Kabylie. Il est natif de cette première région d'où il ramenait des danseuses pour les fêtes . On rapporte que vers 1926, il traversa les montagne de la Basse Kabylie afin de se produire chez les Igaouaouène. Parmi sa troupe de danseuses, il y avait une femme âgée alors d'une quarantaine d'années renommée pour sa beauté et son don de la poésie. Cette femme se nommait Zouina et son nom sera célèbre aussi car elle est la partenaire de Tahar Oukhoufache dans le domaine de la poésie chantée (aḥiḥa) [2]. Voici un échantillon de ces joutes rituelles :

1- De ces aèdes qui, en Kabylie, étaient simultanément poètes et musiciens traditionnels (iḍebbalen) il y avait aussi Rabiâ Ouali et Azouaou dont la tradition a gardé un air celèbre repris par Chérifa, puis Idir (Azwaw s umendil awraɣ).

2- Aḥiḥa : mélodie aujourd'hui très vivante chez les Chaouis, que Taos Amrouche définit ainsi : « Le style Aḥiḥa, aux pulsions rythmiques accusées est spécifique des chants du travail et de la meule .»

Un célèbre troubadour d'El kahra (Fréha) Oujwadi passait pour le maître du style. D'où le dicton : « Ahiha ixesren fekt-eṭ i wajwadi a t-yellem. » (litt. Quand un air est mal tourné, c'est à Oujwadi de le rétablir.)

Zik yas win f-wten waman bbwenẓaṛ ara yweqmen tamayra s Tahar Uxufac. Degmi win ikkern ar wayed, yin' as : « ṭamayṛa n Tahar Uxufac, din ay nnaxen legwrac ! » (din ay ggwten yedrimen).

Argaz agi yella d ameddah yerna d adebbal, diy neṭṭa tamayra deg ara yewwet, maččí ṭ-ṭamayṛanyas ccḍaḥ : ger tezwayin n ṭṭbel, ad sgunfun iyeggaden, d win yekkaten agerwaj (ney : agerbuz), imir ad yebdu Tahar Uxufac tiyita wberradi [1], s ubendayer; ad yekkat, ad yesseffruy am' af d ccikran n at t-tmayra, am' af ddunit, am'af teqwbaylit, am' af lɛaṛc, t-taddart d wedrum i t id-iɛaṛḍen…

Tahar Uxufac, i tideṭ, yella d amedyaz mussanen, ur yell'ara kan d afeṛṛaḥ yeṭṭawin yas af wedriz d zzhu : isseffruy diyen af tayri [2].

Yeṭṭawi yides ticeṭṭaḥin, degmi (id-qqaren wid s-id-yecfan) llan yergazen (m'ur s£in ara adrim) yeznuzun kra t-tyawsa iwakken ad recqen i tceṭṭaḥin d-syammayen af irebbawen nsen, diy neṭṭa ma llan wagad yeṭṭemsetḥin, ṭembaɛadden wa yaf-fa … ṛṛeḥba tewsae...

Tahar Uxufac yella yeṭṭas-ed i « Tama-yin [3].»

Yiwen wass, g 1936 yusa-d ar yiwet t-tmeyra, yebbwi-d yides ticettahin, garasent tella yiwet n At Wertiran, nnan-ak ṣṣifa ṭ-ṭiziri yerna yefra Rebbi ixf is, tesseffruy. Tameṭṭut agi ssawalen as Zwina.

Akken serden imuraren i ṛṛeḥba n ccḍaḥ, dya Tahar Uxufac ibda ccikṛan[4] g bab t-tmeyra, ggesli, g teslit, … Akken ifuk ccikran, Zwina tuy-ed awriɛ, terfed ahiha nni yesers Tahar Uxufac, tenna yas :

1- Aberradi : ṭ-ṭiyita ubendayer ney n ttbel ur nesɛ'ara lmizan n ccḍaḥ, sedfaren-t s wḥiḥa.

2- S teqwbaylit, tikwal ur yeṭnebdar ara wawal n "laɛcaq », iṭway am s tanfalit : « …afijeğğigen» (Amedya : awi-d, sefru af ijeggigen).

3- Q At Ziki, m'ara-d bedren « Tamurt l-Leqwbayel Tameẓẓyant », qqaṛen-d : Tama-yin.

4 - Qqaṛen : « Win mi yezraɛ Ṭahaṛ Uxufac
Aɛ bar uyamac
Yugaren ssem l-leḥnac

Lui :

O toi colombe délurée
Tes longues poésies ne valent-elles pas cher
Cette nuit nous nous produisons en ce pays
Qu'on ne nous prenne pas pour des semeurs de fétus
Debout Zouina entonne ta mélopée
Cette nuit ton compagnon est Oukhoufache
Que mes seigneurs jaugent ton verbe
C'est avec art que j'en avise les jouvenceaux
Mon pays est Aït Ouartirane [1]
Dont tous les hommes sont chasseurs de serpents [2]
Nous nous sommes venus chanter l'aubade
Ne sont-ce pas les noces d'une bouture d'abricotier
Que chacun reste donc à sa place
Sur ma tête une mantille ajustée d'un turban arachnéen [3]

1 - Ait Ouartirane : tribu de la Basse Kabylie, region de Sétif.

2- Voulant dire que les hommes de son pays tuent ceux qui y viennent dans un dessein malhonnête (pour le plaisir charnel).

3- Sous le titre « Prêtresse de la joie », Taos Amrouche écrit ceci sur une pochette de ses disques : « (…) une contrée-Ait Ouertirane- où les femmes sont appelées South Ouerthiran, sont prestigieuses et vénérées comme des prêtresses, des prophétesses.Grandes et très belles, d'allure noble,fardées et parées, elle avaient le privilège de porter, par dessus leur foulard, comme les hommes , *taâmamt*- l'écharpe de mousseline blanche et de prêter serment à la façon des hommes:*jmiâ liman* ! -par tous les serments réunis !Reste de matriarcat ? »

« (…) Elles chantaient et dansaient, apportant dans leur sillage une joie de bon aloi…Si par extraordinaire, un regard de convoitise osait se poser sur l'une des femmes sacrées, l'année ne s'achevait pas sans que la punition s'abbatte sur le coupable. »

A Taḥmamt a taḥṭaṭast
Am tejririn yeswan geddac
Iṭ-ayi newwet g tmura
Hader aṭɛidem g tleqcac
Bedd aṭṣelliṭ a Zwina
Iṭ-a aṛfiq im d Uxufac
Ad zzren ssyad' ay teswiṭ
S lmeɛn' ara ddeɛiɣ arrac
Tamurt iw g At Wertiran
Merra d iseggaden l-lehnac
Nekwni nusa-d ar tefsiht
Lfarh n isegmi l-lmecmac
Kul hed yeɛn' amtiq is
F ucembil taɛmamt n ccac [2]

1- Afir agi yella diyen ggwsefru nniḍen : Ay azerraɛ t-tleqcac
yurek ma ytebe int yemyi
Ay aseggad l-leḥnac
Win d ssem i d-yeṭṭawi
Wi yeṭṭuraren ger texnefyac
Muqel tameddit sani
Maččí ṭ-ṭiqqar bbwarrac
Yiwet labud a k-tawi

2- Sut t-Tama-yin rrennunt taɛjaṛt af tmeḥremt, ney ṭewqament maḍi agennur, neqqar diy : arazuz. (am akken teby'ad-dini dgi tamettut d wergaz.)

Elle:

Sans pareilles les noces d'aujourd'hui
Surtout qu'elles se font sur un air du Sahel [1]
Ici n'émerge nulle barbe de pleutre
Nous voici parmi des hommes de valeur
Qui ne tolèrent point l'infamie
Et qui reconnaissent le convive à sa sagesse
L'arbre apporte toujours du sien au fruit
Racé on ne peut faillir aux convenances
Les plus jeunes tiennent aux us de leurs aînés
Va donc Zouina chante et fais fi de l'inquiétude
Car de preux cavaliers t'entourent
Nul statut ne feint d'omettre la joie
Le maître de cette fête n'est-il pas un notable
Et quel expert que son doigt sur la gâchette [2]
Lui, le pagne indigo orné de maints motifs
Tissé par les subtiles femmes du désert

1-*Assiḥli* :style de mélodie plus rythmé que l'*aḥiḥa*, venu des hauts plateaux vers la Kabylie. D'où son nom, dérivé de ssahel (plaine/plateau).

2- Il était d'usage en kabylie de surveiller la soirée dansante, aux fusils, si les musiciens étaient accompagnés de danseuses.

Jadis, les troupes de musicien traditionnels étaient immanquablement dotées de danseuses enturbannées qui faisaient le tour de la piste de danse et récoltaient les pièces de monnaie : « ṛṛcaq ».

Dya Tahar Uxufac yerfed aḥiḥa s ssda nni d-debbwi Zwina:

Adriz bbwass-a d-amxalef
Ladɣa lmizan d asiḥli
Ur din timira l-leh?a?
Aqleɣ ger yergazen leali
Ur ţɛemmiden i yihwah
Ḥeţţun inebgi t-tmusni
Ma d aḥbub ar tiskert [1]
D laṣel wargin yekmi
Arrac defren tisirit
Serreḥ a Zwina henni yi
Atn' at rrekba lkweyyas
Xas d zzhu ḥed ma yugi
Bab t-tmeɣṛa ladɣa mussan
Af zznad adad aṣnayɛi [2]
Tibbeṛqect af uzegza
Reqqment tidma g ssḥari

Ihi bbwin-ţ akken Tahar d Zwina, almi dya yenna-yas yiwen wergaz isem-is Wejwadi [3] "A Tahar Uxufac, qelb-iţ ar tinna ggem-nayen [4]".

Yerra-yas-d Tahar Uxufac: Anɛam, yarbaḥ, lamaɛna ma rriɣ-k ay uccen d lamman m'aţeččeḍ iyiden iw? Aṛju m'ad isserah bab t-tmeɣṛa."

1- Afir agi yella d anzi.
2- G rreḥba deg llant tceţţaḥin, imawlan t-tmeyra ţɛassn s lemkwaḥel.
3- Ajwadi, d isem ggiwen wergaz yellan ula d neţţa d ameddaḥ, qqaren n At Jennad. Yella isɛa tabuḥcict tfaz, degmi d-yeqqim g-inzi:
"Aḥiḥa yxeṣṛen fket-ţ i Wejwad' at-t-yellem !"
4- Tazwayt ggemnayen" d ṣṣida taqdimt l-lqwedma, yes icceţţḥen yemnayen af ieudyaw. Agad d-yecfan nnan-d ţ-ţaɣawalt I mazal aṛiḍa ar Icawiyen.

Le plus attentif à cette première joute était peut être un homme du nom de Oujouadi, lui aussi barde à la voix somptueuse. Voulant faire déboucher la joute sur des notes plus gaies, Oujouadi dit à Tahar Oukhoufache : « Abordez plutôt l'air dit des cavaliers [1].» Et Tahar de répondre : « Certes, d'accord ; mais que le chacal ne mange pas mes agneaux si je les lui confie. Voyons d'emblée l'avis du propriétaire de cette fête. » Ce dernier ayant consenti, Zouina rejoignit Tahar Oukhoufache pour la joute suivante :

Tahar : Bouture d'amandier
Qui profite à merveille
O toi Zouina
Jument porteuse d'amulettes
Ayant appris ta présence
Les tribus affluent vers toi dans la clameur

Zouina : Fibule des trésors
Rehaussées de turquoise
O toi Tahar
Jeune plant de noisetier
Grappe de raisin mordoré
Tu attires la foule
Ta poésie est si bien prisée

Tahar : O rameau de rosier grimpant
Que les abeilles butinent
Dans le jardin de la Chrétienne [2]
Tu ploies sur le linteau
Stature d'un palmier
Sur les terres sahariennes

1- Taywect g gemnayen (l'air des cavaliers) air très rythmé sur lequel naguère encore dansaient les cavaliers, en Kabylie. On s'en souvient encore. Aujourd'hui, la fantasia n'est plus mise dans cette région d'Algérie.
2- Cet air a été repris par les premières chanteuses professionnelles (Ldjida et Chérifa) sous le litre « Tanina ».

Bab t-tmeɣṛa yenna-yas : Serraḥ a Da Tahar bnan imuraren. W ur nenjim ur d-isewwaq.

Imiren terna-d Zwina ar Wemɛellem-is:

Tahr : Ageṭṭum n lluz
Yegman s wannuz
Kemin a Zwina
Tagwmart m lehruz
Slan yis-m leɛruc
Ssugten-d ddruz

Zwina: Afzim l-leknuz
Icebbeḥ lmefruz
Keččin' a Tahar
Isegmi n lluz
Tiẓuṛin l-lmuz
Ṛeḥba t-tɛemṛeṭ
Izli d amaɛzuz

Tahr: A lwaṛd t-tara
Ṭ-ṭanint tzizwa
G lejnan t-Trumit
Tercuci lɛetba
A lqed t-tzaneṭ
G tmurt n Ssahra

Zouina : Anneau de pied garni de torsades
Tu nous embellis les chevilles
O toi Tahar
Cheval tavelé
Chevillière d'argent travaillée
Aux pieds des femmes de Médjana [1]

Tahar : Regarde-la toute de grâce faite
Comme le meilleur des froments
Succulente chair d'agneau
Parfumée aux épices
Ta crinière est celle de la jument
Qui fièrement hennit

Zouina : Svelte regardez-le
Sa denture parfaite fait son sourire charmeur
Belle broche kabyle [2]
Ciselée par un artiste
Brave comme un lion
Quand il apparaît

1 - Medjana : plaine de la Basse Kabylie, domaine de la célèbre famille des Mokrani.

2- Il s'agit d'une broche en argent, ronde, émaillée de vert, de jaune et de bleu, et sertie de bosses de corail. Habituellement, ce type de bijou comporte un nombre impaire de pendentifs (5-7-9-11) Ces pendentifs sont de formes si diverses qu'on ne peut toutes les citer ici : « Tête de serpent », « Feuille de chêne », « Cruchon », « Etoile »...

Zwina : A rrdif bu y sura
Yernan f twetza
Keččin'a Ṭahaṛ
Agwmar bu tfiwa
Axelxal bu ccarcif
Ar sut m-Meggana

Tahr : Walit i tmellah
D ccetla l-legmaḥ
Taksumt uywelmi
Yebbwan g rrwayaḥ
Sslaleb n-tagwmart
M'ara tesnaḥnaḥ

Zwina: Walit-ṭ i-geṭbaɛ
Aṣeḍsu ywennae
Abrim n Tgawawt
Izeyyeb ssanaE
Tissas n yizem
M' ara d-ifarraɛ

Tahar : O toi aux yeux fardés
Tes belles lèvres n'en ont nul besoin
Pour toi la femme insurgée [1]
Nous voici inquiets tant nous te désirons
Pour toi nous avons vendu la glèbe
Et nos vaillants fusils
Fleur de pêcher
Qui s'épanouit dans les plaines

Zouina : Toi au front comme une étoile
Ton visage est mon miroir
Insurgée car j'ai un autre désir
Toi le faucon au plumage moiré
Tes dents à elles seules
Font de mon amour un fou
J'ai repris mon diadème
Et rejeté la broche [2]

1- Tamnafaqt(littéralement : l'insurgée) c'était la femme qui quittait le domicile conjugal sans le consentement de son mari et se retirait chez ses parents. La coutume voulait que les hommes, pour l'épouser, rivalisent à dépenser toute leur fortune. Celui qui avait épousé tamnafaqt était honoré par tout le village, parce qu'ainsi il avait bravé le mari, surtout si celui-ci appartenait à un clan ennemi ou qu'on avait une raison de le défier. Cf.T.Yacine, L'Izli ou l'amour chanté en kabyle. Paris, Maison des sciences de l'homme, 1988, et B. Rabia, les joutes poétiques féminines dans les mariages aux Ait Ziki, in Awal n°4, (Cahiers d'études berbères) 1988, pp.85-121.

2- Dans la Kabylie d'antan n'importe quelle femme ne portait pas n'importe quel bijou ; en effet il était de rigueur de porter le bijou adéquat à sont statut social : le diadème ne pouvait être porté que par des femmes non mariées, la grosse broche (tafzimt) par les femmes mariées ou mères d'un garçon. On reconnaisait, par exemple, qu'une femme était mariée, divorcée, veuve, dévote... au style des boucles d'oreilles qu'elle avait ordinairement (tieellaqin, imenyaṛen, iccerraben ; ilɣan...).

Tahr : Am tit tgaḥel
Agussim fiḥel
Mi tnuffaq naryweb[1]
Aqleɣ in neḥsel
Nzenz tiywezza
Nerna lemkwaḥel
Lenwar n txuxeţ
Yefsan g sswahel

Zwina : Bu twenza am yetri
Udm ik am lemri
Nnufq-ed naryweb
Lbaz d imleywi
Fellak aṣeţsu
I lhub aḥwayli
Rriɣ-d taEessabt
Tafzimt iwumi

1- Degmi yeqqar wenzi : « W'ur nesei flemn i texṛiţ ar yeţţallab timnufaq! » - I win isgayen ayen ye!lan d lwezyi

Tahar : Brise des plaines
Secoue donc ta fouta
Droite comme un fusil de somme [1]
A la crosse sculptée
Ta démarche gracieuse est celle
De la gazelle au pays des Bruns [2]

Zouina : Brise des collines
Retourne les pans de ton burnous
Garçon mignon tel un perdreau
Pour toi se tisse ma chanson
Je me ferai faire un tatouage [3]
Afin de ne rien oublier

1- On dit d'une femme qu'elle est un fusil quand il s'agit d'une femme svelte, élégante et nubile. Mais ici, dans ce vers, il s'agit d'une expression qui vise à rendre l'idée d'une certaine beauté chaste, inaccessible.

2- Les gens du Sahara algérien.

3- Jadis, en Kabylie, on pouvait reconnaître qu'une femme était de telle ou telle tribu selon le style des tatouages qu'elle portait au cou, au front ou au menton, et un homme à celui qu'il avait surtout à la tempe, ou à la naissance du pouce.

Tahr: Abeḥri l-lewda
Huz-as lfuda
Lqed ubeckid
Uṛqim n tsumta
Tawacda t-tzerzert
Y tmurt l-Lgwemṛa

Zwina : Abaeḥri t-tizi
Qelb-as ibidi
Aqcic d afaṛṛuğ
Fellas neţɣenni
Annewet ticṛeţ
Ad-a d-neţmekti [1]

1- Win iyi-d iεawden tajrirt agi yenna-d belli ur yecf ara fellas am zik, diy neţţa ur tfuk ara, diy tiseddarin ahat ur Hint ara akken tent yenna bab nsent, akken msedfarerent dagi.

POEMES SUR L'AMOUR
DANS LE STYLE ISEFRA

1 Je l'ai trouvée à la fontaine
Sa stature altière m'a séduit
J'ai bu sans soif

Elle a tenu un propos qui m'a blessé
Implacable
Mes frères elle est capable du pire

Les hommes dignes ne sont plus
Il nous sied de pleurer
A présent les filles s'éprennent d'Amara Lmouloud

Si au moins je savais son nom
Je remonterais son ascendance
Bonnes gens comprenez mon acharnement

Elle s'est amourachée d'un flambard
Tambourinaire de profession [1]
Il s'en va dansant d'une contrée à l'autre

Mon imploration va vers Oudris
Que sa beauté soit souillée l'infâme
Ainsi me cherchera-t-elle en vain

1- Dans la société Kabyle ancienne, il était mal vu d'être tambourinaire ou « abatteur » de bêtes (boucher). Le fourgeron aussi « travaillant le feu » (ixeddem times) devait demeurer hors de toute agglomération.

1 Ufiγ-ţ y tala teegb i
M lɛud l-leɛli
Neswa-d aman ur nfud

Imi d-denna awal iqaṛḥ-i
Ur tugad Rebbi
Ay atma tzemr i skenfud [1]

Mmuten yergazen l-l ɛ ali
Ay y ima ymeţţi
ɛecqent g ɛmara l-Lmulud

Amer day ssiney isem-is
Ad nadiy af lasel-is
Aţɛuddem a medden nedrura

Teɛceq g-gwillan d iflis
D adebbal yisem-is [2]
D aceţţaḥ deg tmura

Ad naɛṛeγ akk' ar Wedris
Ad cemteγ zzin-is
A γ-teţnad' u γ-teţţaf ara

1- Llan wid yeqqaṛen: skendid; wiyid qqaṛen: ḥelejγaṛ, d asfar ceččayen akken ad ṛahğen abEad.
2- Zik d lɛib ad yilli wabEad d adebbal ney d ageẒẒar; deg-mi win yekren ar wayeḍ yin'as: ma xedmeγ tagi, teḥsiḍ baba d adebbal ney...

2 Comment te joindre mon seigneur
Je suis au loin prisonnière
Loin de l'endroit où l'on s'est connu

Mon mari est un homme jaloux
Des témoins me surveillent
Parmi eux des enfants

Par notre amour et notre amitié je jure que
Les ronces m'ont écorchée
Et les chiens m'ont poursuivie

En moi brûle le feu
J'ai entendu fuser ton chant de la forêt
Et j'arrive par des sentiers qui me sont inconnus

Ton sang prolifère dans le mien
Ton amour me perturbe
Comme une épine au pied

Je t'adjure par mes colliers d'ambre et de corail
Fuyons pieds nus
O bracelet finement ciselé

3 O coquelicot
Fleur épanouie
En avril

L'on dit que tu n'es plus qu'une ombre falote
Toi aux doigts fins
A cause de toi me voici affaissé

2 Ul' ans'a sid' ul' ansi
Leswar ḥbesn-i
Af-mdiq deg nemyussan

Sεiγ argaz d amnahsi
Inigan εussen-i
Cehden ula d igwerdan

Aḥeq lemhibba ţ-ţmusni
Inujwal gzern-i
Fellak i yi-ḍefṛen yidan

D iliz i-genfufden dg-i
Sliγ-d i wḥiḥa ar tezgi [1]
Usiγ d εaṛqen iγ'iberdan

D idamen-ik i-gftin dgi
Leḥmala-k thewwel-i
Am uḍaṛ yuled usennan

M'ur tekkired a nennejli ḥafi
εenneγ-ak ssxabi
A ddah mi ḍebεen γiran

3 Annay a lebrir igran
Yullafen yefsan
Deg yebrir zzat meγṛes

Nnan-iyi-d lexyal yemsan
Tṛeqqaqt idudan
Ataya wfud yerresres

1- Tuyac n zzhu ţţawin tent imeksawen i lexla. Degmi, m'ara yenţaq yiwen s wayen ur nlaqara, a k-inin « Ikkes its-ggexf is ifka-ţ i lexla" - einani, w' ibyan isel.

Oiseau à la paupière teinte
Pour moi traverse les eaux
Vers la belle jeune passe la nuit chez elle

Dis-lui que le doux amour est vivant
Veille à le cultiver
Puisse-t-il croître à merveille

L'exil nous a vraiment séparés
Quand le sang appelle les siens
Le destin se plaît alors à plaisanter

Je puis te jurer par le Coran
Dieu ne me ménage point
Pourquoi s'acharne-t-il ainsi contre les malheureux

Il ne perce que les cœurs tendres
Les accable de soucis
Puis les livre à eux-mêmes

Peut-être ai-je blasphémé
C'est mon cœur qui me démange
Impatient de n'avoir jamais été heureux

A ṭṭiṛ bu yergel yeɣman
Zegr-ay i waman
Ṭ-ṭameẓyant lembat ɣuṛes

In'as yedder lhub aḥlawan
Γurem eg-as leḥsan
Tacriḥt tgemmu f-yiyes

Tfeṛq-aɣ lɣweṛba s ṭṭmam
Ma ɣṛan d iẓuṛan
Qessam itḥibb'ad yemmenqes

D ar'am ggaley s Leqwṛan
Neḥṛes g lmizan
Ayen Rebbi d imeyban i-gkes

Ad yaɛnu ul nni ahcican
A s ireṭṭaɛ ine?man
Tafeṭ-ṭ yefka afus dges

Ahat bbwiy ddnub nek yennan
D ul-iw iy'iččan
Laɛmer i nerbiḥ nuyes

4 Ah trouver mon destin et tes yeux
Les casser comme un roseau
Et les laisser par terre disloqués

A untel il donne beauté et richesse
Et épouse magnifique
Voici que la bécasse prise l'oreiller

A moi il a prescrit la pioche
Ma fortune s'est envolée comme le son au vent
Plus je creuse plus ma misère grandit

5 De colère j'ahane sans trêve
De mes soupirs les jarres sont pleines
Et il en reste encore par terre

Mon cœur est tel un muretin
Lourd et enfumé
Partagé entre l'angoisse et le courroux

Untel tire jouissance de ses nuits
A profusion les colliers de corail
Et l'euphorie sous la couverture de haute laine

Cou de phénix sur une colonne
Denture menue et éclatante comme des louis
On la dirait faite d'argent comme un bijou

Quant à moi je veille à compter les étoiles
Compagnon des chiens errants
J'essuie mes larmes avec les pans de mon habit

4 Aw'ufan Qessam am allen-im [1]
A t-yeṛẓ am uɣanim
A t-yeǧǧ ifeṛkakeḍ g lqaɛa

Abead ifka-yas zzin tiwiztin
Zzwag-is d uṛqim
Yerwa weɣbub tasumta

Ma d nek yefka-yi agelzim
Lbaxt yufeg am-meCCim
Neqqaz teṭṭali-d lmebna

5 Grey-d nnehta s wurfan
Ččuren ikufan
Iggwra-d kra g lqaɛa

Ata wul-iw am ddexxwan
Iwerrek i ddexxwan
Ger unezgum d lefqiɛa [2]

Abɛaḍ yeṭṭummel i wudan
Tizulag l-lmeṛjan
Tfad tmuḍli [3] g trakna

Taɛenqiqt t-tninna f ikedran
Tuɛ lac am lwizan
Am ssdaq yefsin g lfetta

Ma d nek ḥeṭṭebɣ itran
Twannasey idan
Sfaḍeɣ immetti s tlaba

1- Allen, leɛyun, ccfaṛ ... d awalen yezgan i tmedyazt l-leqbayel (allen am lxiḍ uzegza- aEeqqa wzemmur yebbwan ... Zegzawet am lebbar
Tessawali lyila
Tezzer g lefxwaṛ
2- Wiyiv reimun ifyar agi (3) pfakkan asefru s 9 :
Ugrey aɛziz lemnam
Ufiɣ-t yenaɛdam
Ay At Rebbi ccafuɛ
3- Tamuḍli d zzhu tnefsit ; qqaren : « yerwa wbujad tamuḍli » zun win urṭ-nuklal ara, win ur nessin ara ay at Rebbi cafuɛa.

Vilaine chance que la mienne !
Telle une vieille corde je l'étire et elle se casse
Jamais elle n'assemblera mes amours en gerbe

Les jours pervers me sont échus
Je déjeune de soucis
Que tu es invraisemblable mon étoile

La fêlure a parcouru mon cœur
Mes nerfs sont endoloris
Ô ma tête la paix t'a mise en quarantaine

J'ai pris une mesure d'un kif grossier
Il ne me reste plus qu'à la rouler
La fumée se lève et je me mets à versifier

6 Las les jours qui m'étaient favorables
Je comptais parmi les cavaliers
Et j'avais une toute jeune monture

J'abordais la chasse avec tant de soins
Cherchant la gazelle des champs
Je fouillais toutes les forêts

A présent je suis trahi par les porcs
Ma chance s'est enfuie
O mon Dieu ici bas tout est fugitif

Zzehr-iw am yir iseɣwan
Jebbdey ftar?an
Leḥmala-w ur tebbwid ţ-ţadla

Nek zik i yi zeigen wussan
Feţţreɣ s iyweblan
Ahyak a nnejm t-twerdella [1]

G-gul m'ara wten iyissan
Sebken iẓuṛan
Ay ixf-iw tegdel lehna

Dmeɣ lwezna l-lkif d azuran
Rriɣ-ţ i webran
Ikker wabbu nxeddem isefra

6 Af asm' iyi rebben wussan
Rrekba-w d lfersan
Rniɣ ajedeun atni

Ay d-bdiy ṣṣyada s lehsan
Af tzerzert yeksan
Qeddmey-d ti?egwa ţ-ţirni

Ma ţ-tura xdeen-iyi yilfan
Bedden yetran
A Llah da kulci d lfani

1 -Tiwerdella : d ayen yecban lekdeb, (tid-wer-nella-) s tefransist : « l'invraissemblable ».
Neqqaṛ : timucuha tiwerdella, degsent ay nella .

7 La lune est auréolée
La pluie bientôt nous surprendra
Elle tombe déjà sur la montagne

Si mon cœur pleure il a raison
Eclatante colonnette de givre
Demain ne sera pas fait de clarté

La fille au corps ferme
Aux seins comme figues précoces
Et la chevelure sombre

Je l'ai entendue frapper dans ses mains
Trahie par ses amants
Elle a vendu sa chevillière d'argent

8 A mon cœur il ne reste plus que le chant
Car mon esquif a coulé
Allons-nous en avec Rabiâ Ouali [1]

Soie neuve et scintillante
Qui nous arrive d'Orient
Etendard elle flotte au bout de la hampe

Ma raison et moi sommes en querelle
A cause de mon œil amoureux des filles
Et je cherche l'oubli en vain

Moi qui suis un révolté de nature
L'amour me rend fou
Et je me rabats sur le hashish avec excès

1- Célèbre musicien traditionnel de la Basse Kabylie. L'on dit qu'il était aussi poète, de la trempe de Tahar Oukhoufache, dont bon nombre de vers sont encore de mise

7 Yezzi-d ddur i waggur
Duleqṛar d ageffur
Seg-gwedrer tebda tyita

Ul-iw ma yru maɛdur
Af-tjaEbubt b-bwegris tour
Azekk'ur t-teḍfiṛ ttya

Taqcict d lqed-is yeččuṛ
Idmarren-is d lbakuṛ
Amzur g ssebya yeɣma

Sliɣ tewwet gr ifassen-is
Xedɛen-ţ yeḥbiben-is
Tegr axelxal-is g ṛṛhina

8 Ay ul-iw yefna-k ucewwaq
D ssfina-w teyraq
Yy'anebdu d RabiE Waɛli

Lebrir ajdid yeṛeqṛaq
Win d-yussan g ccarq
Afyixf t-ṯḥaṛbunt yuli

Nek d ṛṛay-iw nemsewwaq
Af tiṭ mi tebraq
Tissas yer nedla wlaci

Aqcic yellan d amnafaq [1]
Ishebl-it leɛcaq
Yeɣli af lebcic d aqeṛwi

1- Ggiwen wḥiḥa terfed Tawes emruc teqqar-as:
"Aqcic yellan d d amnafaq ibɣ' ad lɣerraq ..."

9 Le jour du départ en pèlerinage
Nous allions comme des étourneaux en bande
Joyeuse partie de Amaraoua [1]

J'ai vu une fille sur un muret
Son visage resplendissait
A son cou des tatouages fins comme des lettres

O sidi Mansour [2] le noble
Cette fois je viens visiter la belle
Quant à toi je reviendrai une autre fois

10 O brise porte mon salut
A la fille aux paupières fardées
Gazelle au nom célèbre

Tel un nouveau louis
Frappé d'un aiglon
Gravé en Suisse

A son cou pend un réseau de corail
Pommier épanoui au bord de l'eau
Les jardins de l'Eden sont entre ses mains

Gloire à toi ciel constellé
Pour la colombe toute mignonne
Le garçon émotif a perdu la raison

Jeune fille [3] ta beauté gèle les eaux
Et me fait passer des nuits blanches
Tes yeux verts à eux seuls me tourmentent

1- Tribus makhzen sises dans la vallée du Sébaou, elles étaient sous la tutelle du pouvoir turc …
2- Saint homme dont la zaouia est encore sur les territoire des Ait Djennad, au village de Timizart
3- Dans le texte original : « taḫbayrit » = fille vierge. L'on dit également « taeezrit ».

9 Af asmi nerfed a d-nzur
Nqelɛ am zerzur
Nebda-d zzhu deg ɛemṛawa

Tbedd-ed yiwet af ssur
D aksum-is inur
Ticṛaḍ deg-gwudem am tira

A sidi Mensur ay aḥṛuṛ
Ṭ-ṭaqcict ay nzur
Ma d keC asmi d-nweɛa

10 Ay awlili tawid-as sslam
I m yergel yeyman
Tizerzert mechur yisem-is

Bḥal lwiz i d-yennulfan
Bu lbaz ameẓyan
I d-deb£en g tmurt n Sswis

Taɛenqiqt tedri d lmerian
Ṭṭefaḥ yef-faman
Tisura l-lǧennet deg-gwfus-is

Llah lḥed ay igenni d yetran
Af tetbirt g lmizan
Ahwawi yebda d lɛeql-is

Tabbayrit f iɛeqṛen waman
F ur gganey udan
I yi hewwlen d allen n sris

A cause de toi on m'accable de dits venimeux
Tout mon être n'en peut plus
Me voici comme désarçonné par un cheval

11 Je suis tel un condamné à la prison
Mes entrailles sont vermoulues
Le mal creuse et s'y enfonce

Elle passe et fait cliqueter sa chevillière
La chevelure jusqu'à la ceinture
Elle joint le sourire à la tendresse

Les joues fardées
Elle resplendit comme un flambeau
Surtout parée de ses bijoux d'argent

Savonnette qui lave la souillure
Chardonneret des cactus
Qui égaie les fontaines

Fille ô jument de Prusse
Qui a conquis le monde
Et fait de l'Alsace une contrée de la France

12 O Taos toi qui te promènes sous les orangers
Tatouages aux poignets
Et sourcils finement tracés

Pour toi j'ai dilapidé mes biens
Je me vêts de haillons
Existes-tu parmi les anges

Ah dormir avec toi deux heures
C'est là le paradis
Comme une visite à La Mecque

Fellas ay ay bedren yinnan
D ifadden-iw ulwan
Am-min d iɣḍel ueewdiw-is

11 Aqli yin am umɣeṛṛeq l-leḥbus
D afwad-iw isus
Ar daxel i teɣza tyita

Mi tEedda thuz nnaqus
Amzur ar agus
Terna azmumeg i lḥanna

Tawjayt teɣma g lḥiṛqus
Tṛeq amzun d lfanus
Terna-yas d Ead lfeṭṭa

Taḥbult yessiriden ammus
Timtaṛqemt af ukarmus
Y is ay cerhent tliwa

Taqcict d ssebqa l-Lebrus
Isxedmen leğnus
Yerran Lal?as d Fransa

12 A Tîawes seddaw tčintin
Ticṛaḍ di tyaltin
Am timmi truh d lluka

Fellam ay fkiy tiwiztin
T-tedduy s tfawtin
Ur kem ufiɣ g lmuluka

Aw' iṭsen yidem ssaEtin
Lğennet akw ṭ-ṭin
Iruh a d-izur Mekka

13 De grâce fille du gracieux ramier
Ta provende est faite de millet
Et ta boisson d'eau de fleur d'oranger

Du temps où tu m'aimais vraiment
Entre nous nul ne s'interposait
Je me donnais du bon temps et toi tu te résignais

Maintenant en elle tout a changé
Fade est sa beauté
O cœur toi qui l'aimes renie-la

14 Je l'ai vue debout à sa fenêtre
Mon cœur s'est serré
Elle a relâché sa lourde chevelure lisse

A ses pieds des chevillières resplendissent
Sur des babouches
Sa bouche est un louis d'or

Des gens néfastes nous ont séparés
Ils ont travaillé à notre perte
Et mon esprit égaré sonne creux

15 Je l'ai vue debout sur une terrasse [1]
Elle invoquait les saints
Où êtes-vous fils des Aït Aïssi

Ses joues radieuses telles des chandelles
Ou des roses épanouies
Elle portait bien son collier de corail

Point de pardon aux médisants
Qu'ils perdent la raison
Et soient voués aux déboires

1-Neuvain chanté par Hnifa, du moins une variante.

13 Annaɣ a yelli-s ggetbir ukyis
Lmakla-s d absis
Tissit-is d aman n zzher
Asmi yi tḥub s wul-is
Hed wer yi ţ yekkis
Nek zzhiy neţţat tesber
Ma ţ-ţura ybeddel ṛṛay-is
Messus zzin-is
D ul i ţ-iḥubben a ţ-yenkeṛ

14 Tḍahṛ-i tbed ar ţţaq
D lɛemṛ-iw idaq
Terxa-d i wemzur yesleb

Axelxal deg-gwḍaṛ yeftaq
Terna-d lbacmaq
Taqemmuct ţ-ţawizet n ddheb

Ay ţ-ixedmen d lɣeṛṛaq
Daymi nefṛaq
Tegga lxatr-iw yeddebdeb

15 Tḍehṛ-i tbed ar ssḍaḥ
Tendah a ṣṣellaḥ
Werrakum y a Bnu eisi

Ţ-ţawjayt-is i d lmesbaḥ
Ney lwerd mi yeftah
Tedd' akken tziba wtunsi

Win yewten degneɣ la ssmaḥ
Ad yeffay d amjaḥ
Ad ijeṛṛeb g lemḥani

16 En songe je me suis vu au ciel
Ailes au vent
Mon esprit s'est envolé tel un oiseau

De mes yeux les larmes ont creusé des rigoles
Une lézarde a parcouru mon cœur
Sur mon visage un masque de laideur

Mes entrailles sont bouleversées
Elles tressaillent et suintent le chagrin
Me voici tel un pigeon pris aux rets

O génies de par toutes les collines
Mon sort me fait prisonnier
Faites que mon rêve soit de bon augure

17 Je redoute la tombée de la nuit
Angoisse et froid
Les couvertures ne me sont d'aucun secours

O mon cœur sais-tu au moins
Qui tu fréquentes
Ce sont les filles qui te font souffrir

Je suis comme une girouette
Qui s'oriente au gré du vent
Hélas l'amour est souverain

Moi il me charge d'un fardeau de peine
Mon corps en palpite
Ah les franges de foulards et les colliers d'ambre parfumés

16 Ay urgey ixf-iw deg-genni
Afriwen i wbeḥri
D lɛeql-iw yufeg am ṭṭiṛ

Iẓṛi-w isax g metti
Deg-gul yuzel iyisi
Udem-iw yuli t-id lqiṛ

Aṭṭaya tasa-w teṭṭergigi
Tzellez teṭneğği
Am ticki yetqeṛṛec [1]yetbir

A ssaddat tizi yer tizi
D lwaɛd yettef iyi
Ssuffey-i targit al-lxir

17 Ay ṭkukruɣ a d-yeɣli yiḍ
Lwaḥc asemmiḍ
D ac'ara d-gen yeɛdilen

Ay ul ma day tebsid
Wi d kečč teddid
Ṭ-ṭiḥdayin i k-iseggḥen

Qqwley d ajebnid uyazid
Tin d-iwehhan tejbid
Ziy d lḥub i-gṭedebbiṛen

Abɛ ad hat issuggwet-as lɣiḍ
Lbedn-is itweswid
Iy'iga zriru d ssxab yeṭraḥen

1- Teṭṭef it tqerract.

18 Savez-vous ce qui m'arrive
Si je le contais au roc il en tremblerait
L'amour des jouvencelles me meurtrit

Ah ! avoir de bons yeux et en pleurer
Le cœur miné en est enlaidi
Quant à la faim elle creuse puis se rassasie

19 Las astre étincelant
Qui apparaît au déclin du jour
Beauté radieuse qui m'a meutri

Me voici vagabond
Anxieux et pêcheur invétéré
Je suis tel un figuier que le mal ronge à la souche

20 Comment te pardonner
Les temps de tourmente que tu m'as fait subir
A présent mon cœur a durci

Comme granit dans le désert
Il brûle à l'idée de se venger
Telle la foudre durant les longues nuits d'hiver

21 Tu m'as dit que ton honneur est en exil
A moi qu'as-tu donc laissé
Les pleurs l'angoisse et la colère
Las les égards dont tu m'avais entourée jadis
Maintenant en mon cœur une écharde
Des frissons de fièvre sans cesse me parcourent

18 Tezṛam tin yidi yeḍṛan
Ma nniɣ-d ad yengeb wezru
Yuled-iyi fljub t-tsednan
Aw'isean iẓṛ'a ten iru
I-geţcemmiten d ul yeḥban
Wamma la? mi yeyza yeḥlu

19 Annay ay itr'imbweţţej
Id-yulin tagara bbwass
I y iga zzin imfeggeg
Iessaɣ i ddnub d lweswas
Teğğiḍ-iyi ay amɛirej
Am teɣliţ tesdubed a maras

20 M'ad ak semḥeɣ
Aḥeggan tesɛeddaḍ felli
Ul-iw tura yeqquṛ
Am tnicca deg rrmali
A la yṛeq g tuḥsifin
Tinniḍ a ssimra g lyali

21 Tenniḍ isay-iw g lɣwerba
I nek d acu yi teggid
Imeţţi anezgum urfan
Amallah a lɛez i tefkid
Tasa-w izedɣ-iţ yissir
Tawla deg izazzel usemmiḍ

22 Nous nous sommes vus dans un jardin exubérant
Par les grandes chaleurs de midi
O toi aux cheveux soyeux
A cause de qui s'est égrené mon collier
Que des enfants le reconnaissent
Et je serai la risée de tous

23 Je t'implore jeune faucon
Toi au cou bien modelé
Les hiboux m'ont déjà assaillie

La soie sur moi n'est que lambeaux
Elle est maculée de sang
Mon collier d'ambre est tombé à terre

De mon diadème se sont détachés des pendentifs
Les voilà qui traînent dans mon giron
Mon ceinturon bigarré s'est effiloché

O mon âme chérie on t'assassine
Pour aujourd'hui l'ultime décision
O mon Dieu adoré pardonne-moi [1]

1 - Version de Jean Amrouche, hormis les vers 7,8 et 9 (la 3e strophe).
L'auteur de ce poème serait une femme d'une grande beauté. Resplendissante de charme et d'intelligence, et prise en flagrant délit d'adultère, elle demanda qu'on lui accordât de dire un poème avant d'être tuée.
Ce fut fait et on l'enterra encore chaude de vie. Il s'agit donc de ce qu'on appelait « timserreft » (littéralement : celle qui est enterrée dans « tasraft » - dans une fosse.

22 Ay nemzer i lejnan ullif
Ay neddukel g-gwazal qayli
A bu tcebbubt am lebrir
Fi yefruri wezrar nesni
Ma day tEeqlen warrac [1]
A yi yawin medden d imi

23 A ţnaεŗeḍ a lbaz me??iyen
Bu lḥelqa ydewwŗen
D imiεraf zzin-iyi

Lebrir yuyal d imsilen
Yexnunes g-dammen
Tazlagt n ssxab teɣli-yi

Icruren t-tεessabt mi neslen
S iciw'ay-d zrargen
Teqqwled ay akwerzi d ftlaqi

Taŗwiḥt aEzizen a kem nyen
Ass agi yam εezzmen
A Rebb' aεziz taεfuḍ-i

1- Zik ma tessared tmettut i tala, tettu-n kra g ssdaq is (axelxal, ney ameqyas …) yufa-t wergaz, aţeţţwemmet

24 J'ai trouvé une bouture d'oranger [1]
Sur la margelle d'une fontaine
Elle croît dans mon jardin où je l'ai repiquée

Si ce n'étaient les langues fourchues
Je voguerais par les contrées
Sur le garçon vif je ferais des poèmes

Non mon verbe reste en moi
Le faix est déjà trop lourd
Trop de déboires me pèsent

O vous qui avez déjà souffert mon martyre
En connaissez-vous le remède
Oublier le bien aimé

25 Deux filles de ce village
Leur amour consume mes entrailles
Leurs statures sont harmonieuses comme des bijoux
D'égale beauté
Toujours à l'orée de mes rêves
Elle se posent sur mon oreiller
Lorsqu'embaume le clou de girofle
Fiévreux je suis épuisé

26 Deux filles de ce village
Risquent de me tuer d'amour
Aussi bien tournées que des bagues
Leurs chevelures mêmes sont identiques
Lorsque je les trouve à la fontaine
Je deviens aussi léger que la brume
Abeilles si vous disparaissiez
Mais comment éberlué reconnaîtrais-je le printemps

1 - Neuvain chanté par Hnifa, sans la 3e strophe

24 Ufiy amgud n ččina
Afyiri t-tala
Neqleɣ-t al-lejnan-iw yuy

Lukan mači d leεayra
Ad nadiy lexla
Ay aḥṭaṭas ad ssefruɣ

Ay awal-iw qqim kan da
Aεyiɣ g ṭεebga
Ur txus tin ara d-rnuɣ

Ay imjaṛṛebn t-tasa
Mmelt-iyi-d ddwa
Af-fin aezizen a t ṭṭuɣ

25 Snat i taddart agi
Rrḥant afwad-iw yerka
I leqdud ṭ-ṭixutam
Eedlent ula di ṣṣifa
Zgant afyimi t-targit
Ṭrusent-iyi-d f tsumta
D qwṛenfel mi d-yenεaεes
Ter?a ifadden-iw tawla

26 Snat i taddart agi
Rrḥant afwad-iw i lmut
I leqdud ṭ-ixutam
εedlent ula di temzurt
Mi tent ufiy di tala
Ay ftifsusey am tagut
Ma tyabemt a tizizwa
M'ad yaEqel wenguf tafsut

27 Je voudrais vous trouver boutures de menthe
Pour vous planter dans mon jardin
Si jamais vos yeux se baissaient
Comment ferais-je pour me les concilier
Alors las la lumière et le clair de lune
Je ne reconnaîtrais plus rien
O belles filles pour vous
Je prendrais le chemin de l'exil

28 Adieu délices de l'habitude
C'est là la dernière fois
Mais la belle m'occupe encore l'esprit

Elle m'a battu au fer rouge
Et initié aux soupirs
Et détourné de la raison

Avec verve j'ai tant versifié
Le village en est témoin
Tant pis si l'on dilapide mon héritage

29 Fille de lionne toute faite de grâce
Pour toi mon coeur est brisé
Depuis mon enfance tu hantes mes rêves

Je ne puis te souhaiter que des douceurs
J'ai épuisé mes os et mon sang
Plus que ma mère je t'ai entourée d'égards

Maintenant que tous savent
Tu détournes tes regards de moi
En exhibant tes plus belles parures de colombe

27 A wi kwent yafen d nnaɛnaɛ
Ar tebḥirt-is ad ineqqel
Tit nkwent ma day terre?
Amek ara t id-nḥellel
Amallen a tafat a tiziri
Ur din lḥaǧa naɛqel
Annaɣ a time?yanin
Ad aɣeɣ abrid-iw n ṛṛḥel

28 Ad ṛuḥeɣ a kem ǧǧeɣ a lɛadda
Nek yidem al'ass a
Taqcict aţay g ddehn-iw

Tewwet-iyi s wuzzal yeṛɣa
Tessay-iyi nnehta
Amalleh tessaɛwej ṛṛay-iw

Atas ay nessefra s leḥṛaṛa
Taddart akw tesla
ɛemmedɣ ad yenz umur-iw

29 Tamdurt t-tsedda tewzen
Fellam tasa-w tegzem
I temẓ' ay tezday lemnam

Buddey-am akw i-g?iden
Fniy iyes idammen
Ma d lebsan yelbey yemma-m

Teǧǧiḍ-iɣ' almi slan medden
Tebrid i wallen
Tura ternid ssxab a leḥmam

30 O toi fille de faucon
Dis-moi quelque bonne parole
A mes doutes réponds par la vérité

Noble beauté ne laisse pas indifférent elle creuse
Et brûle comme le gaz
En plein été je suis transi de froid

Si ma chance pouvait se saisir de toi
Plus jamais tu ne désirerais un homme
Quoi que tu fasses tu serais embarrassée

31 Vous les femmes volcan en éruption [1]
Qui se consume de lui-même
De tout désastre vous êtes l'origine

Qui vous fréquentez devient pauvre
A jamais mélancolique
Il va jusqu'à vendre ses champs [2]

Jadis serein il travaillait ses vergers
Pommiers et poiriers
A présent il ne sait plus manier la faucille

32 Mon cœur pauvre de toi
Tu te laisses séduire par la beauté
Dont tu ne récoltes que tourments

1- Les 6 derniers vers se trouvent dans Jean Amrouche. Chants berbères de Kabylie. Paris, L'Harmattan, 1989.p.142.

2- Il est mal vu de vendre ses terres, habituellement héritées des ancêtres.

30 A taqcict yellis n lbaz
Hedṛ-iyi d lemǧaz
Terreḍ-d legwab s ftebqiq

Zzin ma d aḥṛuṛ yeqqaz
Iṛṛeq am lgaz
G-nebdu ye?da-yi ssbiq

Amer d zzehr-iw a kem iḥaz
Aṭɛahdeḍ argaz
Akken txedmed d iɛewwiq

31 A lxalat adrar t-tmes
Ireqqen waḥdes
D kunemt-i d ssebba n nger

Win txultemt meskin yefles
Yezga-d yeqqumes
Yezenz amur is d iger

Asmi yella yessaxdam ires
Ṭṭefaḥ d ifires
Tura iɛaṛq as ula d amger

32 Ay ul iw ak-k-id Eezzin
Ittabaɛen zzin
Tmegṛeḍ-d irebbi t-tlufa

Deux cavaliers t'ont traîné
Au tribunal
Vers la montagne de Mansoura [2]

Mon affaire à moi nul ne l'a comprise
Le juge n'a prononcé aucun verdict
O mère comment prouver mon innocence

33 Je t'ai appelé en vain
O toi au brun regard
Et pourtant nous sommes de vieux amis

Mon âme à cause de toi est toujours brouillée
Tu le sais
Pour toi on me montre du doigt

Je sais que ton coeur s'est lassé de moi
Ta langue m'a bernée
O toi qui cultives l'ingratitude

34 Il est si sage courtois
Lorsqu'il commence à parler
Je souhaite qu'il n'en finisse jamais

Il a le regard perçant de l'aigle
Il est aussi pur que l'or
Et aussi doux que la soie des capuchons [3]

1- Entendre : deux gendarmes, qui dans les temps jadis avaient des montures pour circuler en pays montagneux.
2- Localité de la Petite Kabylie où il y avait un tribunal. A ne pas confondre avec le hameau des Ait Ziki, dit aussi « Mensoura ».
3- Le burnous kabyle est tissé à la laine uniquement. Mais il en existe qui sont décorés de motifs géométriques tissés à la soie, à partir de la ceinture jusqu'au capuchon (région des Ait Ghobri).

Juren-k ixeyyalen deg-sin
Ar wanda ţcetkin
Ar wedrar m-Menşuṛa

D ccarɛ iw bed ur t-yefhim
D jjuj ur t-yeḥkim
A yemma ddiy g lywelta

33 Ciyɛ ey-d ɣuṛek ur d-usit
Ay usbiy n tiţ
Yak i zik i nemyussan
D lɛemr iw ladɣa terwiţ-ţ
Kulci teẓṛiţ-ţ
Fellak tbaen iy' idudan

Fehmey-k s wul-ik taEyit
D iles iyi tefkiţ
Ay anekkar l-leḥsan

34 Tamusni yerna yehdaq
Kul m'ara d-yenţţaq
Amer ufiɣ ur yesusum

Tamuyli l-lbazaṛemmaq
Lwiz ma yaɛtaq
Lebrir yezdan d aqelmun

Pour lui mes entrailles se consument
Mon cœur est lézardé
Et personne ne se doute du secret

35 Mardi au crépuscule
Que de belles demoiselles
Aux Aït Yedjar

Ah cette fille qui longtemps a bercé mon coeur
Le sien elle l'a omis
De chagrin son visage s'est terni

N'était-elle pas belle comme un astre
Fardée et parée de bijoux d'argent
Pressé je n'ai pu longtemps la contempler

J'ai dû dévaler une pente
Une complainte fusant de ma bouche
Fille aux longs cils l'exil est fait de déboires

36 Un mardi soir
Il prit son viatique
Et se dirigea vers Azazga

Il arrive à Alger enfermé dans ses murailles
Craignant le bateau
Car il savait l'exil imminent

O sidi Touati [1] viens-lui en aide
L'amour le rend fou
Le pays ne donne point de provende

1- Saint des Aït Ziki, au village de Berkis. Dans une de ses incantations, Taos Amrouche cite « Sidi Touati », probablement un autre saint d'une autre contrée de la Basse Kabylie.

Fellas afwad iw yeḥṛaq

D ul iw iceqqaq
D sser af medden iɣum

35 Ass n ţlata tameddit
A kra yellan ţ-ţaɛezrit
Neffel ar tmurt n At Yeǧǧaṛ

Taqcict ul iw tezuzen it
Win is theml it
Tebzen udm is yenḥejwaṛ

S fteryis am yetri tnewr it
S lfeţţa tḥeǧǧṛ it
Neţɣawal ur ţ-nḥekkaṛ

Tfey asekwsar ţ-imzirdit
Nerfed aḥiḥa nsers it
Ţ-ţ' ay d lɣwaṛb'a tucbiht n ccfar

36 Ass n lata tameddit
AEwin irefd-it
Ar Iɛeẓẓugen yebda ssira

Yebbwed al-Lẓẓayer tjaɛr-it
Babur yugad it
S tedyant l-lɣwerba yesla

A Sidi Twati bader it
Leɛcaq yeshebl it
Tamurt ur s-tezmir ara

37 O ma mère j'ai gravi une montée
Raide et sans fin
Sans ami pour m'aider
Tous vaquent à leurs occupations
Ramées qui ploie sous la neige
Que d'amertume tu engranges mon coeur

38 Si j'avais main basse sur toi
Mon coeur tu n'aurais plus froid
Si nous étions assortis toi et moi
Nulle idée de vengeance ne t'effleurerait
En toi l'ordre des choses est si confus [1]
Que tu t'es engouffré dans le chaos

39 Las croyants mes seigneurs
Je suis trahi par mon ami
L'amitié est un fardeau indicible
J'en suis courbé tant j'y ai cru
De mes dits il réfute toute véracité
Ainsi cherche-t-il subterfuge pour me renier

40 Las ô toi au pelage fauve [2]
Quel opprobre que ce que tu m'as fait
Tu as attendu que je sois dans le fleuve
Pour t'insinuer parmi mes brebis
Qui veut éprouver un ami cherche
Si ses paroles sont en accord avec ses actes

1- Les deux derniers vers ont des variantes :
L'affectation m'a aguerri à la peine
Et nous lavons le sang par un autre
2- Il s'agit du chacal.

37 A yemma uliɣ assawen
Iɛellaq bezzaf idul
Ula wakud nemɛawan
Lebbab lhan-d d ftcayul
A tasetṭa mm ideflawen
I tariḍ ar daxel ay ul

38 Amer tellid dw ufus iw
Ay ul ak-k-ksey asemmid
Amer nemsada nek yidek
D ccebna wellah ur ţ-taɛniḍ
Yaɛṛaq amek weznen lecɣwal [1]
Almi ar tadunt teddunfiḍ

39 Annay a ssyad' a lmumnin
Ixed£ iyi w'illan d abbib
ɛebbeɣ ftEebga s ccnaq
Ay atma iɣelb iyi rrɣib
Hedṛeɣ ṣṣwab ismaɛṛiq
Ziy d ssebb'iyi d-yeţqellib

40 Annay a bu ccrub iwraɣen
D lɛar imi txedmed tagi
Teggid iy'almi grey s asif
Tekcemd iyi-d ger wulli
W'ibyan ad ijarreb aṛfiq
Ma ddan yinnan d lefɛali

1- Tfaka s sin yefyar agi :
Lehzen iseberd iyi s lhem
Nessirid idamen s wiyiḍ.

41 Que je conte au sage
Et qu'il trouve l'issue
J'ai atteint le ciel et suis tombé
Pour me retrouver à la merci des serpents
Me voici seul en ce pays
Que tout le monde a fui et où même l'eau se vend [1]

42 Je n'ai que faire d'une beauté creuse
Au nom même célèbre
Elle est comme fleur de laurier-rose [2]
Qui s'épanouit en vain
Je lui préfère la grâce de l'abeille
Même brune elle est utile
La vraie beauté c'est le savoir-faire
C'est à l'ombre que brille le rayon de miel

43 Me voici recroquevillé tel un pigeon
Aux ailes repliées
Que mes amies se lamentent si elles m'aiment

Mon cas je l'ai dit à Fatma-ou-Yidir [3]
Toujours drapée dans ses pagnes de soie
Elle l'avait pressenti

Mon destin ne m'offrait que misères
Et je songeais aux fleurs d'avril
Alors que les longues nuits d'hivers suçaient mes forces

Jadis mon espoir s'étendait éperdument
Vers une intarissable félicité
A présent telle une mule je suis accablée de misères

1 - Entendre que si l'eau se vend, tout est vénal.
2- Dans la poésie Kabyle traditionnelle, on attribue immanquablement à cette plante deux épithètes : belle et amère, qui équivaut la bivalence : attraction/répulsion.
3- Une clairvoyante de la région d'Akbou, en Petite Kabylie.

41 Frut ad iniy i musnaw
Afnek yulbaben igenwan
Bbwdey isigna ṛuḥeγ-d
Ṣebḥeγ-d g rebbi yzerman
Aqli-n d awḥid g tmurt-a
Reggwlen medden anida ţnuzen waman

42 Wum'as riy i zzin war ne Emir
Ulma mucaɛ
Nnwar ilili
Yeguggugen byir nnfaɛ
D win t-tzizwit axir
Ulama berrik yenfaE
Zzin ţ-ţiɛubbwjad ttbaE
G lbadna ccahed ilemmaɛ

43 Kuldeγ g ddiq am yetbir
Γliγ-d ur neţ ferfir
Ma yadey tiḥbibin xas runt

Hkiy- i Fadma-w-Yidir
Mm lfuḍa l-leḥrir
Tenha-yi uqbel ad drunt

Ziγ i-gura Sid'af-fenyir
Ḍemɛeγ ifsan ggebrir
D nek lyali dgi ţsummunt

Zikenni sgayey laḥir
I lxiṛ ur nettixir
∑ ebbey ddebk am tserdunt

44 Ma mère comment faire
Avec celui qui est cher à mon âme
Sa taille est svelte comme un roseau
Et ses cils longs à faire de l'ombre
J'ai beau vaquer à mon travail
Mon cœur demeure auprès de lui
Qu'on vienne à prononcer son nom
Et quoi que je tienne tombe et se brise

45 Mon jeune aimé vient de partir
Seules les traces de ses souliers me sont restées
Que des paroles de poison
Entendues par le jeune au regard sombre
Car aux yeux d'autrui c'est la guerre
Mais entre nous l'amour vient de naître

46 Passionnément je t'aime il est sûr
Mais bien des gens agissent en diables
Je passe des nuits blanches
A songer à toi
Ma langue feint l'oubli
Quant à mon cœur seul Dieu le sait

47 Mère je veux étancher ma soif
A la fontaine hantée par le geai
Boire c'est faire jaser les gens
Rester c'est éterniser la flamme de mon cœur
Pour toi ma bien-aimée
Je marche sur des braises et brûle

44 A yemma amek ara s-gey
I win aezizen am ṛṛuḥ-i
Lqed is am uɣanim
Lecfur is rran tili
Ulama xedmeɣ lecywal
Ul iw ɣuṛes i-geṭɣimi
Ma la wi d-yebdern ism is
Ma ṭṭfeɣ lḥağ'aṭeɣli

45 Yekker weqcic ad iṛuḥ
Ixellef iyi-d tiṛekkiṭ
Bexlaf lehdur uqbiṛen
I-gesla wusbiy n tit
Ar medden tegd as nennuy
Nekwni lembiba ṭ-ṭajḍiṭ

46 Lembiba a gwma thibbiy-k
LamaEna ggwten ccayatin
Tnussey ur gganey udan
Ul-iw fellek yeṭxemim
S yiles-iw sebṛeɣ fellak
Ma d ul-iw bed war yeɛlim

47 A yemma fudeɣ aw'iswen
I tala iɛebd ujaɣiɣ
Ma swiɣ iḍefṛ iyi wdad
Ma qqimeɣ wergin ṛṛwiɣ
Afudm im a tin ḥemleɣ
Ukleɣ af tergin ṛɣiɣ

48 Bel arbuste des montagnes
Qui domine le pays des Zouaoua
Sur tes branches l'oiseau-phénix
Pour lequel un jeune faucon fait le vigile
Dites donc au bien-aimé
Que la folie débute ainsi

49 Bel arbuste des montagnes
Qui domine l'Akfadou
D'où fusent les ramages du phénix
Que le faucon épie en pleurant
Dites au bien-aimé
Qu'en son absence je redoute le lit.

50 Me voici dans les vergers d'Ouachour [1]
J'amasse des douceurs [2]
Passera l'éphèbe je les lui offrirai

Sur son visage ruisselle la beauté
Et le charme
Tel l'astre frais émoulu des cieux

Anges gardiens des océans
Faites qu'il vive longtemps
Et le destin me le rendra un jour

1 - Version chantée par Hanifa dans le style acewwiq. « Ay agur ».
2- Dans la version Kabyle, il s'agit de dîmes prélevées sur les rentes.
i.e. J'ai subi l'opprobre - j'ai fait la mendiante pour te venir en aide.

48 A taseṭṭa deg-gwedrar [1]
Iweεan Igawawen
Tanina sdaxel ines
Iεus lbaz meẓẓiyen
A m'ur s-tenniḍ i lwali
Akk'i tḍaṛṛu d iderwicen

49 A taseṭṭa deg-gwedrar
Iweεan Akefadu
Tanina la teswedwid
Iεus lbaz ar yeṭru
A'm'ur s-tennid i lwali
S lɣiba-s hubey ussu

50 La neṭnaḍaḥ i lejnan Uεacur
Njemmae leεcur
M'a d-d-iεeddi weqcic

Fellas zzin d acarcur
F yeṭuddum nnur
Am aggur mi di-yeflali

Ay ieessasen l-lebḥuṛ
Ǧǧet-ṭ ad yimɣuṛ
Lwaed a-t-id-yer ɣuṛi

1 - Ay din yella ggezlan d-ibeddun akka.

51 O Takfa étoile du matin
Quand elle sort pour flâner
C'est toujours avant la nuit noire

Je m'ennuie de toi aux seins ronds comme des pommes
Qui ne te connaît vit dans la quiétude
Et dort du sommeil du juste

O clercs qui prêchez la bonté
Puissiez-vous devenir fous
Et qu'ensemble nous erions par les bois

N'est-ce pas vous qui m'avez jugé vaurien
Poète ou barde
Votre cœur est-il donc fait d'argent

52 On reconnaît son ami quand il partage le viatique avec équité
A moi un seul regard a suffi

Une bouche comme un louis dentelé
A souri et le clair de lune s'est pris de pudeur

Si j'ai encore à vivre son bras me servira d'oreiller
Sinon j'attendrirai le plus cruel des hommes

Alors enterrez-moi sur une colline
Que je puisse d'en haut me rassasier de ses va-et-vient

53 Garçon bouture de bergamotier
Visage de miroir
Cessons de nous aimer des yeux

O toi au teint brun
A présent tu te dissimules
Désemparée j'oublie la profession de foi

51 Takwfa ay itri n ṣṣbaḥ
Mi d-deffeɣ aṭmerraḥ
T-tikli ynes kan sedw lɛica

Tdaen-i m yiffan d ftefab
W'ur kem nezri yaṛtaḥ
Iglalez ɣuṛes i tsehl tnafa

A lecyax yellan d ṣṣelaḥ
Aṭsiḥem akken nsaḥ
Anemmay tizegwa merra

D kunw'iy iftan d amjaḥ
D afsiḥ ney d ameddaḥ
Aɛni yefsi wul nwen g lfeṭṭa

52 Ţjaṛriben abbib deg qwaɛwin
Nek kkseɣ-ţ id y tmuyli

Taqemuct d lwiz s carcif
Ma tezmumeg tessetḥa tziri

Ma nedder nessummet iɣili-is
Ma nemmut anɣiḍ ula d aqaṛsi

Mḍelt i af tiz'anwaei
Ar cceywl is m'ara teţɛeddi

53 Aqcic taččineţ ibaEt Urumi
Ay udm l-lemri
Barka yay lemḥiba s wallen

D aksum ik i d axwemri
Tura tɣebbaţ-ţ felli
Iɛaṛq-i amek akken i ţcahhiden

Moi je t'ai élu pour ton amour des jeux [1]
Pour ta beauté et ton intelligence
Pour toi mes yeux pleureront jusqu'à la cécité

54 J'en appelle aux éprouvés
Y a-t-il un élixir pour le courage
Malade je ne le suis pas

Mais mon âme semble vouloir me quitter
On a beau trouver un autre amour
Du premier on ne se remet jamais

55 Cesse de te livrer au plaisir des filles
Toi le profane
Cela est de mauvais augure

Pauvre de toi qui t'éprends des chevelures
Au point d'épuiser tes forces
Assez de misère sur tes épaules

Jeune encore rien que du duvet à tes joues
Tu ignores tout de ce commerce :
Du langage des bracelets qui tintent aux poignets

Des plaisirs elles t'offrent le moindre
Elles te séduiront avec leurs seins
Et t'enverront passer la nuit sous la pluie

56 Zouina la main sur la meule
Et la jambe tendue
Pleure à chaudes larmes

La colombe est toute couverte de bijoux
Méditant sur son destin éclaté
Lui paralysant les doigts

1- Le texte original emploie le mot « ḥcayci » qui initialement signifie : fumeur de hachich, et qui par extension devient : bon vivant, noceur, jouyeux drille…

Nek ferneɣ-k d aḥcayci
Teniḍ zzin ṭ- ftiarci
Keffent wallen ur deg-gmettawen

54 Ay imjaṛben i lefṛaq
Anw'i d iseflen n ssbar
Atan ur udiney ara

Ma ṭ-ṭaṛwiḥt teɣl'aṭṣafaṛ
W'iṭfen lḥub yeɣli yas
Xas iɛawed ur yeṭnejbaṛ

55 Barka-k zzhu ṭ-ṭeḥdayin
A win war nessin
Ur fellas tban tafat

Yaɛcaq deg-gmezran meskin
Ifadden is fsin
Lhem yaṛẓa-t ger tuyat

Me?zi af tamart d ameCCin
S ttjaṛa war yedɛin
Llaya t-tmeqyaisn af zendat

Rrebḥi ik yiwen mačči sin
Ak-k-sedhunt s tedmarin
Ak-k-segnnt i wgfur yekkat

56 D Zwina mi tger tissirt
Tedlaq tgecrirt
Tesnexfay deg-gmettawen

Teɣmaq g ssdaq tetbirt
Af twenza tugzirt
Mi teṭṭi idudan kkerfen

Que n'aimerais-je seller une jument
En dépit d'un rucher d'ennemis
Qu'ils m'assaillent de leurs fusils et me tuent

Fille altière pêcher dans les vergers
Bouquet de lavande
Elle a fait méchant mariage

57 Me voici solitaire dans la montagne [1]
Banni
Comme un chacal dans un bois de chênes zen

Fugitif depuis des années
On m'appelle le hors-la-loi
Tel est le verdict des autorités [2]

Sans munitions
Et sans nourriture
Mes jambes sont plus molles que jamais

Mon âme chérie va s'éteignant
A l'approche des longues nuits d'hiver
Je serai la proie des percnoptères

58 Mes mains chéries je vous donnerai
Aux chaînes
Et les chassepots m'encercleront

J'arriverai à Tamda [3] vers le crépuscule
Dans la peur je te prie mon Dieu
Saints des Ibahriyen j'invoque votre intercession

1- Ces deux poèmes,et bien d'utres encore inédits, seraient composés par un bandit d'honneur de la tribu des Ait Djennad .
2- Version kabyle : « Le commissaire et le président du tribunal… »
3- Tamda : Village à proximité de Fréha, à 23 km d'Azazga.

Boualem RABIA Florilège de poésies kabyles

Menney a wi s-isergen taεudiwt
Ad iεemed tidwirt
N at waεbar m'ad-at-nyen

Taqcict taxuxṭ t-tmazirt
Tameqqunt t-tmezzirt
D zzwag is iban i-gmeḥquṛen

57 Aqliy in deg-gwedrar webdi
Dbiy d imnfi
Am-muccen deg-gw'xwnaq n zzan

Geddac n ssn'ay agi nek d acali
Semman iy awetri
Cemmaεn i kumisar d berzidan

Tura lbarud igezm ussasi
Tagwela dya maḍi
Ma greɣ ifadden iw ulwan

Taṛwiḥt aεzizen fani
Hedru-d lyali
Am ass'a-yi-gezren yesɣan

58 Afus azizen nweddef it
Snesla turez it
Ay din d ǧuhṛeddaṛ iy'idewṛen

Af lmaɣṛeb ay bbwdey Tamda
Ar Rebbi nnujja
Nεart a ssellaḥ Ibahriyen

Qu'importent les biens
Que je laisserai
Seule m'est amère la joie de mes ennemis

59 Pris d'un mal intense
De douleur je titube
Ainsi mon malheur va grandissant

Tout ce que j'ai dit en ta mémoire s'est dissout
Mes jours sont épuisés
Mes ennemis ont raison d'être contents

Qu'est-ce qui ôte au visage sa beauté
Aux lèvres leur sourire
N'est-ce pas le cauchemar qui s'agriffe au sommeil

60 N'est-ce pas mon frère que je ne t'ai point fait de mal
Naguère ou maintenant
Quel prétexte invoques-tu pour ce silence

Pour toi je suis banni(e) de mon pays natal
Où l'on me vitupère
Comme une bougie mon cœur brûle et fond

Ton amour pour moi n'a guère duré
Tel un prêt
Où sont donc toutes les promesses

61 O mes boutures de basilic
Plantées en allées droites
Mère je les ai sarclées et arrosées
A la saison des labours
A l'une d'elles j'ai prodigué plus de soins
Et elle a fini par m'éborgner
Pauvre de moi amoureux de bons parfums
Que de déboires

1 - Ce neuvain aurait été chanté par la célèbre Chérifa.

Ay s£iy degm a trika
Ur iyi tyad ara
Tagi d nnif af yeɛdawen

59 Helkey lehlak d aqaṛḥan
Ṭṭeɣlayeɣ g-gberdan
Lhem syenn'i-gebda lkimya

Lehdur i k-d-nniy mssan
D ussan iw aEyan
Ma yeḍsa-ṭ waɛdaw ccenna

D acu yṭcemmiten igwelman
F ur ttadsan wuglan
Y ir targit tejgugel i tnafa

60 Yak a gwm'ur k-xdimey ara
Am zik am tura
Acu n sseb'id-d-dufiḍ

Nfiy-d g tmurt m-baba
Tesxaxed llumma
Yaṛɣa wul tengid a nnfiḍ

Lemḥibba-k ur tdum ara
Ziy d lemɛira
Amalah a kr'akw iyi tennid

61 Ay igweḍman l-leḥbaq
A wid ??iy d iwdiden
A yemma neycen sswen
S waman iweǧǧiben
Yiwen ɣaṛs izad ufus iw
D neṭṭ'iyi isdreylen
I nek iɛecqen deg rrwayaḥ
Maččí d yiwet i d yeṭlalen

II

POEMES SUR LA VIE

Triades de sagesse

Un garçon, tout adolescent, trouva son père en train d'élaguer des solives de bois dur pour en faire des javelots [1].

Il demeura un instant taciturne, puis dit :

« Père, réserve-m'en trois. »

très sage le vieillard fixa son enfant du regard et l'apostropha avec subtilité: « Qui se veut éloquent se doit d'être preux, et qui se veut preux se doit d'être éloquent! [2]. Dès lors, si tu désires être agrémenté de trois javelots, ajoute-m'en [3] trois. »

Perspicace, le jeune garçon dit à son père, tailleur de javelots :

1 Le premier javelot m'est utile
Fais-le de ce cèdre dont les racines épousent le rocher
Il ne prendra pas plus tôt le chemin de la guerre
Que la dignité s'en trouvera accrue
Quiconque en sera atteint tombera
Pour dormir d'une mort certaine
Sans agoniser ni appeler son père
Là j'assumerai ma virilité
Nul n'enjambera ma tombe [4]

1- Sorte de grosse lance en bois, pointe acérée, que les anciens guerriers kabyles tenaient horizontalement entre les mains, la main gauche à quatre empans de la pointe et le centre serré entre l'avant-bras droit et le flanc.

2- L'on dit en kabyle : « Accorde la main de ta fille à ceux qui ont l'éloquence et les armes. » Cf. Rabia B., 1988. « Les joutes poétiques féminines dans les mariages aux Ait Ziki », in Awal n°4, Paris.

3- Littéralement : ajoute trois dits, trois adages, trois strophes à ma tamusni (sagesse)

4- Il était d'usage dans la Kabylie d'antan d'inhumer à l'intérieur de la maison familiale un mort assassiné, de peur que le meurtrier ne vînt enjamber la tombe de sa victime, et que par voie de conséquence (superstitions ?) cette dernière ne fût pas vengée.

Bnu f tlata

Yiwen weqcic, akka d aḫbayri, yufa babas ineğğaṛ ixtucen, ibedd ar nnig uqaṛṛuy-is almi dya yin' as :

« Nesb iy' a baba tlata. Amγaṛ, yellan d amusnaw, isaked mmis almi yentaq γuṛes: "Bab bbwawal ilaq it yiγil, bab ggiyil ilaq it wawal. Ihi tura ma tebyid ak-k-nesbey tlata, rnu-yi tlata."

Aqcic ifhem licwar, yentaq ar wemγaṛ m-babas, yin' as:

1 Axtuc amenzu y wata
Ladya t-tayada ṭṛebbin yeẓṛa
Asm' ara yqesd lfetna
Iṭṭeddu lɛez yeṭlala
Win deg yenta yeγli
Igen yiwet
Ur yeγṛ' a baba
Din ay d-nḫeṣṣen tirugza
Ur y-izgir bedd fuzekka

2 Le second javelot m'est utile
Taille-le dans le chêne zen au bois sombre
Quand il prône la vindicte
Il y va aisément se frayant la voie
Il ne touche pas plus tôt sa cible
Qu'elle tombe raide et muette
A rendre le coup nous ne tergiversons point
Nous recouvrons la gloire ancienne
Et nous en acquérrons une nouvelle

3 Le troisième javelot m'est utile
Solive d'un olivier dur comme l'airain
Quand il s'en va au champ de bataille
Au galop il dévore du chemin
Il renverse sa cible avec dextérité
L'aura de l'honneur se voit au front
Elle reluit et jamais ne s'éteint
Le javelot taille-le-moi vieillard
L'honneur, décuple la vaillance

2 Win ɣaṛs iwata
Nejr iy'it n zzan uswid
M'ara yqesd asulef
Iţţeddu iţfarraɛ abrid
Win isuma ad yeɣli
Ur yeswedwid
Tiyita nney ur tesmargid
A-d-der issay aqdim
A-d-dernu ajdid

3 Win yars iwata
D aṛeggway uzemmur n ddkir
M'ara yqesd imenɣi
Tebrzend a rrekba n zzhir
Win isuma ard a t-yexdef
Lḥarma teţban s anyir
Ad fellas ma day nekna
D axtuc tesemsaded ay amɣaṛ
Yella nnif a-y-ideggir

Lorsque le fils eut fini de déclamer sa dernière strophe, le père entama ce sixain :

Gloire à qui est jeune
Et qui déjà est initié aux rouages de l'éloquence [1]
Il n'a de cesse à contempler le monde
Et élucider les mystères de l'âme

Gloire à lui s'il ne confond point élire le javelot ou la plume [2]

Ainsi le vieillard avait-il achevé son poème, et son fils lui dit : « Puisse le printemps [3] ne jamais s'étioler ! Dis, père, je voudrais que tu m'en donnes encore trois : ajoutés aux quatre, j'en ferai sept [4]. » Sinon, je t'en ajouterai trois et tu en auras six [5]. »

Voulant jauger davantage la sagesse de son fils, le vieil homme lui répliqua : « C'est à toi de m'en ajouter trois pour que j'en fasse six. Et plaise à Dieu que tes neuf [6] pèsent plus lourd que mes quatre[7]. »

Et le fils de dire :

1 L'homme au boisseaux de blé
Qui ne sème pourtant que la dragée
Ou celui qui se drape de soie
Et en laisse les pans tramer dans la boue
Ou encore celui à qui l'on a prêté des noix
Et qui au centuple rend une provision de glands

1 - « La tamusni est autant de l'ordre de la connaissance que de la création. Les amousnaw anciens ont fait l'effort d'analyser les situations. Le premier soin du néophyte sera donc d' «apprendre les exemples », c'est à dire les vérités déjà dégagées par ses devanciers.» Cf. Mouloud Mammeri, Poèmes kabyles anciens, pages 47. Alger, Laphomic-Awal-La Découverte, 1988.

2- Dans la version originale, il est question de cette planche enduite de kaolin sur laquelle écrivaient les clercs : talwiḥt.

3- Le mot ici fait allusion à la perpétuité de la tradition.

4- Somme des trois strophes sollicités du père+le sixain de ce dernier+les trois javelots

5- Les trois strophes du fils+les trois dernières.

6- Somme de six sixains du fils+les trois javelots.

7- Les six sixains du père+les trois javelots.

Akken yessuli weqcic, yenna-yas babas :

Gedha s w'illan d acawrer
Ma yeţnawal ɛad i tefsbit
G ddunit ad yeţnaḍaṛ
Yefrez tid icebken taṛwiḥt
Gedha ma ifeṛṛaq ger iberdan
Ad yeddem axtuc ney talwiḥt

Yessuli wemyar, ilu£a-t mmis: "Awer tezwi tefsut! Tura, a baba, rnu-yi tlata i rebɛa ad mmden seb£a, ney ak-k-rnuɣ tlata i tlata, ak-k-mden setta."

Yentaq wemyar ibyan ad yewzen tamusni n mmis, yin' as:

"Ihi d keč ara y'irnun tlata ad mmden setta. Ad ig Rebbi tesEa inek ugaren setta ynu!"

1 Bu teqqwnac ggirden
Izzarɛen yas abumexlud
Ney win ixellen lebrir
Iseywzef abruɛ i waluḍ
Ney win mi d-fkan lğuz
Yerr' aṛeţţal s ubellud

\

2 Celui qui pour un rien morigène
Alors qu'il est père de tous les opprobres
Ou celui qui ne trouve remède qu'en le raisin
Et qui s'en va extirper la vigne
Ou celui qu'on a délesté de son burnous [1]
Et qui s'en va voler une sabretache [2]

3 Pourquoi le serpent sort-il de son exuvie
Car l'âne se plaît à manger son propre bât [3]
Pourquoi le mutisme des percnoptères [4]
Car fils de la honte dénigre les femmes de renom
Pourquoi la stérilité de la mule
Car souvent la graine oublie d'où elle est issue

Sur ce dernier sixain, le vieillard embrasse son fils en jurant de lui fêter une seconde fois sa naissance .

1- Pour le kabyle, le burnous est un vêtement-symbole : il représente à la fois l'honneur et la virilité de celui qui le porte. Si par extraordinaire, on perdait son burnous, on devait être considéré comme « dévirilisé » et avili. Pour une femme, un bijou volé signifiait opprobre. Des femmes avaient été répudiées ou tancées seulement non pour la valeur lucrative du bijou volé ; mais plutôt pour sa valeur symbolique ?

2- Le vocable, ici, signifie richesse matérielle : être séparé de son honneur, et convoiter d'autres biens terrestres !

3- Le vers est devenu proverbial, il est appliqué à une personne qui foule au pied ses intérêts, qui détruit ce qui le protège.

4- Le mutisme des percnoptères est légendaire dans la tradition kabyle. Cf. Mouloud Mammeri, la légende des oiseaux. In « Poèmes kabyles anciens ».

2 I win iţedben fkra
D neţţa d bab t-tfuḥant
Ney win ţdawinttzurin
IqellaE azar i tferrant
Ney win m'ukren abaṛnus
Iṛuḥ yuker-d taxizrant

3 Ayɣaṛ yeffay wezrem i tegwlimt-is
Af-ayyul yeččan tabarda
Acu yesgugmen isyan
D mmis l-lεar iţcemmiten tidma
Ayyar tεuqqaṛ tserdunt
Imi lheb yeţxallaf tara

Akken d-yenn-akka weqcic enni, immay wemɣaṛ iger as irebbi: "Tlezm-iyi tekwfart ard' arnuɣ fellak ssbuε[1]!"

1- Sin n ssbuεat: yiwen n tlalit, waye4 bbwas-enni dgi yebbwed d aṛwiḥ af imawlan. Degs sin yergazen.

1 Me voici tel un proscrit
Les soucis pleuvent sur moi
Comme par un tamis

Ah si je pouvais trouver Dieu
Ma raison serait témoin
Trouverait-il à redire

Je vous invoque ô génies des collines
Intercédez en ma faveur
Je suis dans une mauvaise posture

2 Puissé-je trouver ma chance faite bâton
Je la taillerais au moins
La hache me la rendrait droite

Aux yeux de tous je passe pour vagabond
Sans l'avoir cherché
Et mes amis me fuient

Dans la poche habite la ruine
Couvert de honte
Dès que j'ai un sou il tombe

3 O neige qui tapisse le pays
Et givre tous les pitons
Le vent a saupoudrée même dans les vaux

Tu as cassé les hautes branches des poiriers
Séquestré le bétail
Et dévasté les orangeraies d'Aghbalou [1]

Qui n'a ni un franc ni sa moitié
Peut-il être gai en ces temps
Et espérer la guérison

1-Région de Toudja, à l'ouest de Bougie.

Tedra yid' am-membasi
D ţmergid felli
Yeţţififam uyerbal

Amer d ara naf Rebbi
Ŗŗay d inigi
Din ar' a-s-ya£raq wawal

Ay iɛesassen yaftizi
A aţhunem felli
Aqli yin deg-gir lḥal

W'ufan zzehr is d asɣaŗ [1]
At-t-yenjaŗ meqqar
S ugerzim at-t-isawi

Semman-i medden aɛeţţaŗ
Ur nudeɣ ssfar
Lebbab-iw reggwlen felli

Sɛiɣ lğib welqifaŗ
Isḥedŗ-i g lɛar
Mi seiy asurdi yeɣli

A ftelg iwten imelles
Kul tizi tegwres
D axwnaq izzuzr-as wadu

Yerza d amgud ifires
D abeqri yebbes
Yerna d ččina deg-gweɣbalu

Win ur nesɛi frank neɣ nneş
Izha lxatr ines
Yeḍmaɛ at-t-id-yas ḥellu

1- Une variante se trouve dans Jean Amŗouche. op-cit-p.144.

4 Mon âme j'ai promis de te peiner encore
Ne t'ai-je pas trop choyée
Et emmitouflée dans des couvertures de haute laine

Que de montures ai-je chevauchées
Et j'ai choisi parmi tant de beautés
Ah les femmes porteuses de foulards frangés

Il m'appartient de me résigner
Maintenant que je suis éprouvé
Ici-bas tout est réversible

5 Quatre cent soixante jours
Passés dans la tourmente
Et mon âme veuve de gémir dans la douleur

En vain je cherche mon esprit en fuite
Brisé comme une céramique
Mon cœur continuellement soubresaute

Me voici telle la mouette des mers
Epris de bateaux
Mon voyage est sans pareil

6 Si le destin n'était guère perfide
Il sourirait comme un bébé
Et agirait avec équité

Ma mère qui t'a conseillée de t'épuiser
A enfanter
Et élever la misère même

Me voici tout comme un chien
Errant par les chemins
Tout en moi s'est effondré

4 εuhdeɣ tarwiḥt aṭ-ṭ-meḥneɣ
Atas ay ṭ ḥudreɣ
Sensey-t ula deg-gwaεdil

Y lxil atas ay rekbey
I zzin xtaṛeɣ
Lxalat sut umendil

Ay atma i yi d-debbw' ad sebṛeɣ
Tura mi tmebney
Ziyen ddunit tetbeddil

5 Ṛbaε meyya w seîtin d nnhar
Uran di ssersar
Taṛwiḥt teslewliw weḥ des

Mi dliɣ af laεmer ihujaṛ
Narefref am ufexxar
Uli-iw yezga-d iṛeqqes

Aqli-yin am imireɣ l-lebḥaṛ
εecqeɣ lembwabar
Inig ay ṭṭinigeɣ webdes

6 Amer ur yelli qessam d afuḥan
Ad yezmumeg am llufan
YaEdel akw medden wul-is

A yemma wi kem iwehan
Ar-ṭefnud iysan
Tṛebbaḍ lhem s timad-is

Aqliy am nek am yidan
Luleɣ-d i yberdan
Ssura yengeh weɣwṛab-is

Le destin est un mécréant
Il se montre aussi vite qu'il disparaît
Toujours injuste

Quiconque est noble
Est voué au péché
Et se voit contraint à l'exil

Ah si c'était un partenaire de jeu
Et furieux
D'un coup de verre je l'éborgnerai

Mon âme est brouillée comme la vase
Sans cesse elle est bouleversée
Tel est le sort inique

Dans mon cœur la zizanie
J'effleure l'invraisemblable
Mon cœur durcit et se garde de trembler

On m'a dit que le kif est le lot des fugitifs
Pour moi il n'est que pâquerettes
C'est en lui que germe mon printemps

Quoiqu'il ait nui à plus d'un
Nombreux sont ceux à qui j'enseigne assis
D'autres même debout n'y voient goutte

Me voici tel un berger dans les parcages
Les jours sont innombrables
Assis à même la terre il pleure de solitude

Entre l'hiver et le printemps
Les journées sont longues
O mon esprit compose donc

7 Qessam agi d lkafer
Ijebbu-d iţeffer
Yeţţawi zzur deg-gwfus-is

Win yellan d idim l lḥar
Iqqen-it al-lekwfar
Yerna yenfa-t g tmurt-is

Amer d axsim-iw di leqwmeṛ
Afwad-iw yeḥceṛ
S lkas ad rrwiɣ tit-is

8 Ataya lxaṭeṛ am-madal
Yezga yeţenheṛwal
Yir ṛṛay iţezz' am timni [1]

Afwad-iw yeţkeddis ccwal
Neggar d izumal
Tasa teqqur ur tergagi

Nnan-I lkif imerwal
Nek ɣuṛi d wamlal
Tafsut-iw degs ay temɣi

Ulamma atas wum' i teţmal
S lɣim' ay nemmal
Tbeddem ur twalam ansi

9 Aqli-yin am umeksa yeksan
S teɣwzi-k a zzman
Yekref afud ar yeţru

Ger uḥeggan d nnissan
Ay jebden wussan
Ay ixf-iw ziy refd asefru

1- Une libellule.

Mon âme habitée par les soucis
Devienne casanière
La volonté divine est inéluctable

10 Je suis dans un rêve profond
C'est parce que je sais
Que les sots me lapident

Mon destin m'assène des coups et je titube
Ivre de kif
Et seules les étoiles me tiennent compagnie

Tous les sages que je connais
Nul n'est à l'abri
Nous passons pour les fous du village

11 Nous sommes esseulés parmi ce peuple d'insensibles
Nous ne voyons plus assez clair
De rancœur je me laisse pousser les cheveux

Quand j'essaie de me prosterner devant ma destinée
Ma volonté s'y refuse
Les autres m'appellent hypocrite

Quand je crois ma conscience prête à labourer
Elle devient rétive
Sous terre le soc est pris dans la roche

12 Me voici comme une alouette sur un rocher
Ne faisant de mal à personne
Pourtant on me dit fauteur de troubles

A tarwiḥt ččan iγweblan
Ak-kem-rreγ s axxam
Lwaed ṛ-Ṛebb' ad yeḍṛu

10 Kecmey di targit caxey
Ṭ-ṭamusn' ay ssney
Almi utraren yengufen

Yewwet-i lwaed ṭembaṛkaleγ
S lkif ay sekṛeγ
D itran i yi ṭwanasen

Kra l-lɛeqqwal nn' ay ɛucṛeγ
Garasen ṭusemmeγ
D imexlal t-taddart nsen

11 Negwra-d y lqum yebbezwez
Neggum' a nefrez
Ay ul-iw ččan-k icubay

Mi naɛṛeḍ lwaed a s nanez
Ṛay ad ineggez
Nnan-i medden d alemlaγ

Mi nwiγ lxaṭeṛ-iw ad yekrez
Imirenn i-geglalez
Tweḥl-as tgwersa g-gwedyay

12 Aqliy am uqubae af-zru
Hed war t neṭḍuṛu
Semman-iyi medden amcaṭni

O Saint vers qui je m'oriente
J'implore votre pardon
Mon cœur est tel un pot fêlé

O Maître des nuages et du brouillard
Epargne-moi des rafales de poudre
Tue-moi de ma belle mort

13 Je me suis comparé au chien il vaut plus
Mon destin m'a jugulé
L'infortune n'a pas d'autre limite

En vain j'ai cherché un confident
Je suis serré de partout
Nous vivons l'ère des valeurs bousculées

Bien fait pour toi qui veux te distinguer
Tu marcheras pieds nus
On ne veut même plus frayer avec toi

14 Chien nulle différence entre toi et moi
Ne t'attriste point
C'est le même Dieu qui nous a frappés

Notre vie est âpre comme l'alun
Moi je m'adonne au Kif pour l'oublier
Et toi tu te nourris de savates

Las les filles qui portent l'anneau au pied
Le cou blanc comme laine
Nous meublons le vide autour de ceux qui vivent

A ssaddat yer nlehu
Ilezm-ikwen laɛfu
Deg-gwul izazzel iyisi

A bab usigna d wagu
Menɛ-i ggwywembalu
Tneyd-i lmut ṛ-Ṛebbi

13 Qeṛneɣ ar weqjun yif-i
Lwaɛd yeṭf-iyi
Ẓelṭ d w'ay d lhed-is

Nnudey abbib ur t-nufi
Lbext ihars-i
Neggwra-d deg-zzman unhis

Ccah a ṛṛay yellan d amruri
Ar ṭeddud hafi
A k ɣanfin medden i ṭṭehwis

14 Nek yidek ay aqjun kifkif
Ur ṭṭawi lhif
Yiwen Ṛebb'i d ay yewwten

Teqqwel-a tuddert d azarif
Nek teṭṭuɣ s lkif
KeC tiremt-ik d arkasen

Amallah a sut rrdif
Taɛenqiqt am sfif
Neṭwanas wid yeṭɛicen

\

15 Mes dits sont bâtis sur du fer
Nous nous démenons tous les jours
Nous cherchons Dieu en vain

Nous voici coincés parmi un peuple ignare
Qui s'adonne au vol manifeste
Pour le pain ils ont hypothéqué l'honneur

Quiconque fréquente le licite
Est emporté par la crue
Voué de vivre d'aumône

16 Je suis malade mon cœur
La solitude est mon seul lot
Parmi les hommes nul ne sait

Tous voient en moi un possédé
En ces temps de défaite
Vains sont le bon sens et la réflexion

Je jure que jamais
Je ne me fierai à ce siècle vicié
Car des hommes se nourrissent de paille [1]

17 Plus jamais de faux amis
Bien que décorées
Leurs faucilles récoltent la rosée mais pas le foin

Leur assurance sonne le creux
Nulle véracité
Ce que je redoute m'est parvenu

Ici tous sont cupides
Aux cœurs impitoyables
Mais y-a-t-il mieux ailleurs ?

1- Allusion faite au bétail.

15 Lqewl-iw yebna fuzzal
Kullas neţţazal
Neţţafaṛ Llah war t neţţif

Newhel g lqum imejhal
Yeţţakwren deg-gwzal
Afγṛum rrahnen nnif

Kra bbwin iεucren lehlal
Yebbwi-t uhemal
Yeddem aεekkwaz i ţţeṣṛif

16 Ay helkey aṭṭan bbwul
Ḍhiγ-d d ama£zul
Y lεibad ḥed war yaεlim

Semman-iyi medden anekbul
Y zzman amahzul
Ur iqudd ṣṣwab a flexmim

εuhdeγ-k a lweqt amenεul
Ur xdimey s lmul
Kra lεibad iṛebban walim

17 ε uhdey leḥbabuqemmuc
At imegran s nnquc
Ur meggren nnd' afrrbiε

D lḥiḍ nnsen ay d amaγcuc
Tideţ d aqeṛquc
Iεedda-y-id usemmiḍ

Yuy akw lεibab ulelluc
Ul nsen d azebluc
Ur uminey fazen wiyid

18 J'ai entamé un poème nouveau
Que j'ai lu avec foi
Du crépuscule jusqu'à la pointe du jour

J'ai songé à tous ceux dont je partageais la liesse
Mon cœur me les a rappelés
L'âme était sereine les ténèbres s'étaient dissipées

Me voici tel un prisonnier aux fers
Fermés à clé
Si tu rencontres l'homme de bien raconte-lui

Même si j'ai emprunté la voie gauche
Je n'ignore point la voie droite
Dis-lui que par devoir il me pardonne

19 Voici mon corps défait
Tout comme Job [1] je dépéris
Je suis maigre comme un clou

Mes jours sont faits de centaurée et de fiel
Rien n'égale leur amertume
Même les chiens murmurent la médisance

Du matin au soir
La boisson douloureusement me consume
Mon Dieu pardonne ça me suffit

20 Où que vous soyez hommes de Dieu je vous invoque
Pitié ô génies tutélaires
O vous tous qui faites des miracles

Accourez vous qui tissez la sagesse
Et gardez les collines
Voici mon visage vert de gris

1- Une variante est rapportée par M.Mammeri in « Les isefra, poèmes de Si Mohand », Paris, Maspero, 1989. P. 198.

18 Refdey-d asefru d adjdid
Neɣṛa-t g ţewḥid
Y lɛic' almi d-yuli wass

Leḥbab wukud neţzehid
Ul-iw iger-iten-id
Fessus lxater yuzef tellas

Aqli-i am umeḥbus g lqid
Tisura l-leḥdid
Ma tɛetred g lğid bku-yas

Ulama tura neffy i webrid
Nessen netɛemmid
In' as iwata lzem ɛfu-yas

19 Aţţaya ssura-w tdub
Cbiy sidna Yub
Ḍaɛfey amzun d amesmar

kra din ar Rebbi mektub
Ssaɛa yeţnub
Ssaɛa yḥeddaṛ i wxessar

Yugi ṛṛay-iw ad itub
Ad fakken laɛyub
A nwexxer af tizi wmencar

20 A ssaddaţ akkin akka
Annay a lawliya
A kra yellan d ṣṣnadi

Aţnaɛṛem ay at sswab d azetta
A kra yɛussen tizza
Aţaya ssifa tenkel teywi

Vos canons agissent dans le secret
Vous en avez les clefs :
Frayez-moi un chemin

21 Me voici tel un faucon sur un pie
Même affecté
Je n'ai frappé à la porte de personne

Le mépris me vient des hommes
En Dieu j'ai espoir
Bien qu'il détourne son visage

Tout le monde médit sans relâche
Se croyant fort en tout
Alors que même l'habit s'effiloche sur son corps

22 Par Dieu je jure de ne plus pleurer ni rire
Maintenant que je sais
Comment arrivent les choses

J'irai interroger les érudits
Qui cherchent
Et du passé tirent des leçons

Las tout ce que j'ai appris et étudié
Mais puisque ma raison est retorse
Me voici dans le dénuement

23 Cela est une malchance
Mes jarrets sont séparés par l'épuisement
Dans ma tête sévit la tare

J'ai beau amasser cela s'éparpille à nouveau
Je peux bien attendre de prospérer
Sans paix la vie n'existe pas

Lemdafaε nwen g lbadna
Tferrum tilufa
Huddet iqqariεen [1] anεeddi

21 Aqli yin am lbaz f iciqaṛ
Ulama nenṭaṛ
Ur nebbwid bed s axxam-is

Ar lεibad i d-neṭwaḥqaṛ
Aṛ-Ṛebbi nesbar
Ulama yeṭdewwiṛ udm-is

Win tufid yuyal yezwar
Imi-k a lεebd icarcar
Neṭṭa tetrek tlaba af yiri-s

22 Wellah ur ṭruɣ ur ḍṣiɣ
Imi d nek hsiy
Lecywal akw ansi d-kkan

M' ufiɣ lfahem at-t-steqsiy
W'inudan a s iniy
Ad-d-nejbed i tidak yeḍṛan

Amallah ay heggey ɣṛiɣ
Mi ṛṛay-iw d ufṛiɣ
Aqli yin d aεeryan

23 Wag' am lbext mi yaεkes
D afud yerresres
Ixf iw degs ccina

Akken byuy jeεmeɣ yenqes
D rrebh at-t-nayes
Ddunit ma tezdi-t lehna

1- Ayen iṭqarriεen—>Iqqariεen (les obstacles).

Je suis comme le ciel de mars
Qui sans cesse est bouleversé
Les ténèbres m'encerclent

24 Je suis atteint d'un grand mal
De douleur je tombe dans les rues
Ainsi mon malheur va-t-il s'amplifiant

Tout ce que j'ai dit a fondu
Mes jours sont épuisés
Au bonheur de mes ennemis

Qui enlaidit les visages
Qui empêche le sourire
Le cauchemar de la vie

25 Tous ces va-nu-pieds m'agacent
Blasé d'eux j'ai fui mon pays
Pourtant fort adoré

Jadis mon esprit cultivait le bon sens
Je proclamais partout
Et je prisais la grande poésie

A présent me voici sous une avalanche en colère
Ma pipe de kif s'est brisée
Cette génération brûle le rucher qu'elle a vidé de son miel

26 Gare à ce bas monde il réduit à la misère [1]
N'ai-je pas trouvé mon seigneur le hadj
Maniant la pioche dans une ferme

1- Le second aurait été composé par le poète, un jour qu'il était de passage dans une ferme coloniale de Boufarik où travaillaient des gens de son pays, parmi lesquels il remarqua un certain hadj (terme que l'on emploie pour désigner un homme qui a fait le pèlerinage à la Mecque) que Si Mohand connaissait bien pour avoir été victime d'une injustice provoquée par cet homme naguère riche et influent dans son douar.

2- Le terme est bien sûr employé ironiquement.

Ḍḥiɣ-d am tegnawt m-meɣṛes
Kullas d anefdes
Ṭṭlam yezzi-yi-d ṭ-ṭimura

24 Helkey lehlak d aqaṛḥan
Ṭ-ṭeɣlayeɣ g berdan
Lhem syenn'i-gebda ssixta

Lehdur i k-d-nniy msan
D ussan iw aeyan
Ma yeḍsa-ṭ weɛ daw ccenna

D acu yeṭcemmiten igwelman
F ur ftadsan wuglan
Y i r targit tejgugel i tnafa

25 Nyan ay wudmawen l-leḥfa
Fellasen ay-d-nenfa
Wanag tamurt iw d lɛali-ṭ

Zik nni s sswab ay neṭfafa
Neseywzaf tuzfa
Tafsiḥt ijemlen neṭṭef-iṭ

Tura s ddiq i d-yeqqwel ugafa
Yerrez usebsi nerfa
Lqum iččan tidwirt issaṛɣ-iṭ

26 Ddunit agi tesneḥwağ
Ufiy sidi lḥağ
Y lfirma ixeddem akruci

Son sort n'est-il pas
Comme celui de ces olives de qualité
Que l'on gardait pour la conserve

Je jure par le prophète de l'Ascension
Que l'on pousse vers la lâcheté
Et la prostitution

27 Saints quand vous entonnez la litanie
Quelle lumière s'en dégage
Alors l'esprit tressaille tel un bourdon
Il se débat et devient furieux
Tel cœur sur lequel s'est posé le souffle [1]
Guérira-t-il de tant d'agitation

28 Je vous prends en pitié vous les possédés
Vous les éternels séquestrés de l'angoisse
Des chaînes invisibles immobilisent vos mains
Partout nul remède à votre malaise
Nulle rescousse fors ton pouvoir favorable
Fasse que tout prisonnier recouvre son élan

29 Monde d'ici bas en toi rien que des leurres
Toi qui nous distrais par le précaire
Combien de gens n'aides-tu pas à s'élever
Puis tu les laisses choir et marcher pieds nus
Mon Dieu tout mon amour est pour toi, je te supplie
Emplis ma volonté de sagesse

1- « (…) des hommes « que le souffle habite », c'est à dire des agourram qui (...) ont avec la divinité le rapport existentiel, quasi hors de tout dogme. » Cf.M.Mammeri, « Inna yas Ccix Muêand »(Cheikh Mohand a dit)

Am uzemmur useṛṛag
Leqwden-t s aṣennağ
Thibbin-t medden i wuččí

ɛenney ak Nnbi lmiɛrag
Ak-k-yekkes lkuṛağ
Ak-k-yemmel abrid ar tikci

27 Lawliya rrfedn asefru
S nnur ay tezwar ticci
LaEqel am ugayemru
Sya yar da d awehci
Win deg isud wadu
M' ad yeḥku lqelb imyecci

28 Γaden-i wid yeṭmelken
At lxiq yezga kulas
D ssnasel g-fassen nsen
Duwan ur ufin ddwa-s
Dawi-ten a Llah s lfedl ik
W' illan d amekbul sserḥ-as

29 A ddunit a timγwaṛit
A timnezzaht g lfani
Win trefded ard' yeṭɛella
Tebruḍ as yeddu ḥafi
A Rebbi ɛzizen ak-k-ṭṭreγ
Terred ṛṛay iw d aḥsaybi

30 Seule la piété aiguise ma pitié
Car des cœurs elle est évincée
Je la vois foulée aux pieds
Tout ce monde l'a en amertume
Seuls les innocents la portent haut
Ce sont eux les aimés de Dieu

31 Gloire à Toi, Seigneur qui as érigé le monde
Qui ôtes et restitues la sève aux branches
Elles s'épanouissent à l'orée de l'été
Et meurent à l'approche de l'hiver
O Toi à qui j'en appelle, aide-moi
En moi creusent force tourmentes

32 Me voici tel un aigle blessé [1]
Harcelé par tous les dangers
Du regard il suit ses frères qui partent
Leur disant un mot en guise d'adieu
Il était une fois mon temps
Alors je survolais et précédais toutes les caravanes
A présent le mal m'atteint aux os
Il m'est vain d'attendre le salut

33 Me voici tel un aigle brisé
Gisant sur le rocher seul et épuisé
Du temps où ses ailes se mesuraient à la force du vent
Elles se déployaient grandes et belles
Les voici brisées et pendantes comme des grappes
Finie la villégiature ô toi le grabataire

1- Image omniprésente dans la poésie classique kabyle, dans les expressions comparatives également.

30 I y' iɣaḍen d ţţaɛa
Deg gul m-medden akw teɣli
Tenemdar g lqaɛa
Teqqwel i lɛibad d ilili
Refden-ţ at ahl nniya
Igad tḥubbeḍ a Rebbi

31 Sebban Ugellid i ţ-yerran
Yeţţarran ggehd i tṣeḍwa
I tebbwurt unebdu feţţunt
Ţţɣaṛent degm a ccetwa
A win ɣaṛ nujey £in-i
Deg laɛmar teẓeḍ lhesra

32 Aqliy am-gider amarzu
Winna mi zzint lemḥal
Ismegliz mi ɛeddan watmas
Iwud£ iten-id s wawal :
Asmi lliɣ deg-zzman iw
Ffleɣ i tqqwebba l-leṛḥal
Tura uɣaɣ-ţ deg geysan-iw
Ay atma yudr iyi lḥal

33 Aqliy am-gider amarzu
Webdes af-fedyay yeḍṛaḥ
Asm' akken iţţemɛebbaṛ d waḍu
Iḍlaq i yifer is yecbaḥ
Yarez yuyal d agazu
I wmahzul m' ad inaḍaḥ

34 Me voici comme l'enclume du forgeron
Sur moi pleuvent les coups de marteau
A Dieu je laisse le soin de châtier
Tous ceux qui ont la langue pendue
Car l'argent est symbole de pureté
Et le cuivre trahit toujours les siens [1]

35 Me voici au bord de la rivière
Nul sommeil ne vient m'apaiser
O ma mère mes yeux pleurent
Comme une fontaine en mars
Ce ne sont pas les rimes qui me plaisent
C'est la peine qui me ronge les os

36 Me voici au bord de la mer
Le sommeil est de moi inconnu
O ma mère mes larmes abondent
Comme la bruine en ces jours de grisaille
Ce n'est point de pain que j'ai envie
Les déboires me tailladent la chair

37 Mauvaise est ma posture : coteau menacé par la crue
Ou ramier sur un pic
Pour toi mon sort j'apprête une amulette
J'y énonce toute mon infortune
Nul n'est atteint par mon mal
Je suis seul à l'endurer

1- Il s'agit ici de deux métaux : l'argent et le cuivre. Dans la tradition kabyle, le premier symbolise la pureté comme le second l'impureté.

34 Aqli am zzebra wheddad
Yel tiyita dgi s wefdis
Ad kwelfey medden i Ṛebbi
D kra yeseywzzafen iles is
Lfetta d yellis n nnqa
Nnḥas ad yeqqwel ar bab-is [1]

35 Aqli-y' afy iri bbwasif
Yeggum' a yi d-yas yides
A yemma izri-w yefka-d
Am umizab i mayṛes
Mačči d isefra i y'ihwan
D lmeḥna i-guzan s iyes

36 Aqli-y' afy iri l-lebhar
Yeggum' a yi d-yas nnum
A yemma izri-w yefka-d
Am uneznaz ulemlum
Maččí d ayrum ay cedhay
D lmebna i y' izwin aksum

37 Aqli-n am gadir s asif
Ney am yetbir deg ccafa
Ṭṭaruy lḥerz i yexf-iw
Srusuy degs tilufa
Ur yudin bed attan-iw
Ala nek i d-terza tyita

l

1 - Dagi tugna i wulawen ur nesf' ara. Degmi qqaren : "Lfetta icubk iṭ nuhas, ugin lebbab aṭ-ayen."

38 Je suis tel un troubadour
Qui vaque de colline en colline
Des nuées compactes couvrent ma tête
O cœur incrusté d'abcès
Je m'égosille parmi les bosquets
Tel un perdreau délaissé par sa mère

39 Me voici telle une feuille
Qui sans trêve danse au vent
Mon cœur se consume comme une braise
Dieu me refuse tout secours
Un chagrin indicible m'est échu
A tous je ne puis le conter

40 Ma vie je veux t'assimiler
Au soleil quand il se lève
A l'aube la jeunesse t'a égarée
Et tu as gambadé jusqu'au soir
Les chemins d'antan ne sont plus
O faucon n'es-tu pas devenu émerillon

41 Mon cœur est souillé ma mère
Et nul fleuve ne peut le laver
On dirait une jarre d'antimoine
Ou la poudre noire des canons
De mon sort seul Dieu décidera
Or mon cœur s'impatiente

38 Tedra yid' am udebbal
Kul tizi beddey fellas
Afyixfi d-yuy usemgun
Ay ul ixeznen timmas
La nesmurgub ger idurna
Am ferruğ tegga yemmas

39 Teḍra yid' am tweṛqeṭ
Ala ɛebbedɣ aqfafi
Ul-iw yerɣ' am tergeṭ
Rebbi yefk' afus dgi
Yewwet-iyi wudyu ṭ-ṭideṭ
Amer d yiwen ad as nini

40 Cubbeɣ as i ddunit-iw
Am yiṭij m'id ineqqar
Tafrara tessedha-ṭ temzi
Tezzawzaḥ almi d lɛassaṛ
Iberdan enni n zik ɛaṛqen
Teqqwled a lbaz d abuEemmar

41 Ata wul-iw a yemma
Ur t ssiriden isafen
Yecba taxabit n nnil
Ney lbaṛud i kkaten
Tuɣal al-lebɣi r-Rebbi
D ul-iw kan i d-ixaqqen

42 Ma mère mon cœur fulmine
Comme un fleuve en crue
Où les écumes foisonnent
Quand il charrie des rigoles de sable
Vile volonté d'agir
Jamais tu n'as épousé constance

43 Ma patience est celle du moissonneur
Qui pose sa fourche et attend
Se lever les vents propices
Qui séparent le bon grain de l'ivraie
Quant à moi je t'attends Seigneur
Toi qui dissipes la noirceur des nuées

44 Grands sont mes tourments
Me voici brisé entre les ailes
O vous qui faites la prière de l'aube
Et vos ablutions à l'eau glacée
Secourez un malheureux comme moi
Et essuyez-lui les larmes

45 Ne suis-je pas tel un orphelin
Qui se morfond par un jour de marché
Il pleure à se fendre l'âme
Et ses entrailles brûlent de chagrin
O mon cœur utile est courage
Car c'estDieu qui décrète la séparation

1- Sixain rapporté dans « Inna-yas Ccix Muhend » de M.Mammeri.

42 Ata wul-iw a yemma
Am-masif i d-iḥemmel
I d-iɛebba deg ṛṛγawi
Yerna-d tiregwa n rrmel
Ccah dek a ṛṛay-iw
D keččč ur neddi s laɛqel

43 Urjiγ i-gerj urewwat
Isentan tuzzar yeqqim
Iṭraj' ad hubben leryaḥ
As yefru lḥeb γef-falim
Nek ay aṛjiγ d afus-ik
A win izzuzufen lγim

44 Yuy-iyi leywben meqqwaṛ
Ay ṛṛẓeγ ger wafriwen
A kra yeṭẓallan ṣṣbaḥ
S waman isemmaden
Tayem-as i-wmebyun afus
Tesfedm-as imeṭṭawen

45 Tedra yid' a yemma
Am-bujil deg-gwas n ssuq
Yederyel deg-gmeṭṭawen
Ar daxel i-geẓḍa wḥaṛuq
Ay ul-iw yefna-k ssber
D Rebbi'i d-yuznen faṛuq

46 Me voici ma mère
Comme une veuve et ses enfants
Tous pendus à son cou
Comme des grappes de raisin
Elle est impuissante et lasse
Dieu elle implore ta clémence

47 J'ai promis de ne plus te porter
O collier de corail
Je me le suis promis
Car vile parole est à l'origine de tout
Le noble dattier
Est déchu par le laurier-rose

48 J'ai promis de ne plus te porter
O collier de perles
Je me le suis promis
Car mauvaise langue est nuisible
Noble dattier
Ta dignité est usurpée par une baie épineuse

49 Mère ma mère chérie
Qui s'est gaussé de moi puisse-t-il ne plus jamais rire
Eprouvé tu l'es beau noyer
Qui t'appuie à une falaise
N'as-tu pas vécu de dignité
Toi qui es contraint au dérisoire

46 Ay tedṛa yid' a yemma
Am taggalt d warraw-is
Bḥal iguza t-tzurin
I eelqen akw s amgaṛd-is
Tazmart ur tezmir ara
A Ṛebb' illi-k g lɛewn-is

47 Nniy-as a kem eahdey
A tazlagt utunsi
Nniy-as a kem eahdey
Imi ṭ-iɛeddel yimi
Tazdayt n ftmer
Yekkes-as lɛez ilili

48 Nniy-as a kem eahdey
A tazlagt uɛeqquc
Nniy-as a kem ɛahdeɣ
Imi ṭ-iɛeddel uqemmuc
Tazdayt n ftmer
Yekkes-as lɛez ikirruc

49 Yemma taezizt-iw yemma
Win yedsan dg' awer ṭ yaf
Ufiɣ ttejṛa n luz
Ufiɣ-ṭ tsenned ar lkaf
D lɛula l-lɛez tfuk-i
Yerra-yi lḥewj ar wecnaf [1]

1- Acnaf d imɣi meḥquren. Degmi qqaren: «Ay acuaf tugi tixsi, fkan-t i wezger yečča-t!»

50 O bel oiseau des légendes
Tu es frère de tous les oiseaux
A qui t'assène des coups bas
Tu ne fais que du bien
Un jour viendra la séparation
Ainsi jaugera-t-il les faits

51 O bel oiseau des légendes
Toi aux sourcils noirs de jais
J'ai bien trouvé le noble faucon
Devenu la risée des corbeaux
Quelle calamité fond sur nous
Que ces temps sont invraisemblables

52 Le rouge-gorge et sa progéniture
Se concertent pour faire justice
Fils de noble méritera-t-il le verdict
Désarçonné il reste à l'écart
Une ère nouvelle l'a brisé
Attriste-toi soleil et refuse de poindre

53 O ma mère mon cœur s'est brisé
Brisé tout comme un miroir
Je suis tel un perdreau en cage
Ou un prisonnier aux fers
Pourrai-je un jour être heureux
Moi qui envie tous ceux de mon âge

54 O mon esprit vas-y déclamer tes vers
Si tu te souviens de mes aléas
Du temps où j'étais moi-même
Des colliers de corail j'en avais beaucoup
Si la justice était de ce monde
Le cœur resterait toujours jeune

50 A tanina tabehrit
Keminni d wetmas n ṭṭiṛ
Win i m ixedmen ccer
Keminni xedm-as lxir
Tagwniṭ l-lefṛaq a d-teḥdeṛ
Imiren a d-yeṭfekkiṛ

51 A tanina tabebrit
Taberkant t-teɛyunin
Ay atma ufiɣ lbaz
Yessedsay tigerfiwin
Annay a lwexda yṣaṛen
I-gḍaṛun g temɛayin

52 Ufiɣ ɛezzi d warraw is
Nejmaeen ad ayen lḥaq
Mmis n lğid wer yuklal
Izga d mbaɛid iɛewwaq
Yeṛza-t zzman g-gwammas
Hezn ay iṭij ur ceṛṛaq

53 A yemma yeṛṛeẓ wul-iw
Taruzi-s tecba lemri
Aqli-n am feṛruğ g lqus
Ney winna yurez ilezwi
Amek ara yezhu lxaṭṛ-iw
Mi waleɣ tizya-w tif-i

54 Ay ixf-iw refd asefru
Ma tecfid af-fayen ieeddan
Asmi tellid g zzman-ik
Fadent tzulag l-lmejan
Amer dɣa d lmizan n ccraɛ
Ul ad yeqqim d amezyan

55 O mon cœur sois prudent cavalier
Prends garde aux chimères
Sois un récipient plein de miel
Que ton couvercle soit d'innocence
Quand la paix nous échoit enfin
C'est à grand coût d'endurance

56 Mère tendre mère
M o i qui attends que cesse la trombe
Alors qu'elle envahit la montagne
Tout comme ce tourment qui m'érode
Que de soucis tu accumules ô mon cœur
Me voici oppressé entre ciel et terre

57 Mon état ne me plaît guère
Mes tréfonds tressaillent sans répit
Je suis malade mon corps a beau être sain
Un talisman peut-il me soulager
Mon mal n'a pas de nom
Mon âme puissé-je la brûler

58 Mon cœur s'en est allé se défaire de l'ennui
Et il a trouvé ses amis malades
Aussi s'est-il profondément fêlé
Comme quelque poterie fragile
Proie du souvenir qu'il se résigne
Qui l'a accoutumé aux égards n'est plus

55 Ay ul-iw ili-k d amnay
Ɣurek atrekbed f lhawa
Lḥila tezdaγ tament
Aslaγ ines d nniya
Kra bbwin mi d-tegwra talwit
S ssebr i ţ id-iḥella

56 Yemma ḥenna yemma
Nek yerjan lehw'a ţawi
Almi tuy-ed af-fedrar
Tuy-ed af-fwad tγaŗq-i
Ay d-greḍ ay ul g tnexsas
Teţḥŗseḍ ger igenni d ŗŗmali

57 Ur y'iegib wakka lliγ
Tasa d wul t neqlaben
Uḍneγ aţţan ur bliγ
Amer llin wid iketben
D dda-w ur tessi isem
Ţ-ţanefsit awi ţ-izelfen

58 Iŗuḥ wul ad yekkes lxiq
Yufa-n lebbab d imuḍan
Tasa-w tebda d iceqqiq
Bḥal lḥağa yγusan
Ssber ay ul i d-yetmektin
Iγab w' k igan lebsan

59 Me voici errant tel un aède
Qui se produit de colline en colline
Je suis partout et nulle part
Mon unique domaine est la nue
Des ailes je n'en ai point
Or je plane au-dessus des oiseaux
Voilà que je culbute et tombe
Dans une contrée déserte
J'ai beau me retirer du monde
L'invective s'étire à mon sujet
Me voici tel le chacal à la queue coupée [1]
On a fait force bruit or je n'ai rien usurpé
C'est au pèlerinage que je me guéris
A tout coin j'ai fait mon vœu
Le vase de l'endurance a débordé
J'attends de Dieu mon salut
Ma ceinture est faite de ficelles
Les femmes de fortune ajustent le ceinturon de soie
O nuits vous plus nombreuses que les jours
Quand mes tourments se ramifient
Le comble est bien la cécité
Je ne fais pas plus tôt un pas que je tombe
Est-elle donc contagieuse
Puisque mes amies me fuient

1- Allusion à un conte où l'on coupa la queue à un chacal pour l'identifier parmi tant d'autres et le punir de ses fourberies.

59 Tedra yid' am umeddah
Kkateγ ur ğğiγ tizi
Tamurt ur i tebbw'ara
Uγeγ tigemmi deg-genni
D afriwen ur sεiγ ara
Rriγ-d ledyur ar ddawi
Almi wwteγ-d timzirdit
Ṣebḥeγ-d y blad lxali
Ulama ğğunbeγ ddunit
Ay gewwten yinnan felli
Qqwley d uccen aqudid
Yekker yiḥuh war necci
Ufiγ-as ddw' i zzyaṛa
Kul tasetta cuddeγ-as lxiḍ
Lḥila n ssber tenfel
Nebya Ṛebb'a d-yesteqsi
Nek ftagsey ijujjaṛ
Tidma yqeṭṭeb ukwerzi
Ay uḍan teγlebm ussan
I wnezgum mi d yefukti
Mesqef dya ṭ-ṭidderγelt
Mi nger aqqweddim neγli
Asni day tneṭṭeḍ
Mi reggwlen leḥbab-iw felli

60 Je voudrais prendre mon essor
Une poix invincible immobilise mes ailes
Du temps où j'étais moi-même
J'initiais le monde au prestige
A présent mes jours sont épuisés
Je suis abandonné comme une vilaine harde
Quand je traverse la place publique
Même les plus vieux me raillent

61 Le jour où j'ai quitté la maison paternelle
Je savais que j'allais devenir poète [1]
O cœur qui vogue comme le vent
Pourquoi avoir choisi l'exil
Puisque tous les astres me sont contraires
Je m'en irai toujours à l'insu de tous

62 O cœur toi qui vogues comme les flots en mer
L'exil n'est que calvaire
O cœur gavé de poison
Tu portes l'amertume comme un fardeau
A la longue elle me coupe les jarrets
Elle me colle telles des pièces à une guenille

63 O ma mère que dois-je faire
A cette fièvre qui récidive
La voilà qui brûle mes os
Comme le feu les broussailles
Je n'ai pas plus tôt remédié à un mal
Qu'un autre vient prendre le relais

1 - D Lmeḥna i-gsefruyen dit-on en kabyle : ce sont les tourments qui poussent à créer (versifier).

60 D ttesriḥ nebγ' a nserraḥ
Llazuq yurez afriwen
Asmi lliγ g zzman-iw
Nemmal isay refden medden
Tura d ussan-iw εyan
Ṭuḍegreγ am tlaba ytarken
Im' ara d-seddiy tajmaεt
Teekkin ula d imγaṛen

61 Asmi ffγey axxam m-baba
I ḥṣiγ ad ssefruγ
Ay ul yeṭnujjen am-madu
T-timura m-medden i εennuγ
Imi d itran feryen
Aninig bed m'as ḥkuγ

62 Ay ul yeṭnujjen am lebḥaṛ
Timura m-medden weεrent
Ay ul yeṛwan skenfud
Tbubbed anezgum ṭ-ṭaεkwemt
Iḍefṛ-i yezwi yi afud
Tifiwa g-gwjarbub ay fteent

63 A yemm' amek ar' a s-gey
I tawla yi d-yuγalen
La teddeqdiq g-geγsan-iw
Am tmes deg-gwafrasen
Tin mi wqemγ ddw' ar ṭeḥlu
Ternu-yid ta nniḍen

64 Mon cœur est serré tel un chas d'aiguille
Par où nul fil ne peut passer
Me voici assailli par les ténèbres
Seul sans compagnon
Je monte et descends les collines
Telle une brebis délaissée par le berger

65 Me voici tel un malade
A qui l'on apporte des oranges
Le fleuve des Aït Abbas est en crue
Allons traverser par Amraoua [1]
Je suis une cible criblée de coups
Ou celui que la bardane fait délirer [2]

66 Mon cœur pleure sans répit
Il soupire et n'en peut plus
Tel un bateau brisé au port
Ses sirènes même sont rouillées
Il me sied de ne plus jamais sourire
Moi qui demeure dans cet état

67 Je pleure alors que le monde rit
Car moi seul subis le coup de l'effroi
Ma demeure m'est devenue lion
Ainsi vais-je errer par les champs
Prends garde de pleurer toi qui t'es moqué de moi
Car à chaque jour son crépuscule

1- Aït Abbas : en Basse Kabylie et Amraoua est une tribu dans la plaine du Sébaou.
2- La graine de bardane produit, semble-t-il, l'effet d'une drogue.

64 Ata wul am tisegnit
Ul'ansi tseddi ftelqa
Ney am-min fi d-teγli tmeddit
Ur yesε' ula d ṛṛafqa
La ṭṭaṛṛeγ ger tyaltin
Am tixsi yegga wmeksa

65 Aqli-yin am umudin
Mi ftawin medden CCina
Asif aεebbas yebcar
A t id-nezger Σemrawa
Aqliy am lγeṛḍ t-teγṛit
Ney win tesseṛjeflḥelba

66 Yeṭru wul yeṭru kan
Yesnehtit m' ad yessusem
Lbabur yeṛẓen g lmersa
Ṣeddedn-as ijewaqen
Tebbwi-d ad sahdey tadsa
Af nekinni d-yeqqimen

67 Ṭruγ medden ṭṭaḍsan
Γas nek id-terza tyita
Axxam yeqqwel-i d izem
Ufiy-as ddw' i lexla
W'iḍṣan iḥadar a ten iru
Kul ass isεa tagara

68 Mère tendre mère
J'ai assisté au labourage des sangliers
Ils se sont mis côte à côte
Et brutalement la terre est retournée
O Dieu fasse que ma vie soit longue
Que je prenne ma revanche sur les implacables

69 Mère ma mère chérie
Mon frère m'a renié
Si c'était mes oncles
Cela passerait aux yeux des gens
Lion tu seras battu au roseau
Hélas le champ a dévoré la semence

70 Sois raisonnable mon cœur
O toi que couvrent les brumes
J'ai bien entendu dire
- Celui-là sa chance est morte
En voilà une ineptie
Dieu a-t-il créé qui il a oublié

71 Dieu mon sort ne peut être pire
Mon âme où t'es-tu donc agrippée
Le rempart est démoli me voici écrasé
Par qui j'ai épargné je suis agoni d'avanie
Arrivera l'heure du grand départ
L'ami fera grief à l'ami

68 Yemma ḥenna yemma
Ḥedreɣ i tyerza g-gilfan
Nniy-as ɛedlen tayet
Ata ṭneqlaben iderfan
A Ṛebbi sywezf-i laɛmer
Ard ḍseɣ deg-gwi ṭ yeḍsan

69 Yemma taɛzizt iw yemma
Inekr-i gwma g-gemma
Amer meqqaṛ d laɛmum
Ad afen medden ay nenna
Teṭṭewteḍ ay izem s truka
Ziy iger iteṭṭ zzerriɛa

70 Wiyak ay ul inu
A win fi d-tebrek tagut
Sliɣ i medden qqaṛen-as
Lbext-is wihin yemmut
Axi leibad war nessin
Wi d-yexleq bab-is yeṭṭu-t

71 Llah lḥed neṭwaweḍ
Anida tetaɛḍ a ṛṛuḥ
Zzerb ihud neṭwaṛkeḍ
Win m' i ncuḥ ur d ay icuḥ
Ilḥedṛ ed uẓekka anṛuḥ
Abbib a d-yezzem wayed

Boualem RABIA Florilège de poésies kabyles

72 Me voici plongé dans l'abîme profond
Trouble est son eau
Je suis tel le fer incandescent
Placé entre l'enclume et les marteaux
Les déboires se plaisent à me fréquenter
Un jour pour moi est plus long que deux

73 O mon cœur puisse Dieu te guider
Et quittons ce pays
Vile langue est instigatrice
De la fausse monnaie elle fait de l'argent
Le genévrier est à présent bien gardé
Mais le pommier est esseulé le pauvre

74 Que les nuits sont bien longues
Pour ceux qui sont dans le besoin et la gêne
Seuls dorment ceux qui ont l'âme quiète
Nul souci ne les importune
Mes sommes à moi sont légers
Je m'endors à peine que mes entrailles sursautent

75 Ma tendre mère j'attends que cesse la trombe
La grisaille du ciel s'amoncelle
J'attends rescousse d'un ami
Je l'ai vainement attendue de mon frère
Moi je n'espère que trop
Suis-je issue de leur côte
Chêne zen est étranger parmi les chênes-lièges
Un esseulé peut-il profiter dans la pénombre

72 Aqli-yin i lebher leγmiq
Aman-is d iberkanen
Neγ am-muzal imlizzeq
Ger zzebra d yefdissen
Lmeḥna tezga s ixf-iw
Yinwas aγleb g-gumayen

73 Ay ul-iw a k yehdu Ṛebbi
Tiyaḍ a ninig g tmurt a
Sliγ iεeddel-iṭ yiles
Yeṭṭarr' asekkak d lfeṭṭa
Taqa tesea leessa
Ma d ftefab yeṭnusu webdes

74 Ay γewezzifit wuḍan
Af-fid yeḍṛuran
Aw' ineqlaben aw'iṭṭsen
I-gegganen d w' itεafan
Wlac iγweblan γuṛsen
Ma d nek ides-iw d axfifan
Mi nezdew leqlub frawsen

75 Yemma benna urjiγ lehw' a ṭawi
Asemgun yuγ-ed igenni
Ṭṭemε yuzzel ar webbib
Imi frajuy gwma xati
Ay ul iγelb-ik ṛṛaγib
Myiy-d g-gwbaṛdi s aεni
Zzan ger ubucic d aγṛib
Ur yullaf wewḥid g-gwteli [1]

1- Amḍiq ur ikččem ara yitij.

76 Bateau amarré que tu es imposant
Les vagues se jouent de toi
Ton bois pourrit et s'effrite
Le sort se plaît à t'être contraire
Quand tu étais à l'apogée de ta gloire
Tu sillonnais toutes les mers
Maintenant en toi nichent les mouettes
Il faut dire qu'il ne s'agit pas d'être grand
O mon cœur résigne-toi au moins
Car peut échapper le moment opportun

77 Par Dieu corbeau dis-moi
Pourquoi donc es-tu si noir
T'es-tu teint le plumage
Ou as-tu failli à ta promesse
Seule la trahison peut nous noircir
Ah quand on fait faux bond à ses amis

78 Voici que mon cœur est malade
Depuis les froids et mars est revenu
Que de philtres n'ai-je pas bus
J'ai infusé même des plantes combien amères
Quand on m'a vu dépérir
On m'a préconisé leur vertu guérissante
Pauvre qui de mon mal est atteint
L'os et la peau n'en sont pas épargnés

76 Lbabur iṣeṛğen yullaf
A win s tetturar lmuja
Asγaṛ-is idub yehtutek
Rebbi yedda yas g nneqwma
Afasmi s rebḫen wussan
Inuda-d lebḫuṛ merra
Degs ay seccen imiṛγan
Ziy mačč' al-lğef' ay tella
Ay ul-iw telzed meqqaṛ
Ixf tetfat-it lehna

77 I Ṛebb'a tagerfa mmel-iyi
D acu kem isebγen teγmiḍ
Ma yella d ssebγ' ay teqned
Ney d lemεahd' ay teṛẓiḍ
I-gsebbeγn d lamara
L-leḫbab ixedsen wiyiḍ

78 Ata wul-iw yehlek [1]
Deg-gwḫeggan almi d maγṛes
Ay swiy deg-geddwawi
Swiy ula d imliles
Mi yi zran medden fukey
Nnan-iyi sw-it ddwa-k degs
Aḫlil win terḫa tyita-w
Tesdukel-as agwlim iyes

1- Yella diy:
Ata wul iw yehlek
Rniγ tewazey lyali
Ay swiy deg-geddwawi
Swiγ ula d ilili
Ay imjarben t-tasa
Lγwaṛba lqella l-lwali

79 Je pleure autant qu'un bœuf
Quand à l'automne les figuiers sont effeuillés
Il a labouré l'hiver sans répit
Le joug lui a érodé les épaules
Mérite-t-il donc d'être égorgé
Destinée que tu es inique

80 Je pleure et pleure le bœuf
Sur le bien impayé de retour
Il a labouré en dépit des givres d'hiver
Il tire et tire l'argile compacte
On a donné ordre au boucher
Et il a étripé le malheureux
Tous ont mangé et trouvé le repas savoureux
Sans remords les convives se sont régalés

81 Me voici comme un aigle chétif
Qui va se posant sur les pics
La plaie creuse et entame l'os
Plus d'amis aux mains lénifiantes
Le fléau qui me mine est unique
Seul Dieu en sait quelque chose

82 Qui veut admirer la puissance divine
Observe les gens un jour de marché
Untel est juché sur sa jument
Et porte des vêtements de soie légère
Un autre n'est même pas chaussé
Et il est pris au cou par ses créanciers

79 Truy i-geţru wezger
Mi yfuk yifer g tneqwleţ
I tegrest tezga tyerza
Azaglu yezga f tayet
Yemzel wefwad ur nuklal
Ziy ay tuered a tideţ

80 Truy i-geţru wezger
Af lxir ur neţţuγal
Iy tegrest tezga tyerza
Jebbdey ijebbed wakal
Fkan lemqud i wakli
Yemzel wefwad ur nuklal
Cčan ??id imensi
Mkul w' ans' i d-yessawal

81 Aqli-yin am gider urhif
Tarusi-w af iyallen
Lgerb iqqaz ar iyes
I wfus lebbab iselfen
Ur yebli bed waţţan-iw
Γas *Rebbi* ay d lealem

82 W'ibγan iwebed *Rebbi*
Iweḫḫed-it ggemsewqen
Absad rrekba s ţ-ţagmert
Itlusu lebsa ŗqiqen
Abεaḍ iţţedu bafi
Yerna imtulba a t barsen

83 Que mon sort est atroce ma mère
Celui du boeuf qu'on mène à l'abattoir
On lui a bien ligoté les pieds
Et sa bouche se meut pour chercher provende
Sans s'en apercevoir il est égorgé
Et tombe le pauvre pointant sur les cornes

84 Fais preuve de sagesse ô mon cœur
Arrête de labourer dans la rocaille
En quoi peut te profiter un seul jour de fête
O toi qui vis dans l'indigence
Si tu dois choisir choisis la plaine
De très peu sortira l'abondance

85 J'ai fait serment de ne plus faire le bien
Dût-il s'agir de mon propre père
Puisque le faire c'est semer du son
Au vent des hautes montagnes
Et que ceux qui sont devenus mes ennemis
Sont ceux-là mêmes que j'avais comblés d'égards

86 Précaire est ma situation
Celle de l'oiseau qui niche dans les plaines
Sans trêve il est harcelé
Par les fusils qui le prennent pour cible
Fatalement un coup de plomb le descend
Le corps disloqué

83 Ay tedra yid' a yemma
Am-mezger yeddan s aɛric
Idaren-is cudden mxalfa
Imi-s yeṭnad'af lemeic
Ur yuki d yiman-is
Almi dγa yezwar s yic

84 Wiyak ay ul inu
Tayerza ukeddar wexr-as
Ur tufiḍ i-gellan g lɛid
A win yellan d amardas
A wlidi taɛnuḍ lewḍa
Cwiṭ a k id-yerr atas

85 Σuhdeγ-k ur k xdimeγ a lxir
Ula di baba i yurwen
Im'am-min izarraɛn aclim
Af Temguṭ Igawawen
D widak imi xdemγ lxir
Iyi-d yeqqwlen d ixṣimen

86 Aqli-y am ṭṭiṛ yuffgen
Iteecciccen g sswaḥel
Ḍefṛen-t-id iṣeyyaden
Yufeg yugad lemkwaḥel
Yewt-it waɛbaṛ ikub
Ssura ezizen tensel

87 O mon cœur tant que tu t'en souviens
Tu ne t'en sortiras pas grandi
Laisse les invectives passer
Mets un terme à tes nuits blanches
Que celui qui veut terminer en beauté
Boive du fiel et du laurier-rose

88 Gloire à Dieu ô mon cœur
Est-ce distraction qui me sied
Ce qu'il me faut est un philtre
Car en moi le mal est profondément ancré
Qui donc peut élire son destin
Si c'est lui qui à l'avance nous mène

89 Ma mère ma mère chérie
Je suis brisé comme un figuier
Il m'arrive de méditer
Et d'espérer des jours meilleurs
Au fait les marchés se tiennent le matin :
Qui n'y a pas fait ses emplettes ne doit attendre le soir

90 Compare-moi ma mère
A la veuve qui habite une hutte
En hiver l'eau suinte sur sa tête
En été viennent les courants d'air
Elle s'effondre par terre
Inerte et maigre comme une brindille

87 Ay ul-iw madam tečḥed
Ṛṛateb-ik ur yettali
Anef i yinnan ad srun
Ur teawaz lyali
W ibγan a s d-gwrin wussan
Issew qqedṛan d ilili

88 Llah lḥed ay ul-iw
Ma ṭ-ṭaḍsa yi d-iṣaḥen
Iy' ilaqen d asafar
I lxaṭr-iw bezzaf yuḍen
Ur yeksan bed i t yuγen
Kul ḥed anida t-ssersen [1]

89 Yemma taεzizt-iw yemma
Ṛẓeγ taruz' idekkwaren
M'ara qqimeγ webdi iny as
Yinwas ad i tewqem
Ziyen ssuq d ssbab
W'ur neqdi lerbaḥ futen

90 Nek teḍṛa yid' a yemma
Am taggalt yezdeγn ajdaṛ
G tegrest tezga tiqit
G-gwnebdu yezga ssersar
Tedlaq afud i tremlit
Yerna ṭ ddebk am sγaṛ

1 - Afir agi yella ar ccix Muḥend :
«Qqaret kan ah lil
Ur yebyid bed i t-yuyen
Kul bed anida t-ssersen. »

91 De guerre lasse je veux faire des vers
Sur les déboires qui fondent sur moi
Je suis tel un arbre solitaire
Qui gîte les nuits au vent des hauteurs
Je suis en proie à une vindicte indélébile
Comme un tatouage ancien

92 Las je veux faire des poèmes
Sur les misères qui me pourchassent
Je suis tel un arbre solitaire
Que frappent la pluie et la grêle
Il s'agit d'une vindicte persistante
Comme une éternelle maladie

93 Je veux entamer ma mélopée
Hélas ma troupe ici est absente
Au fait les malheurs se ramifient
Ils tombent sur mon âme et l'engloutissent
Auprès des clercs j'ai quêté des amulettes
De tous les guérisseurs j'ai écouté l'avis
Mon chemin s'avère interminable
Et mon calvaire indubitable

94 O mon cœur fais preuve de sagesse
A présent ma tête est toute chenue
Mon chemin monte et sinue
Et les amis ne font pas écho à mes appels
Nous avons délaissé le bon blé pour l'ivraie
Et notre semence s'avère abâtardie

91 Xaqeɣ byiy ad ssefruɣ
Af-fayen iɛeddan felli
Cbiy ttejra tawbit
Tetnus i waḍu t-tizi
D ccebna tug' at-tekkes
Am tecrad n zik enni

92 Xaqey bɣiɣ ad ssefruy
Af-fayen ieeddan frras
Cbiy ttejra tawbit
Abruri lehwa fellas
D ccebna tug' aṭ-ṭekkes
Am aṭṭan yezgan kul ass

93 D ttecwiq nebɣ' a ncewweq
Ṭ-ṭarbaɛt aha wlac-iṭ
Ziɣ lhem yeggar tara
Yeɣli-d f lqelb iyum-it
Neẓṛa w' ijebden tira
Mkul ṭṭbib nsebbwel-it
Nlebhu ur neqdis abrid
D cced' ur tetbie talwit

94 Ay ul a k yehdu Rebbi
Ma twalad ixf-ik icab
Abrid-iw yullaf yezleg
Neṭnajji yaben lebbab
Negga lḥeb neddem takka
Nezraɛ yemyi-d d aqwellab

95 Je passe mes nuits à la belle étoile
Et on me dit fou
Me voici maigre comme un pigeon
Mon corps chéri est tout calciné
Bonnes gens mon endurance est telle
Que nulle autre ne peut l'égaler

96 Je passe mes nuits dans les sanctuaires
Et l'on dit que je déraisonne
J'ai goûté à toutes les amertumes
Ma douleur personne ne la devine
Mon endurance est de fer
Qui alors peut me défier

95 Lembat-iw deg lexlawi
Qqaren-as medden tessed
Uşaṛeɣ am yetbir aksum
D ssura ɛzizen tecwed
Ssebr-iw bezzaf meqqweṛ
Ur yezmir bed a t yawed

96 Tnusuy deg lemqamat
Qqaren-as medden tencef
Swiy qeḍṛan di tinzar
S isegli-w bed ma ykucef
Sebṛeɣ ssebr b-bwuzzal
Ur yezmir hed a y yeṭṭef

1 O demeure de sous la pierre
Que n'aimerais-je te trouver des solives
De tuiles je te ferais un toit
Par lequel ne passera pas une goutte
Ce n'est pas la mort que je redoute
Mais ce que j'ai fait ici bas

2 O demeure souterraine
Que n'aimerais-je te trouver des solives
De tuiles je ferais un toit
Par lequel passera la pluie
Ce n'est pas la tombe que je crains
Mais les limites que j'ai dépassées

3 Bonne gens qui vous battez pour la terre [1]
A qui appartient-elle donc
A notre seigneur nous devons la nourriture
Savez-vous qui est son maître
Nous avons beau faire de vieux os
Nous finirons tous dans la tombe

4 Ma mère il est sûr que je mourrai
Mon cou en sera secoué
Pourtant nous mangeons avec les deux mâchoires [2]
Et tolérons d'infâmes alliances
Nous nous en irons vers la demeure éternelle
Celle d'ici nous l'abandonnerons au vent

1- Il existe encore des pierres saliques qui rappellent la décision prise par les djemâas kabyles, dans le dessein de mettre fin à des guerres tribales résultant des héritages de femmes, et ayant pour cause l'exiguïté des terrains. Voir également les poèmes 5 et 7.

2- En français : « Manger à tous les râteliers ».

Ay axxam seddaw wedyay
A wi k yufan tigejdit
Ar k iseqqef s lqeṛmud
Ulam' ar n-tseddi tiqit
Macci d azekk' ay nugad
Dayen nexdem di ddunit

Ay axxam seddaw tmurt
A wi k yufan tigejda.
Ar k iseqqef s lqeṛmud
Ulam' ar n-tekcem lehwa
Macci day nhub' azekka
Dayen i nhud g-tlissa

Tnayen medden f tmurt
Wissen a leibad wi ṭilan
Nekwni nettalas tagwella
Neṭṭat bab-is d sselṭan
Akken ibyu yiɣwzif laɛmer
Leqraṛ nneɣ d a?ekka

A yemma lmut ad mmteɣ
D amgeṛd-iw ad yengugu
Yerna nteṭṭ af sin imuyag
I tbensemmet la ngennu
Anṛuḥ s axxam anesli
Ma d wag' a t negg i wadu

5 Ma mère mourir est inexorable
De douleur mon cou va branler
Pourtant je vole et je trahis
Et trompe les amis
Nous nous en irons vers le logis sans porte
Quant à celui d'ici-bas nous le céderons aux neiges

6 O trépas offrande de la vie
Toutefois je n'ai jamais gémi
O vie traître
J'ai avalé d'innombrables épines
Vrai le temps a filé
Au soir de ma vie j'ai sursauté

7 Les héritiers se tiennent à la porte [1]
Dès qu'ils ont appris la mort de mon père
Il est évident que nous serons à leur merci
A notre douleur les pierres ont réagi
Eux qui répugnent à nous voir apparaître
Mort pourquoi viens-tu accabler
Celle dont les déboires sont déjà assez durs
Nous qu'ils auraient aimé voir disparaître

8 Les héritiers se tiennent aux remparts
Ils savent que la mort a happé mon père
Le sort nous met entre leurs mains
Et lui s'en va vagabonder
J'ai conté cette avanie au tamaris [2] du ravin

1- Cf. note 1, page 169.

2- Arbuste au bois flexible, qui plie et se relève au gré des crues : largement cité dans la poésie populaire. Dont l'expression *Ad ḥkuɣ leɣwben I tmemmayt* ("Je dirai ma peine à un tamaris").

5 A yemma lmut ad mmteɣ labud
D amgeṛd-iw ad yeqluqel
Yerna ṭakwreɣ xeddɛeɣ
Leḥrir af-fzu i wemdakwel
A nṛuḥ s axxam ur tekki teflut
Ma d wag' a t negg i wedfel

6 A lmut tuntict n ddunit
Xas nek wergin nuzɛeɣ
Am leɣṛuṛ a tanefsit
Ay din d asennan sgumḍeɣ
Ziɣ ha kan tuzef tallit
Almi ṭ-ṭameddit i d-ndekwaleɣ

7 Lwerrat zgan-d ar tebburt
Ay slan s baba yemmut
Agwray a d-negwri ɣuṛsen
Amer ufin ur d-netnunnut
Nuɣwas slan-d yedɣaɣen
A tasa tefrut t-tqeṭṭa
I tin fggwten wunhizen
Acimi s id-ternid a lmut

8 Lwerrat zgan-d al-leswar
Slan s baba yenqeṛ
Yeṭṭef-aɣ lwaɛd ar ɣuṛsen
Neṭṭa yelha d umenḍaṛ
Nniɣ-ṭ i tmemmayt ggeɣzaṛ

Et j'ai juré par Dieu le plus grand :
Celle qui n'a jamais connu la joie
Mort pourquoi l'as-tu encore trahie

9 Celle-ci est l'ultime épreuve de mon coeur
Ainsi ai-je perdu toutes mes dents
Une peine en appelle une autre
Ma tête en est toute chenue
Je vous laisse en paix mes amis
Nos veillées sont passées comme un jour
La mort est un chemin jamais désert [1]
Nous nous succédons tels les agneaux du sacrifice
De sous la pierre tombale je vous verrai
J'entendrai l'appel de l'être cher

10 Voici l'ultime épreuve de mon coeur
Ainsi je compte parmi les impotents
J'ai enduré des maladies
Toutes étaient des signes
Je vous laisse en paix mes amis
Je suivrai le chemin de ceux qui m'ont devancé
La route de la mort est toujours passante
Mes racines viendront à ma rencontre
Trois jours après on tassera la terre de ma tombe
A l'aurore mon regard pourra percer [3]

1- Vers devenu proverbial, comme tant d'autres extraits de poèmes anciens.

2- Rite connu de toute la Kabylie. En effet, trois jours après un enterrement, les femmes se rendent dès l'aurore au cimetière pour tasser la terre de la tombe. « Ce n'est qu'à dater de ce jour que l'âme végétative cesse d' appeler» l'âme subtile qui, elle, reste avec les vivants jusqu'au quarantième jour après l'inhumation. Au bout de cette durée, un repas rituel regroupe « les liens du sang » (Wid ccerken idamen). Ainsi, par la commensalité, on aide l'âme subtile à rejoindre le domaine des invisibles *(At t-tbaḍnit / att-ḍahṛit)*.

Le mot berbère « iman » est pluriel, il désigne à la fois l'âme végétative et l'âme subtile : *tanefsit* et *ṛṛuḥ*..

3- Les femmes se rendent au cimetière avant la point du jour : « Avec le soleil, le mort ne peut plus nous voir, ni nous entendre. »

Gguleɣ s Ugellid yullafen
I tin ur nerbiḥ laɛmer
Ternid-as a lmut leɣdaṛ

9 Ṭ-ṭagi ay Hamseggwrit bbwul
Almi huddeɣ uglan tuɣmas
Taluft ters-ed af tayeḍ
Ccib iyers-ed af rras
Qqimet a lehbab besslama
Kra nεezzer yuzef am yibbwas
Lmut d abrid war nexli
Am yexfawen l-lεid al-lemwas
Daw temdelt a kwen-id ṭwaliɣ
Tiɣṛi bbwi ezizen sliɣ-as

10 Ṭ-ṭag' ay ṭ-ṭamseggwrit bbwul
Almi ḍḥiɣ g-gemheṛsiyen
Acḥal d aṭṭan felli yεeddan
Widen merra d isriren
Qqimet a lehbab besslama
Sy' ay kkan imenza ṛuḥen
Lmut d abrid wer nexli
Iẓuṛan ay d-mmagren
Telt yyam ad yeddez u?ekka
I tafrara a d-eeddint wallen

11 Quelle amertume que la mort
Moi qui croyais en être épargné
Mais fulgurante elle apparaît
Assénant des coups aux solives [1]
Mère ma mère chérie
Je suis atteint à la tête comme un ramier

12 Que la mort est amère
Telle l'avancée des tenailles vers les dents
Elle ne paraît pas plus tôt à la porte
Que les affres m'entament par les orteils
Mère ma mère chérie
Comme un reptile je suis scindé en deux [2]

13 Bienvenue ramier
O toi qui arrives par la plaine
Est-ce ton cœur qui palpite de désespoir
A la recherche de tes petits
Je partirai dès la prière du *dohr* [3]
Et laisserai la maison vide

1 - Ces solives symbolisent les enfants mâles décédés.
2- Image de la mort qui sépare l'âme subtile de l'âme végétative. Il s'agit d'une notion souvent répétée dans les chants funèbres.
3- Il est d'usage, selon la loi musulmane, d'enterrer un mort juste après la seconde prière de la journée, en début d'après midi...

11 Wlac i-geṛẓagen am lmut
Nek γileγ ard iyi tanef
Almi tejba-d s lγila
Tekkat tigejda s ssxef
Yemma taszizt-iw yemma
Ṭṭewteγ am yetbir s ixef

12 Wlac i-geṛẓagen am lmut
Am lkwellab ar tuγmas
Mi d-tekka deg-gmi t-tebbwurt
G tefdent yuli-d lweswas
Yemma taszizt-iw yemma
Ṭṭewteγ am-mezrem s ammas

13 Lεeslama-s i yetbir
I win I d-yekkan agwni
Ma ṭ-ṭasa-s i d-iṛejfen
Neγ ṭ-ṭarwa-s i-geṭnadi
Tazallit n fthur a nṛuḥ
A d-negg axxam d lxali

14 Maudite sois-tu mort
Félonne qui te plais à nous surprendre
Ah ! si tu étais perdrix
Au piège on te prendrait
Mais puisque tu es cachotière
Tu nous condamnes aux menottes du destin

15 Si la fuite pouvait me sauver
J'irais avec les pigeons
Je ne donnerais nul répit à mes pieds
Par les plaines et les collines
La mort est partout
Avec ses filets tendus

16 Mère ma mort est là
On m'a affublé d'un suaire blanc
Passeront mes enfants chéris
Ils geindront et tituberont de douleur
J'entendrai bien leurs appels
Mais ne pourrai leur répondre

17 Arrivent les chaleurs torrides
Qui assèchent la scille dans les noues
Sur chaque parcelle un moissonneur
Qui transporte les gerbes vers l'aire à battre
Il me sied de pleurer du sang
Tel est le sort des mortels

14 A kem ixdaε Ṛebbi a lmut
Taxeddaεt i d-yeṭassen
A w i kem yafen ṭ-ṭasekkurt
Ar m-adin medden a kem ṭṭfen
Imi ṭ-ṭimxebbit γaf-ful
Turezḍ s lajel ifassen

15 Amer di tfeddu trewla
Tili ddiγ d yetbiren
Ar ṭ-rreγ i trejdilt uḍar
I lewiyat d yewriren
Lmut anda ddiγ tella
Teṭṭaddi-yi d lekwmayen

16 A yemma lmut mmuteγ
Cudden-i lekwfen d amellal
Aṭεeddi tarwa-w taεzizt
Ad felli tnazaε tetmal
Tiγṛi bbwi ezizen sliγ-as
Ur zmireγ a d-rreγ awal

17 Yebbweḍ-d unebdu l-leḥṛuṛ
Yeqquṛ i tywezza yekfil
Kul aεaṛqub s urewwat
Ar wennar i-geṭneqqil
Ma ruγ idammen fnan-i
Af nekwni yegguni ṛṛḥil

18 Arrive la canicule estivale
Qui assèche l'herbe dans les champs
Au printemps elle croît avec exubérance
En été elle devient gerbes de foin
Il me sied de pleurer du sang
Sur nous qu'attend la tombe

19 Ma mère mort je le suis
Allongé par terre comme une ganse de soie
Vers moi les miens se hâtent
Par chaque venelle ou afflue
Mon vieux père feint le courage
Et ma mère se lamente

20 Voici le jour où l'on creuse ma tombe
En dépit du tonnerre et des éclairs
On en a bien lissé les rebords
Nulle lucarne n'y est aménagée
Ayant Dieu pour nous
Dors-y mon cœur en paix

21 Voici le jour où l'on creuse ma tombe
En guise de mesure on a pris un roseau
Il sera enseveli avec moi [1]
Au retour mes amis prendront les sentiers
A la maison on aura saupoudré le sol de sel [2]

1- Il est de tradition, en Kabylie, d'utiliser un roseau pour mesurer la taille d'un mort avant de creuser une tombe. Ce même roseau est enseveli par dessus les dalles, presque à un empan de l'extérieur. Il est déterré et brisé au troisième jour après l'enterrement. Ainsi brisé, il ne peut servir d'éventuelles sorcières.

2- En pays kabyle, comme presque partout en Afrique du Nord, les rites funéraires - entre autres- sont différents des pratiques dictées par l'Islam orthodoxe. D'où le sel dont on saupoudre l'endroit où a été déposé le mort avant la levée du corps, et les chandelles ou les bougies que l'on allume au même emplacement.

On dit : Lemlaḫ ur imeqq'ara. (Litt. Le sel ne germe pas. La mort n'évoluera pas dans la maison du défunt).

Et Ad ig Rebbi yegga- d tafat. Litt."Puisse-t-il laisser de la lumière." (Il s'agit d'exorciser le deuil).

18 Yebbweḍ-d unebdu t-tezγayt [1]
Yeqquṛ i tγwezza weksa [2]
Iγ tefsut i-geṛṛaεṛaε
Teqqwel d iqṛaṛen t-tuga
Ma ruγ idammen fhan-i
Af nekwni yeṛja wzekka

19 A yemma lmut mmuteγ
G-gwagwens sredγ am saru
Imawlan mkurkafen-d
Kul azniq la d iserru
Amγaṛ m-baba yesbeṛ
Yemma taezizt-iw tetru

20 I wasmi qqazen azekka
Yern'i rrεud akw d lebṛaq
Mzin-as tidekkwanin
Xetmen-t ur as ggin ṭṭaq
Mi nessa Ṛebb' ur nugwad
Izedγ-it wul ur ixaq

21 I wasmi qqazen azekka
Awin lqis d aγanim
D neṭṭ' ara ymedlen yidi
Qqwlen d leḥbab tizergwatin
G-gwexxam ad zuzren lemlab

1- Tazyayt ney azayaz = aẓyal ameqqwran.

2- Akra-awal agi ye^la. Neqqar « rrbi ney lebcic », s tarabt yeqqim ed : kkes, ameksa … Ikusa, t-ṭaddart g At Yeğğaṛ.

On aura allumé des chandelles
J'attendrai trois jours pour qu'ils reviennent
Je les guetterai de sous les dalles

22 Okhouan vous les vénérables
A ma mort psalmodiez
Pour moi donnez fête
Une fête sans henné
La pire de toutes les peurs
C'est au cimetière qu'elle se trouve

23 Soleil toi qui viens de poindre
Et atteins tous les rochers
Le paradis est érigé dans la splendeur
Ses plafonds sont d'or émaillés
Il est habité par ceux qui ont le sens de l'honneur
Et non par les tyrans

24 Soleil toi qui viens de poindre
Porte mon salut aux gens affligés
Ceux qui se résignent à la patience
Grillés par la douleur comme froment sur le feu
Quoi qu'il leur arrive
Jamais ils ne se détournent de la foi

Ad ssiγen tiftilin
Telt yyam a nuγalen
A d-eassey ddaw tmedlin

22 A lexwan imaεzuzen [1]
Mi mmuteγ dekret felli
Wqemt-iyi tamaγṛa
Tamaγṛa mebla lḥenni
Lwaḥc iyelben lewḥuc
Y tmeqwbeṛt i-geṭilli

23 Ay iṭij i d-iceṛqen
War yeggi mkul acruf
Lğennet tebna tuεla
S ddehb ay ruccen lesquf
I ṭ izedγen d aεeṛḍi
Mačči d w' illan d amencuf

24 Ay itij i d-icerqen
Sellem-iy' af lmubzinin
Igad isebbern i ṛṛγwem
Zzan am yired g-gwḍajin
I-gebγun yeḍṛu yidsen
D ddin nsen wer t ğğin

1 - Qqaṛen diγen :
A lexwan imaεzuzen
Ma mmuteγ dekret xilla
Wqemt iyi tamayra
Tamayra mebla nncida
Lwabc iyelben lewbuc
I tmeqqwbaṛt kan l-gella

25 O brise porte mon salut
A Fatima[1] et à sa progéniture
Ce sont eux qu'invoquent les preux
Quand ils entrent au champ de bataille
O toi qui as créé la séparation
Tu as fait du monde une chimère

26 O mère prie pour moi
Aujourd'hui jour du pardon
Pour moi tu t'es tant démenée
Par le froid et la pluie
Enfant chéri je te pardonne :
Le cœur d'une mère est plein de tendresse

27 Me voici en mauvaise posture
Je suis pris par la main de Dieu
Mes pieds n'en peuvent plus
Un voile me brouille la vue
Je vous implore hommes de Dieu
Nul pardon si vous m'abandonnez

28 O ma mère j'allais partir
Quand j'ai entendu trépider la poutre maîtresse
Je m'en vais laisser ma demeure
Que j'ai habituée au soin
Mes yeux feignent l'oubli
Mais mon cœur ne veut se résigner

1- Fille du prophète Mohammed et de Khadidja, épouse de son cousin Ali.

25 Siwed as ay abeḥri sslam
I Fatima d w'ay tesεa
Yiss ay neddehn izaεlak
Mi kecmen degm a lfetna
A kra yexleqn lfiṛaq
D ddunit ziγ t-tanafa

26 A yemma tedεuḍ-iyi
Ass agi n ccafusa
Atas i teddid felli
I wsemmid akw d lehwa
A tarw' aεzizen εfiγ-am
Tas' ur tetrebbi ccebna

27 Aqli-yin deg-gir ḥala
Yettef-i wfus r-Rebbi
Aḍaṛ fi ṭedduγ yulwa
Calwaw yers-ed yaf yeẓṛi
Taneεrit ay at Rebbi
La ssmaḥ ma teğğam-iyi

28 A yemma kkerγ ad ṛuḥeγ
Sliγ i wejgu yenhez
Ad rubey ad ggey axxam-iw
D winna mi snumeγ lεez
S wallen-iw sebṛeγ fellas
Ma t-tasa-w tug' atellez

29 O ma mère j'allais partir
Quand j'ai entendu pleurer la poutre maîtresse
Je m'en vais laisser ma demeure
Que j'ai habituée à la gaieté
Mes yeux feignent la résignation
Mais mon cœur se lamente

30 Je déteste la nouvelle qui me parvient
Jeudi vers midi
Envoyez quérir tous mes amis
Pour la dernière visite
La mort me saisit à la poitrine
On me trouvera raide comme une bûche

31 Mon cœur veux-tu venir
Je veux marcher
J'ai trouvé mon bien-aimé malade
Frappé par un mal incurable
O Toi qui assumes tes décrets
Donne-moi le courage de l'oublier

32 Gloire au Créateur des cieux
Il les a faits lisses
Parés d'étoiles
Et d'un soleil brillant
Mon bien-aimé a entamé le grand départ
Nous le suivrons tous à tour de rôle

33 O croyants quand la mort approche
Les cheveux blancs en sont les prémices
Seule la tombe est éternelle
Ce monde n'est qu'une demeure d'été

29 A yemma kkreγ ad ṛuḫeγ
Sliγ i wejgu yeṭru
Ad ṛuḫeγ ad ggey axxam-iw
D winna mi snumey lhu
S wallen-iw sebṛeγ fellas
Ma ṭ-ṭasa-w tug' a t-tettu

30 Kerhey lexbar i d-yusan
Ass l-lexmis lewhi n ṭṭhuṛ
Ceyyaɛt i lebbab merra
M'usan-d ard a nemzur
D lmut teṭṭef-iy' idmaren
Ar i d-afen d aẓeqquṛ

31 Kker m' aṭedduḍ ay ul
Aḍaṛ-iw yebγ' ad yelḫu
Ufiγ wi szizen yuden
D aṭṭan wer yetbie ḫellu
A kra d-yuznen leqḍa
Efk-ay-d ssebr a t-neṭṭu

32 Ṣebḫan w'ixelqen tignaw
Ixelq itent-id s ttedbie
Icebbb itent-id s yetran
D yiṭij m id yeṭlemmiɛ
Wi ezizen yebda inig
Nekkwn' anemseḍfaṛ jjmiɛ

33 A lmumnin lmut qṛib
A cu d-yeṭqeddim d ccib
D azekka ay d anesli
Wamma ddunit am leezib

Ce poème, anonyme lui aussi, a dû être composé vers 1825 : date à laquelle le pouvoir turc envoya d'Alger ses troupes, avec à leur tête Yahia Agha, pour mater les Aït Djennad qui lui avaient refusé l'exploitation des forêts (la karasta) du Tamghout. L'expédition échoua aux abords d'Abizar.

1 Par toi je prélude Prophète
Ainsi que par le Seigneur créateur
Noué à la hampe
Notre étendard surgit au loin resplendissant
Arrivent les fumeurs de pipe [1]
Sur leurs montures fiers et arrogants

7 Yahia Agha à la tête de ses troupes
Croit mater nos guerriers tireurs d'élite
Son armée chevauche les plaines
Telle une nuée de criquets
Il a pénétré dans le royaume de Tunis
Pour enrôler les insurgés

13 Mais les Aït Djennad [2] le défient
D'emblée vain est son désir du Tamgout
Au sombre chêne zen
Car si tu veux croiser les fers
Il ne suffit pas d'avoir des canons décorés
Là où nos balles sont dures et prestes

1- Les Turcs.
2- Aït Djennad, de la Kabylie maritime.

Tajrirt agi ur yeṭwassen ara yisem umedyaz i ṭ yebbwin asmi — twalem di 1825 — ugin At Jennad a s anfen i Turk ad ieeddi ar Temguṭ ad yegzem zzan (tacemlit agi unegzum ggejga, qqaren as « lqaṛasṭa » s ṭaṛkwit.

Ihi laya Yehya iceggae-d ssersur macci d kra ad sxedmen At Jennad, targit ur as teffiγ ara ar tidet : Ṭuṛk yeṛṛeẓ zdat Ubi?ar.

1 Ad selliγ fellak a nnbi
Arniγ Agellid axellaq
Leεlam-iw d bu tyersi
Ijba-d mebεid yeṛṛeqraq
Rekben at cceṛṛab d usebsi
Qedmen-d abrid s ueenfaq

7 Laya Yeḥya izwar i lqum
Ar at t-tramit i d-isewwaq
Iṭεummu g lewdiyat
Am-mejrad m' id-iγeṛṛaq
Ikcem tigemmi n Tunes
Isexdem w' illan d amnafaq

13 Ma d At Jennad cqaṛwen-t
Af Temgut kksen-as lebmaq
Nnan ixda zzan uswid
Ma tebyid uzzal yeḥdaq
Cciea macci d lbuq unγic
Mi crir uberbi yastaq

19 Quand ils arrivèrent au-dessus des Aït Aïssi [1]
Leurs canons commencèrent à tonner
Nos troupeaux se dispersèrent par les champs
Nos chers oliviers se disloquèrent
Ils dressèrent partout des obstacles
Et bloquèrent les paysans [2]

25 Tant de moutons furent tués
Causant la ruine des paysans
Attriste-toi marché de Lekhmis [3]
A l i Oukhoufache [4] est touché
On le décapite au yatagan
Illico on emporte sa tête au Bardo [5]

31 Pour percevoir la rançon car ont-ils dit
C'est lui l'instigateur
Il a refusé l'impôt et empêché les siens de mourir de faim
Il harangue trop
Si nous mettons fin à ses jours
Sur Istamboul le soleil poindra

1- Aït Aïssi village au pied du Tamgout Ibehriyen, commune de Yakouren.
2- Les Ait Djennad descendaient de leurs montagnes pour cultiver la plaine du Sébaou.
3- Dans le temps, le marché des Aït Djennad se tenait les jeudis.
4- Ali Oukhoufache : des Ikhoufachen de Tagercift, le plus célèbre des cataclyseurs des Ait Djennad durant le conflit qui les opposa aux Turcs, campagne ordonnée par Hussein Pacha et dirigée par Yahia Agha en 1825.
5- Palais dans la banlieue d'Alger, actuellement musée.

19 M'i d yebbweḍ nnig at ɛissi
Lbuq yebda d aseqsaq
Tijlibin mγent iɛṛeqyab
Azemmur a£zizen yendaq
iqḍaɛ abrid ul'ansi
I ftajer m'ad isewwaq

25 I-genγa dek ay ufrik [1]
Bab l-mal idbej yetxeyyaq
Teḥzneḍ a ssuq l-lexmis
£li w Xuffac m'id yeţlḥaq
Gezmen ixef l-lğid s uṭaγan
Bbwin-t ar Bardu s lebmaq

31 Ţ-ţajɛ alt ard' a ţ kwemsen
Nnan-as d neţţ'i d imEewwaq
Yugi tabzertfljerz lmuna
Inna-yas wesrir imi-s d afeqfaq
Ma day tredmem winna
Tafugt af Stambul tecṛaq

1- Ufrik : d aawal Tmaziγt aqdim, maca iqqim-ed g inzi neqqar : « Iban wufrik ay acrik. » neγ g isem n Bufarik i-d-yekkan g bu wefrik : bu wakraren. Ney iţbarriz am ufrik :am ikerri

37 La guerre est déclarée entre Kabyles et Oultachi [1]
Nos veuves sont sorties hisser l'étendard
Quand la poudre commence à crépiter
C'est à ne plus savoir où est sa gâchette
Quant à moi j'en ai vu de tout
Depuis longtemps mon esprit erre

43 Un tison est fiché dans la braise [2]
Et attend qui refuse d'attaquer
Il me sied de ceindre ma tête avec une tige de roseau
Si un fauconneau au regard perçant trahit
Moi je suis le fleuve de Bousselam [4]
Le long des rives provoque des avalanches

49 O vous maîtres du fer et de la parole
Vous en usez pour que notre gloire brille davantage
Quel ajout vous apportez à notre ardeur
Femmes porteuses de bonnets de soie flottants
Quand vos chants de guerre retentissent
Nous acceptons de vive joie toute séparation

1 - Grade de la hiérarchie militaire turque.
2- La tradition rapporte que dans la Kabylie d'antan on marquait au fer rouge le front des traîtres en temps de guerre ; la tâche était exécutée par les femme immanquablement présentes aux alentours du champ de bataille pour louanger leurs guerriers en chantant des aubades rituelles.
3- En signe de deuil ou d'offense, par les hommes ; les femmes, en pareille circonstance, se coupaient les cheveux à partir de la nuque.
4- Bousselam : fleuve de la Basse Kabylie.

37 Tekker ger Weqbayli d wulṭacen
Fyent-ed tuggal s ssengaq
Rrsas m'ara d-yessasti
Zznad-ik ad yeɛṛaq
Ixf-iw ijemmel tirwas [1]
Atas ay agi deg ixeṛṛaq

43 Aseffud yenta g-girrij
I win ibyan ad inafaq
Yefha-yi cced ggeylel
Ma yexneb mmis l-baz aṛemmaq
Nek d asif n Busselam
Kul asyax ad yeṭṭaṛḍaq

49 Ay ayt wuzzal d wawal
Af yisay nneɣ yeṛṛeqṛaq
Ay ay ternamt d lkerra
A sut cced iɛebṛaq
Asbuɣaṛ m'id-yennuni
Mṛaḥba a kra yellan d lfiṛaq

1-ibidem

55 Notre courage émane du sang ancestral
Notre fervent élan vaut mieux que les guêtres de l'ennemi
Loin s'en faut des montures sellées
Des fantassins ennemis bouleversés brisés
Pour le Kabyle le *nif est* une seconde nature
Pousse des you-you toi qui es recouverte de bijoux

55 Tukwi-d tinna deg- dammen
Tazeddamt-iw tugar flmaq
Ur telli d rrekba t-tarkit
Yenharwel ssersur yedeqdaq
Aqbayli iṭunefk-as nnif
Syeṛt a tihin iwarken d ssdaq

Poèmes sur l'Insurrection de 1871

1 Abdelkader Djilali [1]
Tes ramiers s'en sont allés voguant par les champs [2]
Les chrétiens les pourchassent
Et les égorgent même dans leur ermitage
Le catafalque est aujourd'hui tourmenté
Celui de la Rahmania
Attristez-vous Ali ben Aïssa
Et Lala Khedidja
De bien jeunes garçons sont précipités dans les ravins
Et des femmes jeunes vouées à l'errance
Saints intercédez
La mosquée de Tabouda est désertée
[3]

1- Une variante de 6 vers est chantée par Taos Amrouche.
2- Tes ramiers = les khouan.
3- Le dépositaire de ce poème dit avoir oublié la suite.

Tajrirt agi af Nnfaq n 1871

Win d-isawlen tajrirt agi inna-d tɛaṛq-as amek teţkemmil.

1 ɛebd Lqadaṛ Gilali
Itbiren-ik uyen lexla
La ten iţţasḍad Urumi
Izellu-ten g lxelwa
Ass-enni igenharwal ftabut
N at-Ahl-Rraḥmaniya
Teḥzenḍ a ɛli benEisa
Terniḍ a Lalla Xdiga
Γlin yecbaben af lkaf
Myent tidm'i lexla
Naɛret a ssadaţ naEret
Lğamaɛ t-Tbuda yexla

2 Je te loue ô Prophète
Et célèbre la Kaâba entourée de remparts
L'histoire d'à présent
Je l'écrirai brasier rougeoyant
Ton peuple s'est levé pour la guerre
Nul ne songe à reculer
Tout montagnard est sur le qui-vive
Quel messager viendra le renseigner
Les Oultachi ont capitulé
Et laissé le malheur arriver à la porte
Gloire n'est point à leurs habits de soie brodés
Ni à leurs colliers de perles
Ils ont embrassé l'opprobre
Et déposé les armes encore chargées
Sidi Ferruch est ravagé par l'incendie
La vague des mécréants s'en est approchée
Ils ont afflué
Démoli la tour et le phare
Les colonnes cerclées de sculptures
Sont creusées à boulets de canon
Le Kabyle est preux
Au champs de bataille il a conduit les meilleurs de ses fils
A Alger il n'est pas étranger
Il y monte et descend
C'est une gloire pour la Montagne de la dignité

3 Voici qu'arrivent les Français
Ils accostent au bord de l'eau
Que de Kabyles se sont ceints pour combattre
Altiers comme des boutures de grenadiers
La fièvre me brise
Le tumulte de l'envahisseur arrive à la maison

1 - La Kabylie.

2 Ad selliy fellak a Nnbi
Fetney Lkaεba m leswar
Tadyant bbwas-agi
Aṭ-ṭ-aruɣ s ufergis n nnar
Lumma-k tezwar i frad
Ur yenwi ḥed ad iwexxar
Amesdrer ibed ur iris
Asrir m'a d-yawi lexbar
Mayna tekka deg ultacen
Sebbebn-as i lhem s amnar
Cciεa d lebrir imqeṭṭeb
Ney d izurar l-lǧuhaṛ
Cudden tara g-geɣlel
Ssersen znad xas yaεmaṛ
Bu-Wefruc tnedh-as tmes
Tu?a-d lmuja l-lekwfar
D Arumi mi d-iɣaṛṛes
Ihud anfa yedda lefnar
Adɣaɣ bu ṭṭabε imḥelles
S lbuq is ɣzan leɣṛaṛ
Aqbayli d bu yiɣil
Ay-gebbwi tarwa-s d lxetyaṛ
G Lẓẓayer ur yelli d aɣṛib
Dinna i-guli yḍaṛ
D isay i wedrer l-l eez[1]
[…][1]

3 Ataya Wrum'a taya
Ataya lḥed yer waman
Ay gbegsen g Leqwbayel
Am igwedman n rreman
A tawla yi-ṛẓan
Qeddmen d rrhut s axxam

1 - Dagi, igzem usefru.

4 O toi Si Belkacem [1]
Donne à manger à ton cheval du diss
Il ira chevaucher les plaines
Sur le territoire de Dellys
Mon cœur quel n'est pas ton deuil
Quand les hommes nobles sont décapités

5 Voici qu'arrivent les Français
Ravageant les champs de blé
Par rangées de fantassins
Ils descendent derrière les maisons
Ce coup emportera ma tête
Quatre lions me sont tombés

6 Voici qu'arrivent les Français
Aux tenues rouges comme des brasiers
Des jeunes hommes les prennent d'assaut
En dépit des canons qui tonnent
Ville de Paris
Tu ne nous as envoyé que des démons

7 Voici qu'arrivent les Français
A leur tête des Arabes les guident [2]
Quelle sale histoire ô Musulmans
On leur a donné des mulets pas des chevaux
Nul trésor pour les enrichir
Seulement un morceau de pain

1- Il s'agit probablement de Belkacem Oukaci mort en 1854 l'arme à la main. Son fils (Mohand Amokrane Oukaci) prit la relève et reprit l'insurrection en 1856.
2- Les hommes des régions arabophones déjà soumises, enrôlés par l'armée française.

4 Kečč a Si belqasem
Fk-as i wɛudiw adles
Ad ical g lewḍiyat
Ar tmurt n Delles
Acu d lhejna-k ay ul
Aqaṛṛuy l-lejwad mi yekkes

5 Ataya Wrum' ataya
Iksa d tiywezza g-girden
Lesfuf-is d ssersur
Tarusi nnig yexxamen
Tiyit' aţ-ţeglu yissi
Γlin-i rebɛa yizmawen

6 Ataya Wrum' ataya
D azeggway bḥal iliz
D icbaben ar ţeẓẓfen
Xas lbuq iţermimiz
Ziy d imetɛas ay d-weţqeḍ
A tamdint Lbariz

7 Ataya Wrum' ataya
D aɛraben i-gezwaren i lqum
A tadyant ay inselmen
Af serdun amer af ujedɛun
Ur din agerruj iyennun
Fkan as afujjimbbweyṛum

8 Me voici sur une crête
Montant la garde en proie aux courants d'air
Au temps des beaux jours
Mes frères et moi nous nous concertions
Maintenant des boulets les ont transpercés
Absents ils ont laissé les rues grimaçant
Que puis-je faire pour toi ma vie ?
Beauprêtre [1] arrive au seuil de ma porte

9 Me voici sur le Tamgout
Montant la garde à la belle étoile
Au temps des beaux jours
Mes frères et moi remplissions les ruelles
Parfait est ton deuil mon coeur
Beauprêtre a atteint ma demeure

10 Lala Fatma ceinture d'or [2]
Long fusil d'argent serti
La voilà comme Fatima fille du Prophète
Sur une jument blanche
Elle est sur le chemin de la bataille
Ayant juré de ne pas accepter le joug
Elle prit la tête du convoi des vierges [3]
Parées de bijoux éclatants [4]
Altières telles des perdrix
Allant de l'avant
Suivies par les jeunes accouchées
Au village toutes les femmes sont dehors

1 - Probablement l'un des officiers qui avaient commandé la conquête de la Kabylie.
2- Fadhma n Soummer : femme très célèbre dans la tradition kabyle, par sa bravoure et sa voyance.
3- L'on dit que La Fadhma est morte vierge ; elle avait refusé tout mariage, malgré sa beauté légendaire.
4- Il était d'usage chez les femmes kabyles de se parer les jours de guerre.

8 Aqli-yin yef tizi
D aɛessas beddey i ssersar
Asmi yi rebben wussan
Nek ţ-ţegmaţ i neţţemcawaṛ
Degsen i tɛeddaḍ a lkur
Ggan-d azniq yesxenfaṛ
Amek ar am gey a tarwiht
Yebbwed iyi d Bubrit s amnar

9 Aqli-yin af Temguţ
Af tizi beddey i yetran
Asmi yi rebben wussan
Ţ-ţagmaţ ččuren izenqan
Ţ-ţa i d lhejna-k ay ul
Yebbwed-d Bubṛiţ s axxam

10 La Faḍma tabezzamt n ddheb
Abeckid imẓaṛṛeft-teclalt
Ataya La Faḍm' ult nnbi
Tagwmert ţ-ţamellalt
Tuy abrid al-lfetna
Teggul ur tebbwi tudayt
Ay tesseḍfeṛ g tɛezriyin
S ssdaq ur tekki tywemmalt
Ţ-ţimḥejlin am tsekwrin
Ar zzat ur qedfent taxlalt
G tuddar ur teqqim taggalt

11 O vierge Lala Fatma
Colombe sur le rempart
Tu es belle comme le clair de lune
Et courageuse comme la lionne des ravins
Toi dont le pied n'a jamais foulé les champs
Te voici trempée dans le sang et la boue
Un diadème ceignant la tête
Elle est drapée rouge comme un coquelicot
Bonne race ne peut faillir
Noble tu as refusé de te prosterner

12 O toi Lala Fatma
Lionne qui sème la terreur et démobilise
Que de grâce
Rehaussée de bracelets et de henné
Quand Randon [1] nous a assaillis
Tels des criquets ses soldats ont envahi les collines
Comme du couscous nous avons fondu et roulé nos balles
Des hottes en ont débordé
Que de lances n'avons-nous pas taillées
Et des meules à profusion [2]
Nos oliviers chéris ont été déchiquetés
On les a ébranlés par la racine
De ma tête a glissé le foulard [3]
Perdu avec les cordons de mes tresses
Nul opprobre lorsque le devoir l'exige
O jeunes veuves

1- Randon : l'un des sept généraux français qui s'étaientt escrimés à réduire les Kabyles, dernier bastion de l'Algérie conquise.
2- Faire dévaler des meules de pierres du haut des collines était l'un des moyens de freiner l'assaut de l'armée coloniale.
3- Le code social kabyle interdisait aux femmes de sortir tête nue.

11 La Fadma a taɛezrit
A taḥmamt rebban f ssur
Ssiffa ladɣa ţ-ţiziri
Tissas ţ-ţasedda l-lewɛur
Taqejjiṛt wargin neffiɣ
Terki idim d wallud
M tɛessabttuɣ ixf
Timlabeft am ijiḥbuḍ
D azar ur iredd' ara
Tugid a lğid' aţ-ţeknuḍ

12 Kemini a La Fadma
Tasedda yesredwin akwmin
Fellam izli n sser
Terniḍ ddḥuḥ ţ-ţbacmaqin
D Randu mi d-iḥelles
Tɣumeḍ ay ajṛad tiyaltin
Ay neftel deg-gwbarbi
Almi neflent tjemmaɛin
Ay nenjeṛ deg-gextucen
Ay nesni deg-gtɣarafin
Azemmur ɛzizen yengab
Iṛuḥ akw ţ-ţiceqfatin
Ay ixfmi teɣli tecwawt
Ddant ula ţ-ţisekwrafin
Ur yelli lɛar deg-gisaɣ
A tuggal timezyanin

13 Je vous prends en pitié enfants de mon pays
Bien que vous soyez aptes à la guerre
Les Français ont ruiné nos villages
Sur nous est tombé le crépuscule
Nous nous sommes battus l'épaule n'en peut plus
Mais il y a la hache vengeresse de Dieu

14 Nous nous souviendrons de l'évènement
Qui a gelé eau et nuages
Intrépides des hommes se sont insurgés
La foudre a conquis tout le pays
Nos pieds sont dévorés par les panicauts
Nos corps recouverts de plaies
O Saints nous vous implorons
Faites que nous ne survivions pas à la défaite

15 Triste est la fontaine d'Aghôuras [1]
Son eau ne coule plus en abondance
Triste sur le sort d'Azazga
Jadis ses habitants aimaient l'élégance
Las les oliveraies des Aït Méziane [2]
Le commissaire s'y prélasse

16 Triste est la fontaine d'Aghôuras
Son eau ne coule plus sur la margelle
Triste sur le sort d'Azazga
Jadis ses enfants étaient richement vêtus
Dans les oliveraies des Aït Méziane
Se prélassent les Français

1- Tala Bbouaghras : fontaine très ancienne à l'orée d'une forêt à l'est d'Azazga, à proximité des « Chalets » naguère occupée par les sœurs blanches, puis devenus « Ecole des Beaux Arts. »
2- Une des plus grandes oliveraies de la région, où, d'après la tradition, l'armée française avait dressé ses campements après la conquête, vers 1856.

13 Tyadem-iyi ay arraw t-tmurt
Ulama tzemrem i tgaract
D Arumi yexla tuddar
Fellay teɣli-d tyamact
Newwet tezwi tayeţ
Rebbi yures taqabact

14 Tadyant ard a s-necfu
Σeqren waman d isigna
Kren yergazen laxuf
G tmurt tendah ssimra
Iḍaṛṛen iCCa-ten urizu
D ssura teqzuzem merra
Taneεṛit a lawliya
Awar nidir deffir ta

15 Tebzen Tala Bbweyras
Tegguma aţ-ţazzel ar amnaṛ
Tendel f Iεez?ugen
Yennumen lebsa l-lxetyaṛ
Azemmur n at Me?yan
Ibe?za£ degs Kumisar

16 Tebzen Tala Bbweyras
Tegum' aţ-ţazel ar iri
Tebzen f Iεeẓẓugen
Yennumen lebsa lεali
Azemmur n At meẓyan
Ibezzaε degs Urumi

17 Reste en paix
Ouarkik où prolifèrent les vaches
Quant à moi je m'en vais
Prendre le chemin de l'exil avec courroux [2]

18 Reste en paix
Ouarkik éleveur de brebis
Quant à moi je suis exproprié
Je prends ma route avec sanglots [3]

19 Femmes des Aït Qasi montagne d'or [4]
Jadis elles étaient voilées et cachées
Comme des louis d'or ciselé
Elles étaient vêtues de soie brodée
Ceintes de tresses chinées
Et mangeaient de l'agneau
Le jour où on les évacua à Chaïb [5]
L'incroyable eut lieu [6]
Elle s'abritèrent d'une haie de laurier-rose

1 - Ouarkik : plaine agricole très riche à proximité de Fréha. Ces terres avaient appartenu à Cheikh Mohand-ou-Elhocine.
2- Manque deux vers.
3- ibidem. Ce genre de poèmes est généralement en forme de sixain.
4- Aït Kaci : puissante famille de Djouads kabyles exterminée par l'armée coloniale après la mort de Belkacem Ou Kaci en 1854 ;
5- Châaïb : localité sur la route menant de Tizi-Ouzou à Mekla, à 17 km d'Azazga.
6- Extermination inopinée de tous les hommes Aït Kaci. D'où l'anathème consacré : Ak-k-yaṛẓ Rebbi taruzi n At Qasi (Puisse Dieu te briser définitivement comme les Ait Kaci).

17 Qim besslama
A Warqiq a bu testan
Ma dnek ruḥeɣ
Qedmey abrid s wurfan

18 Qim besslama
A Warqiq a bu wulli
Ma dnek ṛuḥeɣ
Qedmey abrid s imeṭṭi

19 Sut Qasi adrar n ddheb
Kul t'anda tneggeb
A lwiz mi yeḍbaɛ yiri

Lsant lebsa tqeṭṭeb
Asaru yzeyyeb
Lmakla nsent d aywelmi

Asmi xlan ar Cɛayeb
Ḍṛant lɛağayeb
Weqment lebjab d ilili

20 Tous les Aït Qasi
Maniaient le fusil et le yatagan
Hélas l'opulence fait perdre la tête [1]
Ils avaient terres et esclaves
S'habillaient de soie
Mais la puissance devient tyrannie
Quand le destin se renversa
Leur domaine ne fut que ruines
A coup sûr Dieu se venge

21 Qui veut reconnaître Dieu
Regarde ce qui advint aux Aït Qasi
Nul ne pouvait jauger leur puissance
Qui pouvait les contrarier leur désobéir
Dans leur pays sis entre deux collines
Ils s'y étaient imposés par la poudre
Lorsque la fêlure entama leur pouvoir
Ils descendirent de leurs montures
D'eux il ne reste que les esclaves

1- Vers devenu proverbial dans la tradition kabyle.
« Tawant tessexwôaf, ooehd isexsaô lehduô. »
2- Les terres des Ait Kaci (ou contrôlées par eux) s'étendaient de la colline d'Akfadou à celle de l'actuelle Thénia, ex Ménerville, en Kabyle : Tizi n At ɛicha.
Une version de ce poème est rapportée par M.Mammeri dans Inna yas Ccix Muḥend p.54.

20 D at ubeckid d utayan
At Qasi akken llan
Amer ţ-ţawant ur tessexwraf

Sɛan tiggmi sɛan aklan
D lebrir ay lsan
Maɛna ggehd isencaf

Asmi d lweɛd yennebran
Qqwlen d ixerban
Ziy tin ṛ-Ṛebbi teţţaţaf

21 W ibyan ad iweḥed Rebbi
Iweḥd-it g At Qasi
Ur yefhim bed amek llan

Ţţfen-ţ i tizi almi ţ-ţizi
Ḥed war ten iţɛaṣi
S lbarud i ţ id-ḥellan

Asmi ten id-ibda yyisi
D rrekba t-trusi
Degsen gwran-d al' aklan [1]

1- Qqaren : asmi isenger Urumi irgazen n At Qasi, niqal ad seddun ul ţ-ţulawin.Almi weqmen asent yiwen ccart ara tent imenɛen :Inna yassent : « Aţesiɣemt times fihel isyaren ma tebyamt ak-kwent-nqil »
Tekkrer yiwet g tlawin n At qasi terza acbayli n zzit d aqdim, tewqem iceqfan al-laknun, tessay times mebla isyaren. Irgazen mmuten, tìlawin mezruryent, Aklan qqimen ggwemdiq
- Degui d-derza yiwen t-twelliţ n At Qasi yinwas, yuzel yiwen wegrud bbwaklan imawlan is, ifṛaḥ imi ţ-yeɛqel : « ɛemti, ɛemti ! »
Taf ed megren imawlan is, tru almi dya tenna yas ggw sefru t-tfuk : « […]
Taqayemt l-lejwad tenger
Ma d aklan Mṛeḥba s eemti

22 Maudit soit ce jour-là
Où on nous a exilés du pays [1]
Et passés par le chas d'une aiguille

Nous avons fui l'hécatombe
Traversé pieds nus les forêts
Les bébés mêmes hurlaient dans les berceaux

Le cheikh fut pendu tel un mouton à l'étal
Le sang suintant de tout son corps
O saints du pays secourez-nous

23 Je jure par Tifrit [3]
Que le désastre nous rend visite
De chaque colline monte un flambeau

On a mélangé du blé avec de l'huile
Le jour est devenu nuit
Tous les murs du village en tremblent

Nulle épreuve n'égale celle-ci
Elle anéantit le monde
Comment le dire avec les mots

Les fils de la France arrivent tels les flots
Soldats entraînés
Comme une hydre qui rampe vers nous

Nos hommes jeunes se défendent à l'arme blanche
Nous avons épuisé la poudre
C'est alors que se manifeste l'atrocité

1- Manque un vers.
2- Les campagnes de la conquête aboutissaient immanquablement à des razzias, des massacres, des villages et des vergers brûlés, rasés.
3- Tifrit : il s'agit ici de Tifrit At Oumalek dans la tribu des Ait Idjar ou de Tifrit n At Lhadj d'Ibehriyen.

Boualem RABIA Florilège de poésies kabyles

22 Awar yerbah wass-enni
Deg i d-nenfa nekwni
Nɛedda g tit t-tsegnit

G berdebbix i nekker i wnejli
Nemmeɣ tizegwa bafi
D ssebyan deg ddub yeṭḥit

Ccix iṭuɛelleq am ikerri
Yeṭṭuddum ineggi
Annay a ssadaṭ lɣit

23 Ma gguley aḥaq Tifrit
Ar derza twayit
Kul tiyilt s uḥeğğağu

Xellen yirden d zzit
Yeqqwel wass ṭ-ṭameddit
Kul aywrab yeṭengugu

D wa kan ay d ftemrit
Yeṭhuddun ddunit
Neɛwaq amek ara d-nessefru

Tesra-d dderya t-Trumit
Lɛesker yesḥerfit
Am lafɛa i d-yeṭḥuffu

Fɣen yecbaben s tjenwit
Lbarud nfuk-it
Leqhaṛ la d-yeṭnulfu

Des Ichariden [1]jusqua'à Timezrit [2]
Nous endurons toutes ces affres
Des Aït Ghobri [3] à Akfadou [4]
Humanité quel destin t'est échu
Mon Dieu anéantis cette génération
Pour recréer un monde autre
Le nôtre doit disparaître
Fais pleuvoir sur lui feu et soufre
N'est-il pas déjà défectueux
Ce monde est épris du mesquin
Qui le peut dévore son prochain
Celui-ci est la grive et celui-là l'épervier

24 J'ai échoué au cœur de cette montagne
Fugitif
Chacal au creux d'un bosquet de chênes zen
Depuis tant d'années voué à l'errance
On m'appelle le hors-la-loi
Tel est le verdict des autorités [6]
Maintenant la poudre devient très rare
La nourriture aussi
Mes jambes ne me portent plus
Mon âme chérie va s'éteignant
A l'approche de l'hiver
Bientôt je serai la proie des percnoptères

1- Ichariden : village des Aït Irathen (ex. Fort National) qui donne son nom à la célèbre épopée de 1871 car elle y eut lieu. (La Bataille d'Ichariden).
2- Timezrit : petit village sur les collines qui surplombent l'oued Sahel, au sud-ouest de Bejaïa.
3- Aït Ghobri : regroupant, jadis, tous les villages allant d'Azazga aux Ait Idjar : Ait Bouadda, Ifigha, Aïsaad, Awrir, Tabourt, Achallem, Cheurfa,...
4- Col au-dessus de la vallée du Haut Sébaou, au point de jonction de la Haute et de la Basse Kabylie.
5- Ces deux poèmes seraient composés par un bandit d'honneur de la tribu des Aït Ghobri : Arezki lbachir ou Amar oumarâi.
6- Version kabyle : « Le commissaire et le président du tribunal... »

G Canden almi ṭ-Ṭimeẓrit
NeCCa akw ti??it
G At Ɣwebṛi ar Akfadu

Ay turiḍ a Llah aftxelqit
Ṭṭaṛb agi snegr-it
Ɛiwed-as iddeny' asnulfu

Gweffer [1]ay-d s tmes ṭ-ṭkwebrit
Yuklal snegr it
Atan yagi d ameṛẓu

Lqum yeɣṛan tihuddit
Wi yewɛan wayed yečč-it
Wa ṭ-ṭasiwant wa d amergu

24 Aqli yin deg-gwdrar webdi
Ḍḥiɣ d imenfi
Am-muccen deg-gwexwnaq n zzan

Ggedac n ssn' ay agi nek d acali
Semman i y i awetri
Cemɛen i Kumisar d berzidan

Tura lbarud igezm ussisi
Tagwela dya maḍi
Ma grey ifadden iw ulwan

Taṛwiḥt ɛzizen fani
Ḥedṛu-d lyali
Am ass' a-yi-gezren yesyan

1- Amyag agi « ggwffer » yuqa ; yeggwra-dyisem : « ageffur .»

25 Mes mains chéries je vous tends [1]
Aux chaînes qui ligotent mes poignets
Que de chassepots m'encerclent

J'arrive à Tamda vers le crepuscule
J'appréhende mon sort et en appelle à Dieu
Saints des mers j'invoque votre intercession

Certes mes biens sont innombrables
Peu me chaut d'en être dépossédé
Seule m'est amère la joie des ennemis

1- Poème attribué à SaTd Ouabdoun du village agraraj
2- Tamda : Village à proximité de Fréha, à quelques 23km d'Azazga.

25 Afus ɛzizen nweddef it [1]
Ssnesla turez it
Ay din d ğuhṛeddaṛ iy' idewren

Af lmeɣṛeb ay bbwdey Tamda
Ar Rebbi nnujja
Naɛret a ssellab Ibabriyen

Ay seiy degm a ttrika
Ur i y i tyad ara
Tagi d nnif af yeedawen

1- Asefru yagi qqaren n sɛid Uɛebdun.

La Révolte de 1871.

1 Je prélude par toi ô Prophète
Faites de même vous tous qui m'écoutez
O Toi Mohammed notre racheteur
Et toi qui distingues le jour de la nuit
Donne-nous un peu de ton éclat
Ote de mon cœur la jalousie

7 Grands et petits t'invoquent
Puisse leur vœu s'éxaucer
La Prusse ayant vaincu la France
A réveillé notre courage
Tous les Kabyles se sont soulevés
Les adolescents emboîtent le pas aux adultes

13 Ils ont hissé un étendard couleur or
Et réuni dix mille hommes
Hadj Mohand Aït Mokrane [1]
Et Cheikh Aheddad tel un lion
Ont gagné à la cause tous les riches
Sans compter l'affamé et l'indigent

19 Tu es secouée confrérie des Rahmania [2]
Du pays va-t-on ébranler tes fondations
Le peuple s'est jeté dans la bataille
Qui n'est pas tué est mutilé
L'errance a duré des mois
Les maisons sont rasées

1- Mieux connu sous le nom d'El Mokrani.
Déchu, par la stricte loi de la conquête, après le caïd Bouman des Ait Azeddine et le chef Bou Akhhwaz des Aït Achour de la Kabylie orientale (1861).
2- La confrérie dont l'un des lieutenants était Cheikh Mohand. Elle a joué un rôle prépondérant Jans le soulèvement de 1871.

Tajrirt af 1871

1 Ad selliy fellak a nnbi
Sellit a medden akw fellas
Ay ucfiɛ a Mubemmed
D kra y farzen id yef ass
Fk-ay kra di nnur-ik
Teksed deg-ul-iw nnḫas

7 Me?zi meqqweṛ la ydaɛ £u
Aṭ-ṭaweḍ tyerz' ar tilas
Lebrus yeṛẓan Fransa
Yessakwi-d degneγ tissas
Kkren Leqwbayel ṭ-ṭirni
Yedda webbayri d uterras

13 Refden ssengeq d imiwṛiγ
ɛecr' alaf i-geddan fellas
Lbadj Mubend At Meqqwṛan
Ccix Aheddad am γilas
Sxedmen kra yellan d assaɛi
Xellik imelliẓ d umardas

19 Tengedwaled a Taṛeḥmanit
I tmurt ad hudden isullas
Teγli ṭṭayf' ar ṭṭrad
W ur nemmut t£ab ssura-s
Geddac n cchaṛ d amendar
Tizeywa hrurint f lsas

25 De Seddouk jusqu'à la plaine de Boudouaou
L'envahisseur a divisé la terre en empans
Juché sur le courroux
Cerez défigure celui qu'il n'a pas pendu
Il a fait jouer du tambour dans les mosquées
Ses soldats y ont dansé et chanté à qui mieux mieux

31 Las Ben Abderrahmane le doyen
Ton Mausolée s'est envolé en poussière
Des montagnes se lèvent des volutes de fumée
En plein jour la nuit a fondu sur nous
Noble on t'a humilié
Par la conquête chrétienne

37 Ce n'est pas à tort que tu prends deuil long fusil
Tu ne veillais que sur des ruines
Qui n'est pas mort est muet tel un percnoptère [3]
De rire on ne verra plus ses dents
Plus de provende pour son monde
Tous ont perdu leur maison et leurs biens

43 Le pouvoir a redoublé de férocité
Les gens sont hantés par l'angoisse
Vers nous il envoie l'usurier
On a battu le tambour pour lire son avis
Il dit inscrire le nombre de nos brebis
Alors que sur un chien nous avons payé l'impôt

1- Ex Alma, à quelques kilomètres au nord-est d'Alger.
2- Cerez, l'un des officiers français chargés de mater l'insurrection de la Kabylie du Djurdjura.
3- La tradition dit que le percnoptère est devenu muet par serment, depuis qu'il a assisté, impuissant, à une injustice. Voir la Légende des oiseaux. In M.Mammeri Poèmes kabyles anciens. op-cit.
Cet oiseau est fort présent dans les proverbes et les citations kabyles.

25 G Seduq ar Agwni n Budwaw
Bezzan akal meṛṛa ţ-ţurdas
Siriz irkeb af lɣwec
W'ur isegger iεeddem ssifa-s
Yewwet ţţembuṛ g lemqam
Cedḥen degs kul wa s cna-s

31 Annay a Ben εebderrahman amɣar
Taqubeţ-ik temḥetras
Af-fedrar tulbabed ay abbu
Deg-gwzal teɣliḍ-ed a ţellas
Teqqwled a lǧid i wendelli
G lemḥella e Bnu-Maydas

37 Tebzend a ǧuhṛeddaṛ cenna
Yaṛṛeẓ kra ma tijarzed fellas
W ur nemmut ikwbel am yesyi
Ma mazal a d-dehrent tuɣmas
TeqdaE tgwella i lεebd-is
Menwala yusaṛ axxam d ttrika-s

43 Leḥkwem izegged lewεara
Issaɣ i medden lweswas
Sliɣ yuzned assansur
Wten ţţaṛ ad-d-yren leǧrida-s
La yeqqaṛ ad yessers ulli
Nekwni aqjun nefka fellas

L'huissier n'est que pour appliquer l'injustice
Il a été frapper à toutes les portes
Il fait payer sans commentaire
Aussi bien les riches que les pauvres
Il s'en va ajouter de l'eau à la mer [1]
Seul Dieu peut briser son élan

Même Cheikh Mohand-ou-Elhocine
A payé pour Taka [2] les frais de guerre imposés
Saints réunis des Aït Boutetchour [3]
Vous tous Anges gardiens
De grâce Azrou n *Thor*
Et Kaâba entourée d'arcades

A ceux qui ont le cœur plein de cruauté
Rendez-la leur au centuple [4]
Ils partiront tels des étourneaux
Laissant derrière leurs traces
Peut-être ainsi les choses s'éclairciront-elles pour nous
Nous distinguerons le bon grain de l'ivraie

1- On prélève les impôts pour enrichir davantage le pouvoir français.
2- Petit village des Ait Yahia.
3- Village maraboutique.
4- Il est d'usage, en Kabylie, de rendre plus qu'on a emprunté.

Llussi yestufa-d i lğuṛ
Kul wa yebbwd-it al-ḥaṛa-s
Iṭxelliṣ fuken lehdur
Am usaεi am umaflas
La yrennu aman i lebḥuṛ
Ala Rebbi ma yeɣḍem tara-s

Ula d Ccix Mubend w Lḥusin
Af Taqa iqeddem aqeṛḍas
A ssadaṭ n At Buteččur
A kra yellan d aεessas
Txilek ay Azru n Thur
A Lkeεba mi zzin leqwas

I yat wul d aqeḥḥaḍ
Rret-asen aεwin d amessas
Ad ruhen am zarzur
Aṭeqqim ala lğeṛṛa-s
Wissen ad-aɣ-d-feṛẓen lumur
Aṭbin tirect d ukwerfa-s

66 Le sang a coulé à torrents
D'aucuns ont vu partir tous leurs enfants
D'autres ont été proscrits
Combien de cœurs saignent encore
Je t'implore Oudris le Noble [1]
Nous sommes en très mauvaise posture
Au Sahara les voilà cassant la pierre au marteau [2]
Au dessus de leur tête le soleil est suspendu à un empan…

1- Saint tutélaire des Illoulen Oumalou.
2- Il s'agit des déportés, condamnés aux travaux forcés.
3- La rime du texte originale montre bien qu'il manque des vers.

66 Ifegged yidim d acercur
Abɛaḍ ur yeǧǧi bed i tarwa-s
Wiyid nfan-ten ar tmura
Acḥal bbwin mi tejrab tasa-s
Nɛar a Wedris aḥṛuṛ
Aqlaɣ yef tizi t-tibbwas [1]
G Seḥṛa ṭṛuẓẓun azemzi s yefdas [2]
Itij iɛelleq t-turdas…

1 - Af tizi l-leɛdem
2-Xusen yefyar i tagara-ẓṛet tamsadit.

1 Béni sois-tu Prophète
Au nom suave comme ambre et musc
De toi se dégage une lumière éclatante
Qui des cœurs chasse l'angoisse
Assiste au Jugement dernier
Lorsque nous serons captifs des pierres tombales

7 Avec mesure j'entame mon poème [1]
Prêtez oreille jeunes et vieux
Las le palais du lynx
Démolie est la demeure des Mokrani [2]
La campagne du général Cerez [3] bat son plein
Tuant d'innombrables personnes

13 Entre lui et nous un mur
Triste est l'histoire
Azeffoun naguère redoutable
Vit les mécréants fouler sa terre
Au tyran ils firent ériger une église
Avec un clocher

1- Le détenteur de cette pièce historique dit avoir oublié une trentaine de vers parmi ceux de la fin qu'il n'est pas sûr d'avoir dit dans l'ordre initial.
2- Famille de la Petite Kabylie (Seddouk) appartenant à l'aristrocratie des djouad d'avant l'insurrection de 1871. Le plus connu de cette famille fut Hadj Mohand El Mokrani.
3- Probablement un missionnaire.

1 Ad selliy fellak a nnbi
Isem-ik am lɛembar d ssxab
A bu nnur yeţţeflalla
Tekksed deg-gul rrebrab
Wanes i tagwniţ n sswal
Asm' ar' ay yebbes weɣwṛab

7 Taqsit a ţ-bduɣ s lqis
Recdey-kwen ay amɣaṛ d ccbab
Amallah ay anfa ggiffis
Axxam n At Meqwṛan irab
Yeffɣ-edjninaṛ Siris
Yedrari lmegget werlabsab

13 Nekwni y ides nemzerrab
D aberkan ttarix-is
Azeffun yellan muhab
Rekden lkweffar akal-is
Bnan leknisa i wrehhab
Ṛman aceqlal daxel-is

19 A chaque heure le tintamarre
Des Ardèches [1] il fit venir les siens
On ferma la porte des mosquées
Dès lors saignait le cœur des croyants
Que d'affres n'avions-nous pas vues
Cela est incommensurable

25 En montagne quand nous les combattions
Affamés et les pieds meurtris par les pierres et le givre
Si jeune qu'on fût on devenait chenu
L'épreuve s'en allait croissante
Dans le plat pays régnait l'épouvante
En leur temps les Pharaons étaient plus cléments

31 Quiconque vit son corps dépérir
Et ses os à fleur de peau
Ils nous cernèrent telles des hordes de chiens
Dieu a vu son peuple
Morts étaient parents et amis
Après eux mieux vaut trépasser aussi

37 Plus d'un était mutilé mort dans la vie
Ils voulaient en finir
Désormais ils comptaient avec les fous
Pieds ligotés au fil de fer
Ayant perdu toute raison
Seul le Paradis comptait

43 Las les temps sont bouleversés
On a battu le lion dans son antre
Mais la revanche de Dieu est implacable :
Qui n'est pas monté sans en descendre
Plus tard l'ennemi se demandera
Comment de ce pays ou l'aura extirpé

1 - Pour réussir sa politique de peuplement de la Kabylie, la France avait fait venir ses colons de l'Ardèche.

19 S nnaqus la yesţebţab
Y Lardic i d-ijemE lqum-is
Lğamaε yeqqwel-as lbab
Lmumen yejrab wul-is
Atas ay nezra g leεtab
Ur s yufi ḥed leqyas-is

25 Deg-gwedrer mi t id-netḥarab
Tiderrit la? agwris
W'illan d ame??yan icab
Ccedda tetzid ur tenqis
G lewḍa isemɣ rrebrab [1]
Yugar Fareun g lweqt-is

31 Menwala ssura-s trab
Ufraren d ula d iysan-is
Zzeyṛen fellay am leklab
Rebbi ywala-d lqum-is
Mmuten imawlan d lebbab
Win yernan i d lemğaz is

37 Win ṛṛzan ur yesεi libab
Yemmut yeţṛaju lmut-is
Yedḥa-d gr imeslab
S ilezwi icudden iḍarren-is
Laεqel-is iṛuḥ iyab
A-lğennet i-gezṛ' amdiq-is

43 Amalah lweqt yenneqlab
Yeţwet yizem s asgwen-is
Rebbi yewEar yeţεaqqab
Wlac w'irekben ur iris
Ad yuyal ad yessebsab
Anida d-iqelε uẓaṛ-is

1- Neɣ « gwewda yugwar rrebrab »
Awada= lḥeb ameqwran.

44 Si Cheikh Mohand est agité [1]
O Khouan [2] ôtez-vous de son chemin
Il ira par les forêts pieds nus
Rugissant comme un tigre
A sa main un chapelet
Dont il egrène les perles avec dextérité
Il a une aura de saint
Dont il oint même des enfants

45 Quand le muezzin lance son appel
Mon être sursaute tant qu'il peut
La prière de l'aube n'est point aisée
Quand le givre entame la chair comme des ciseaux
C'est alors que Satan me berce dans la torpeur
Et rend le sommeil doux
Il m'indique le chemin du leurre
Tout tapissé de braises rouges
Ah avoir des ailes comme un oiseau
Et foncer vers Cheikh Mohand
J'élis ton giron ô saint
Qui prêche la bonne parole

1- Il existe une variante de ce poème composé seulement de six vers :
Si Cheikh Mohand est agité
Vous ses adeptes écartez-vous de lui
Alors il rugit comme un lion
Et toute parole de lui est sibylline
La destinée est irréversible et ponctuelle
Chacun de nous a la sienne prescrite
2- Khouan : adeptes d'une confrérie, ici il s'agit de ceux de la Rahmania.

44 D ccix Mubend ma yebcar [1]
A lexwan biedet fellas
Ad yemmaɣ tizegwa ḫafi
Ad iţţedd' inedder am-ɣilas
D ftesbib deg-gwfus ines
Icarrew it bḫal rryac
Ccix fi-teddid a nnur
A lɣut isebbayn arrac

45 Mi sliɣ s ftadin yuli
Imir ul yebd' afriwes :
Tazallit n ṣṣbaḫ tewɛar
Agwris igeẓẓem am lemqes
D cciţan yezuzun iyi
Imir iɛziẓeḍ ay ides
Imla y' abrid al-flani
Yessan ţ-ţirgin t-tmes
Aw' isɛan lejnaḫ n ţţir
Ar Ccix Mubend iyewwes
Xir irebbi l-lewli
Ifettu awal d imwennes [2]

Ney
1 - D ccix Muḫnd ma yebcar
Axuni yerfed tirib.it
Ad iţţeddu inedder am ɣilas
Awal is ţ-ţaṛebbanit
Mi yenna semddi uraw
Yeqqar tira g tbadnit
2- Ayendin isefra ţdekkiṛen (lexwan ţ-ţxuniyin) ass-a bbwussan d Ccix Mubend I ten-yennan.

46 Le salut de Dieu soit sur vous
Vous ermites qui habitez les falaises
Poitrine nue vous affrontez le vent glacial
Comme les sangliers vous mangez des glands
Si ma vie s'est usée
Aiguisez-la avec une meule[1]
Bien des méchants me haïssent
Vous seuls pouvez les frapper comme serpent à la tête
Je vous implore hommes de Dieu
Puissé-je vivre encore quand ils seront punis

47 O Cheikh Mohand de Taqa
Qui dénoue les liens
Et comprend la langue des faucons

Quatre-vingt-dix-neuf saints t'ont élevé
Tes paroles sont bénies
Nul ne peut atteindre ton apogée

Avoir du cœur est un devoir disais-tu
Même si la constance est douleur
Personne ne peut dire qu'il en a fini avec les soucis

Je t'implore toi et tous les tiens
Tamgout et Yemma Gouraya
Que les choses pour moi s'éclaircissent

En mon âme une fourmilière
Qui va et vient
Une hache taillade mon cœur

1- « La meul des miracles », dit-on (ayaref n ftewhid).

46 Ṣṣlat n Llah fellawen
Ay at t-txelwit izdyen lkef
Tefkam idmaren i ssarsar
Teččam abellud ggilef
Ma di teḥfa temgarṭ-inu
Tesmesdem-ṭ ar uɣaref
Aṭezwirem ggwemcum-iw
Tesmesdem-ṭ am-zrem s ixef
Tanaɛrit ay at Rebbi
As-neḥdaṛ ad ineṭṭef

47 A ccix Muḥend t-Taqa
Iferrun lweqɛa
Ifehhem i lbizan leḍyuṛ

Ṛebban-t tesɛa-w-tesɛin d-lawliya[1]
Awal is yeṛqa
Lmaṛqed is bed war t-yeččuṛ

Tennid s£ut ul ta d lmuna
Ulama ssbar d lqaṛḥa
Ur yefri bed hban-t lummur

Trey-k rniɣ akw ddakira
Tamgut yemma Guraya
Wa ɛla Llah a-y farzen lewɛur

Ixf iw degs taburga
Teṭṭawi teṭṭara
Deg-gwul ixeddem ucaqquṛ

1- Qqaren: ccix Muhend ieedda-d af 99 d lawliya, wis miyya d neṭṭa-tfuk t sartuṭ deffires

48 Je t'implore Dieu bien-aimé
Je me prosterne et fais appel à toi
A présent l'abcès s'attaque à l'os

Untel se gave d'une nourriture nouvelle : le riz
Son esprit ignore les tracas toujours accrus
De l'argent il en a même pour voyager

Quant à moi de grands soucis me dévorent
De plus je reçois des coups de maillet
Au cœur de l'hiver nulle part où me coucher

Je vais vous dire un poème
Sur l'affaire d'Ouchabou
Qui l'entendra aura mal à la tête

Pendant sept ans il a puisé dans mes ressources
En vain il est insatiable
Le félon mangeur de ses amis

O toi mon Dieu qui octroie rires et pleurs
Maître du soleil et du brouillard
Que ta hache fende sa personne

Boualem RABIA Florilège de poésies kabyles

48 Ahya-k a Rebbi amaɛzuz
Lueey-k s wannuz
Mi tuza tfid' ar iγes

Abɛad yenulfa y as id rruz
Yaṛtaḥ yixf is i ddruz
Lmesruf yessagwer i wḥewwes

Maċċ' am nek yeċċa ṭṭabuz
Tiyita s wezduz
Ggul t-tegrest ul' anida nettes

Ad awen d-awiγ asefru
Tadyant Ucabu [1]
W iṭ yeslan ad yaden ixf is

Sbae ssnin dg'ay-geṭḥuccu
Yeggum' ad yaṛwu
Isbele akw iḥbiben is

Akra yessedsayen yesru
A bab ggitij d wagu
Taqabact aṭqeddaṛ lɛemr is

1-Ouchabou était l'ami ingrat et opportuniste du poète qu'il finit par déletser quasiment de tout son argent. Le poète serait Smaïl Azikiou

49 Voici mon coeur anxieux
Je l'ai trouvé dans la chambre endormi
Avec quoi **allais-je** le couvrir
Avec une mantille ornée de lunes
Vers moi il a tendu sa main
Et a éclaté en sanglots
Bien-aimée je dois m'en aller
Cherche-toi quelque compagnie

50 J'ai le coeur lourd tel un galet
Quand dans la pièce je l'ai trouvé assoupi
Avec quoi **allais-je** le couvrir
Avec une mantille de crêpe brodée
Il a tendu sa main vers moi
Et de tout son corps a tressailli
Ma bien-aimée mon devoir est de partir
Que ta mère te tienne compagnie

60 Le **j**ouvenceau **s'**apprêtait à partir
Il **ajustait** ses habits
Mes mains lui préparaient un viatique
Mes yeux ruisselaient comme des fontaines
Reste en paix ma bien-aimée
La France a meilleure chance que toi
Quand j'aurai perdu et l'oeil et la dent
Tu prendras bien une nouvelle épouse

f

Boualem RABIA Florilège de poésies kabyles

49 Ata **wul** yesnexsis
Mi **t-ufiγ** g **texxam** igen
S **wac'** ar'at-t-in **dleγ**
S **tmeḥremt** m-agguren
Yefka-d **afus-is** yuri
Yeṭṭarḍaq d **imeṭṭawen**
A taezizt nek ad **ṛuḥeγ**
Awi-d **w'** ara **kem** iwansen

50 Ata wul yeg'azemzi
Mi t-ufiy g texxamt **yeṭṭes**
S **wac' ar'** at-t-in dley
S tmebremt n **ffrandawes**
Yefka-d afus is yuri
D **ssura** s akw **tefrawes**
A taezizt nek ad **ṛuḥeγ**
Awi-d yemma-m a kem-twanes

60 **Ikker** weqcic ad **iṛuḥ**
Ar **yeṭqeε** eid talaba
Ifassen iw fteggwen as aewin
Iẓṛi-w yefka-d tiliwa
Qqim a **wetma** besslama
Tif-ikem **zzakr Franṣa**
Asmi ara **rnuγ ugel** yar **tiṭ**
Imir ad-d-ternu takna

61 L'éphèbe est sur le point d'émigrer
Il baisse la tête et passe sous le linteau
Il m'a dit donne-moi ta main
O toi à la chevelure longue et soyeuse
Puisque nous partageons la même infortune
Dieu nous sépare avant la mort
Il m'a dit du regard fais-moi les adieux
Je crains de manquer le train
Jeune garçon va sans te presser
Il y a bien une autre que celle-là
L'obscurité du nord me guette
Toi au moins tu jouiras du printemps

62 Pour me distraire j'ai mené paître un agneau
Sur mes joues coulent des larmes chaudes
Il est parti par un temps de neige humide
Maintenant l'année est en fleurs
J'ai juré de ne plus porter le pagne de laine neuf
En dépit de ce froid qui gèle les eaux
J'ai grandement pitié de lui
Ce jouvenceau joyeux drille
Mon cœur broie du noir
Pour lui qui a fêté l'Aïd chez les Allemands

Boualem RABIA
Florilège de poésies kabyles

61 Ikker weqcic ad yinig
Ikna g lɛetba t-tebbwurt
Yenna-k : Awi-d afus im
A timkwebbwel t-temzurt
Mi nemḫuk tiwenziwin
Ifaṛq ay Rebb' ur nemmut
Inna-k : Wad£ iyi d s tmuyli
Tamacint amer ad-iyi-tfut
Rub ay aqcic s lɛeqlik
Aṭṭeddud i tneggarut
Nek fteduy ar uderbuz
Kem meqqar aṭeddreḍ tafsut

62 Ksiγ izimer ad dhuy
Imeṭṭawen af tewjayt bman
Iṛuḥ deg-gwass bbwurkis
Tura yeğğuğğeg umagraman
Nugi lḥaf ajdid t-tadut
I tegrest ɛeqṛen waman
Iγaḍ-i weqcic d abbayri
D azehwani d acerhan
Ul iw ye??ad tiberkanin
YeCCa Lɛid al-Lalman

DIVERS

POEMES ATTRIBUES A MALOUS

DIT SI ALI OU SMAÏL DE HENDOU

1 J'ai vu le percnoptère mangeur de boyaux [1]
Chercher sa nourriture dans des tas de fumier
Et critiquer de surcroît le noble faucon

Le Souillé à la gandourah crasseuse
A sous-estimé le venin de ses propos
Quant à moi j'en ai jaugé toute la portée

Ses beaux parents aiment chercher noises
Avec eux ne partage-t-il pas toutes les zizanies
Ignorant le code kabyle

Alger pourquoi acceptes-tu de nourrir les chiens
et respectes-tu
Arezki [3] moustache de renard

Condamné à vivre de pêche
A vider les poissons
Sous les ordres d'un Maltais

Je t-invoque lion des chênes zen
Les mouches nous tiennent tête
Et les sauterelles aussi [4]

Un beau jour, Malous trouva des enfants qui regardaient dans une mare. Sans savoir quelle mouche l'avait piqué, il y sauta sans même avoir ôté sa gandourah. Et c'est ainsi qu'il faillit se noyer si ce n'était la présence d'un berger que les enfants avaient appelé à son secours. Tiré d'affaire, le poète dit ces vers :

1- Quelqu'un qui l'invectivait, le poète répliqua par ces vers.
2- Le détracteur du poète, Arezki, travaillait à Alger au compte d'un poissonnier maltais.
3- Arezki était du village du poète, l'on dit même qu'il s'agissait de son cousin.
4- Tous ceux, implicitement, avaient comploté contre lui.

1 Ufiy isyi bu yzeṛman
Ikessen g-dumman
Ikkat g lbaz aḥuṛṛi

Ucmit bu tebruɛt yerkan
Yenwa d awal kan
Nek ɛelmeɣ lexwbar yuri

Iḍewlan is d at wurfan
D ccwal ay bdan
Taqwbaylit din ur telli

Ẓẓayer i-d-yṭṛebbin idan
Is yeggan ccan
I Wṛezqi clayem izirdi

Teqqwel-as temɛict ar waman
Igeẓẓar iselman
Icrek ssuq d Umalti

Tnaɛṛṛeḍ a ssba£ n zzan
Eus§an ay yizan
Ula d aw?i? yeṭṭikki

1- Isyi d yir ṭṭiṛ, akken qqaren [isyi bu yḍuman, bu tjujar, bu tlefdatin, bu ymurdusen ...].

2 Une fois dans ma vie j'ai voulu connaître la mare
Je l'ai crue digne d confiance
Alors qu'elle avale les gens
J'aurais dû m'y rendre pour me laver
L'eau était fraîche
Même mes jambes en seraient guéries
Tant pis pour ma raison retorse
Qui m'a donné des coups bas
Désormais plus personne pour t'aider

Akli ou Ali devait marier son fils. La fête battant son plein, il se souvint que Malous n'avait pas été invité. Il alla le trouver et crut ainsi réparer la faute. Seulement Malous fut oublié, il n'avait ni mangé ni bu, et dehors il faisait un temps de chien...

Ainsi le poète fut-il amèrement inspiré et s'exclama ainsi sur la place publique :

3 Iblis a donné fête
Par un temps de chien
De toutes parts il pleut des trombes

Akli ou Ali et son fils
Impies
Tous deux bons à nourrir la géhenne

Ne m'a-t-il pas convié en personne
Sa main tremblante
Ne peut se détendre[1]

1 - Il était avare.

2 Yiwen was i qqesdeɣ tamda
Nwiɣ d lmayda
Ziɣ neţţat tseţţ medden

Lukan di ɛnniɣ tarda
Telha lebruda
Ḥellun ula d ifadden

Ccah a ṛṛay bu tlufa
Teččiḍ tiɣita
Ulac w'ara-k-iḥudden

3 Tamaɣṛa yewqem yeblis
Deg yum nnaḥis
Lehwa tuɣ-ed kul tama

Akli-w-Aɛli akw d mmis
Ay at ddin unqis
Asɣaṛ n ǧǧahenama

Izux-aɣ-id s yimi-s
Yeţţergigi ufus-is
Ay-t-i-d yefk igumma

Que son champs soit emporté par un éboulement
Que pas même le trèfle n'y pousse plus
Quant au blé n'en parlons pas

Qu'un fléau vienne décimer ses troupeaux
Qu'il n'en reste pas une toison
Et que la calamité survienne au cœur de l'hiver

Je souhaite l'opprobre à toute sa famille
Qu'il ternisse même la mariée
Qu'ils soient humiliés aux yeux du monde

4 La bécasse a donné fête
Akli ou Chaboub [1]
A fait noce sur terre qu'on lui a prêtée

Ane qui se distrait à croquer des caroubes
Porte des amulettes
Et se prend pour le plus ancien du pays

Hélas ! l'affreuse face se fait valoir
En dépit des pêchés suspendus à son cou
Comme un chien affamé

Les Ecrits ne l'ont-ils pas clairement dit :
Un infidèle à l'islam ne peut devenir pieux
Les portes de la religion lui sont fermées.

1- Surnom de Akli-ou-Ali, paraît-il.
2- Ce dernier était métayer chez un certain Ouali.

Buddey ssix i lmelk-is
Ur iţţemɣay degs yifis
Ur trebbaḥ degs nneɛma

Buddey alman i lmal-is
Ur yeţɣima yilis
As-mmten akw di cctwa

Buddey lɛar i wexxam-is
Am neţţ'am teslit-is
Ad nefḍaḥen ger llumma

4 Tamɣṛa yewqem weɣbub
Akli w Cabbub
Yerna i tmazirt bw Wa£li

Aɣyul iţyeẓẓen axerrub
ɛeleqn-as leḥjub
Yerr'iman-is d anesli

Taxenfuct icengger mebsub
Ar yeţţawi ddnub
Am-qjun mi yeɛṛaq imensi

Akk'ay t-ufiɣ g lkutub
Uday ur itub
Tasɣaṛt-is g ddin teɣli

Ali-ou-Smaïl, poète de son état était un indigent. Pour couvrir la cabane qu'il venait de finir, il alla voir un certain Mohand, riche paysan de son douar, pour lui demander le chaume qu'il allait brûler après la moisson de son blé. Mohand lui dit de venir le chercher le mardi. Mais le poète n'était pas parti, qu'une femme vint solliciter Mohand pour le même chaume, et lui demanda de transporter *illico.* Le mardi arrivé, Ali-ou-Smaïl trouva le champ tout nettoyé. Il chercha à savoir puis il se révolta :

5 Si Moh face de souillure
Je t'ai demandé un peu de chaume
Et tu m'as dit : « Reviens mardi »

L'hypocrite l'a donné à sa maîtresse
Peut-être a-t-il été séduit
Au point de sous-estimer ma barbe

Je lui souhaite que des filles
Et des abcès au corps :
Aux moustaches de rat

Si Moh visage de calamité
Fève chétive qui pousse dans la rocaille
Pleine de pucerons

Jambes osseuses comme des chardons
Stature de clou
Passe encore si c'était un homme élégant

Depuis toujours il est un vieux cauteleux
Il humilie notre douar
Mais Dieu finira par le coincer

5 Si Muh ay udem bbwefras
Ḍelbeɣ-t ggwdellas
Yenna-yi: Ar ass n ṭlata

Yefka-t wuday i llal-as
Yedda g leɛnaya-s
Istehza ggwččamar-a

Buddeɣ as ftrebga t-tullas
Atan t-timmas
I tcelyumin uɣeṛda

Si Muḫ ay udem uxessar
Ay ibiw bbwezrar
A win yewwet busettaf

Tiqijjerin ubuneqqaṛ
Lqed umesmar
Amer d win yelhan xaf

Ggwasmi d-yekker d yir mɣar
Icemmet-aɣ adewwar
Tin r-Rebbi tettattaf

L'on dit que Malous avait une petite jarre d'argile non cuite, dans laquelle il conservait des figues sèches.

Un jour, ayant plongé sa main dans la jarre, il la trouva vide : une souris les avait toutes mangées pendant l'hiver.
Malous la piégea...

6 J'ai piégé une souris et je l'ai coincée
Tout ce qu'elle avait mangé
Elle me l'a payé vite et cher

Les figues que l'ai payées avec mes poèmes
Pour lesquelles j'ai longtemps marché
Elle les a mangées l'importune

Tant pis pour toi vilaine créature
Tu as percé ma jarre
Où je déposais les fruits de mon labeur

Un piège l'a frappée et meurtrie de ses fers
Un chat l'a happée
Et mangée au bord d'une mare [2]

Niais, j'ai fait confiance à une souris
Elle a mangé toutes mes figues
Elle en était donc capable

Je l'ai vue gambader entre les jarres
Inconsciente
Un piège attendait de lui couper la tête

Subtilement elle fut prise au museau
Tout secours était impossible
Tel est le sort de qui ne réfléchit point

2- Le poète allait jeter la petite bête dans une mare.

6 Nuddi i wγeṛda nettef-it
Kra ma yeCCa-t ixelles-it
Yerna s leγla deg-giwen wass [1]

Tazart i d-ḫelleγ s tejrirt
Atas i tnuda tgecrirt
Ičča-ṭ yemcebbwel yeṭṭumel-as [2]

Cah i tamart bbwucmit
Yefla yi takufit
A la tin ṭṭarreγ deg-s iniyman

Tewwet-it teqfet tsebq-it
Amcic icleqf-it
Isgumeḍ-it g temda bbwaman

Riy deg-gwyarda lamman
Yečča y'iniγman
A ziy yebbwed weqwḍiɛ is

Yeṭṭurar ger ikufan
D Rebb'i t yeɛm an
Taqaṛact tudi s ixf-is

Ur yukkw'almi t-teṭṭef g uglan
La ṣṣḫab l' imawlan
Akken i teḍeṛṛu d wur nekyis

Ney:
1- Iγaṛm-it-id s usennan.
2- Leḫḫuγ ṭjadaleγ innan.



Achevé d'imprimé sur les presses
de l'Imprimerie Brise-Marine
N°18 B.P 450 16 111
Bordj El Bahri Alger